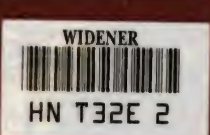
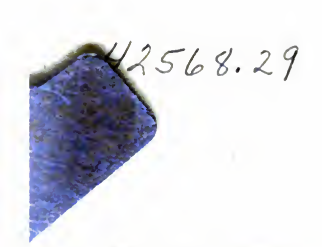
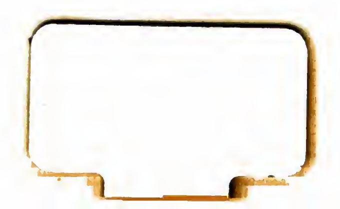

42568
29


WIDENER
HN T32E 2





BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

LA

ROSE BLANCHE

FRÈRE JEAN

LES AMOURS DE CHIFFONNETTE

PAR

LOUIS ÉNAULT

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1859

PRIX : 1 FRANC

LA

ROSE BLANCHE

FRÈRE JEAN

LES AMOURS DE CHIFFONNETTE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LA

ROSE BLANCHE

FRÈRE JEAN

LES AMOURS DE CHIFFONNETTE

PAR

LOUIS ÉNAULT

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1859

A

M. HENRI DE PÈNE

LOUIS ÉNAULT.

LA

ROSE BLANCHE

I

Mon histoire commence avec le printemps : non pas le printemps transi du calendrier, qui grelotte sous les giboulées de mars, mais le vrai printemps du bon Dieu, qui fait chanter les buissons fleuris sous le soleil de mai. Je me souviens que c'était un mardi matin : il y avait marché aux fleurs sur la place de la Madeleine.

Le marché de la Madeleine est pour les fleurs de Paris ce que le bazar de Smyrne est pour les femmes d'Orient : on les examine, on les critique, on les dédaigne, on les convoite, on les regarde par-dessus l'épaule ; on s'arrête devant des orgueilleuses, épanouies dans l'insolence de leur beauté ; on passe, sans retourner la tête, devant la modestie parfumée. Il était encore de bonne heure, et cependant il y avait déjà foule. Les dilettanti des jardins savent

que c'est le matin qu'il faut faire sa cour aux roses. C'est à leur petit lever qu'on obtient les plus précieuses faveurs. Les pleurs de l'Aurore, comme disaient nos pères, leur donnent une fraîcheur éclatante, et leurs douces senteurs s'exhalent plus pénétrantes et plus suaves. Chacun faisait sa provision de la journée. Un gros homme, chargé de breloques, et suivi d'un groom noisette, achetait un bouquet de camellias ; deux grisettes se disputaient un pot de réséda ; un jeune homme au teint brun, à la moustache noire et à la tournure militaire (c'était un commis des *Villes de France*), se contentait d'un œillet rouge, qu'il mettait à sa boutonnière. A trente pas on le prenait pour un décoré, et à trois, pour un sot : il était content.

Une calèche, dont la capote était relevée, déboucha tout à coup de la rue Royale, au trot allongé de deux chevaux anglais ; la poussière des roues indiquait une promenade matinale au bois, dans les allées solitaires que n'arrosent point les jardiniers du grand parc. Deux jeunes femmes occupaient le fond de la voiture. La banquette de devant était couverte d'une moisson de fleurs sauvages et de branches d'aubépine. Les deux femmes avaient fourragé dans les buissons.

La voiture s'arrêta à l'angle de la place et du boulevard : un valet en petite livrée abaissa le marchepied, et la plus jeune de nos deux promeneuses sauta

légèrement à terre. L'autre resta étendue au fond de la calèche, étouffant un demi-bâillement. Elle s'était levée trop matin, et la poésie du bois lui faisait regretter son lit. Sa compagne suivit un instant la contre-allée du marché, et s'engagea bientôt au milieu des étalages. Tous les promeneurs se retournaient pour la voir, mais sans songer à la suivre, comme il arrive parfois aux femmes qui vont seules au marché aux fleurs. Il y avait en elle une sorte de dignité simple, qui s'ignorait elle-même, mais qui commandait involontairement le respect aux autres. Elle était de celles qui peuvent traverser à pied tout Paris sans rencontrer autre chose que l'admiration discrète. Sa toilette du matin était cependant des plus modestes : un chapeau de paille et une robe de toile ; mais ce n'est pas à la robe que l'on reconnait la déesse. Quand elle relevait ses longues paupières frangées de cils bruns, il s'échappait de ses yeux des rayons avec le regard, et les fleurs elles-mêmes semblaient relever la tête pour la voir. Elle était grande ; mais sa démarche était si élégante, et ses petits pieds si légers, qu'elle semblait glisser, et l'on entendait à peine le craquement de sa bottine sur le sable fin. Les marchands ne se permettaient guère de lui adresser la parole : ils se contentaient de la regarder en lui montrant leurs fleurs. Elle les remerciait avec un beau sourire, qui devait les rendre heureux pour le reste de la jour-

née. D'un de ces sourires-là un poëte eût vécu deux mois. Elle s'arrêta presque au bout de la place, devant l'humble baraque d'une pauvre femme qui semblait la connaître, car elle lui dit en la voyant :

« Dieu vous bénisse, mam'zelle Hélène! Allez-vous m'étrenner?

— Oui! répondit Hélène, donnez-moi ce petit rosier.

— A vot' service, mam'zelle, le rosier et toute la boutique avec! mais vous choisissez mal : il n'a qu'un bouton et il n'aura qu'une fleur.

— C'est pour cela que je le prends! » répondit celle qu'on appelait mademoiselle Hélène. Elle paya sans marchander, jeta aux drôles en médaille qui la suivaient quelques sous pour avoir le droit de se servir elle-même, et elle emporta l'arbrisseau.

La voiture qui l'attendait repartit au grand trot, et, quelques minutes après, elle s'arrêtait dans la cour d'un élégant hôtel de la rue du Helder. La jeune fille, son rosier à la main, monta lestement deux étages sans attendre sa compagne, traversa un appartement somptueux, salua de la main deux jeunes gens qui lisaient l'*Entr'acte* et le *Figaro* dans le salon, et s'enferma dans sa chambre. Sans doute elle avait couru trop vite, car le cœur lui battait quand elle posa le rosier sur sa cheminée, en murmurant à demi-voix : « S'il n'aimait pas les roses blanches! »

Elle dénoua ses rubans cerise, jeta son chapeau

sur le lit, passa la main sur ses bandeaux lustrés, atteignit un verre sur sa toilette, et soigneusement, goutte à goutte, arrosa la plante délicate.

Puis elle prit une broderie anglaise, s'assit à la fenêtre, et travailla en rêvant.

Orpheline, et pour toute fortune n'ayant que ses dix-huit ans et ses yeux noirs, Hélène vivait chez sa tante Honoria, une très-jeune tante, chanteuse des plus applaudies, et qui faisait tourner mille têtes avec une roulade. Jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle avait perdue depuis moins d'un an, Hélène avait vécu en province, de la vie humble et retirée d'un ménage pauvre dans une petite ville. Elle n'avait même pas de cousin! La gêne pouvait paraître d'autant plus pénible à madame Delatour, qu'elle avait, comme on dit, connu des jours meilleurs; mais on ne l'entendit jamais se plaindre, et, si elle s'attristait quelquefois, c'était seulement quand elle pensait à sa fille. Hélène aimait sa mère, et sa pensée, à elle, n'allait jamais au delà de cette intimité douce et pure qui suffisait à son cœur. Quand après une longue semaine, tout occupée de petits travaux et toute remplie de petites choses, elle allait, le dimanche, à l'issue des vêpres, faire une promenade sous les beaux platanes du Grand-Cours, qui ombragent les flots noirs de l'Orne, écoutant la musique du régiment, causant avec sa mère, et regardant la prairie immense, dont la verdure claire

est émaillée de fleurs qui rient dans l'herbe, elle était heureuse, et ne s'apercevait point que les *messieurs* de Caen la regardaient beaucoup, et que les lieutenants de la garnison retroussaient leurs moustaches en passant près d'elle.

Madame Delatour mourut subitement, et la pauvre Hélène se crut seule au monde. Mais Honoria, une sœur de madame Delatour, beaucoup plus jeune qu'elle, et avec qui l'on n'échangeait que des le tres rares et courtes, tomba du ciel dans la maison de l'orpheline. Sans doute ce n'eût pas été précisément la compagne que la mère d'Hélène eût choisie pour sa fille. Mais c'était sa plus proche, ou, pour mieux dire, sa seule parente; elle fut bonne pour sa nièce, et amortit autant que possible ces premiers coups de la douleur qui frappent si cruellement sur un cœur jeune et encore étranger aux épreuves rudes de la vie.

Honoria emmena sa nièce à Paris, et l'établit dans une petite chambre coquette de son bel appartement. Les premiers huit jours se passèrent dans la solitude sévère du grand deuil, et Honoria fut remplie pour Hélène des attentions les plus exquises : elle pleura avec elle; la naïve enfant, malgré sa douleur, se laissait pénétrer par le charme de cette intimité parée de grâces. Les chanteuses ont presque toujours des cœurs d'or; seulement la tête est un peu légère. Honoria fit donc à sa jeune parente

le sacrifice méritoire de ses distractions parisiennes ; elle ferma sa porte pendant toute une semaine, ne se permettant qu'une sortie ou deux, peut-être trois, seulement pour prendre l'air. L'élégante pensionnaire de l'Académie impériale de musique mena huit jours durant la vie simple et éminemment calme d'une petite bourgeoise. Mais un matin la tante, d'assez bonne heure, entra dans la chambre de sa nièce, caressa ses beaux cheveux, essuya ses larmes avec un baiser, et lui dit : « Ma chère Hélène, je n'ai cent mille livres de rente qu'à la condition de les gagner, et mon directeur, dont je suis la très-humble servante, quand il n'est pas mon très-humble serviteur, m'a fait prévenir ce matin que l'Opéra avait besoin de mes services. Hélas! ma pauvre enfant, les deuils de théâtre sont encore moins longs que les deuils de cour, et on les porte en rubans roses. Je rentre demain dans mes rôles, et aujourd'hui dans mon salon. Je te laisse libre : cette chambre est ton petit domaine, et tu n'en sortiras qu'à ton gré : mais je te préviens que la maison est bien fréquentée. J'ai trois ducs, deux princes, un ministre, quatre ambassadeurs et un poëte. Je ne parle pas des autres. Tu les verras tous : c'est la fleur des pois de cet hiver. Tu m'aideras à faire les honneurs du logis : c'est toi qui offriras le thé... enfin, je veux que tu sois heureuse!... Mais adieu, il faut que j'aille à la répétition : tu déjeuneras seule. »

La beauté d'Hélène fit sensation dans le salon de la chanteuse, et, si l'étoile d'Honoria ne pâlit pas, elle fut du moins forcée d'avouer qu'il y avait deux astres rivaux dans le même ciel. Elle n'en éprouva pas la moindre jalousie; elle était aussi fière des succès de sa nièce qu'elle était heureuse des siens. Il est vrai qu'Hélène triomphait avec une modestie aimable; elle n'était ni éblouie ni enivrée, et sa réserve était un charme de plus, au milieu d'un monde dont l'ingénuité n'est pas la première vertu. Le prince Max, un jeune Russe qui lui faisait la cour, disait parfois qu'elle l'empêchait de finir ses phrases, rien qu'en regardant sa robe noire.

Au bout de six mois elle prit les rubans violets et accompagna, mais rarement, sa tante au théâtre.

Au moment où notre récit commence, on va dire la messe du *bout de l'an* pour madame Delatour; Hélène a quitté son deuil, et, si la mélancolie rêve encore dans ses yeux, des distractions plus fréquentes viennent animer peu à peu sa vie. La tante et la nièce s'aiment toujours beaucoup, mais peut-être l'intimité n'est-elle plus aussi abandonnée : chacune a ses secrets, et les deux femmes se devinent réciproquement plus qu'elles ne se confient l'une à l'autre.

II

Hélène travaillait à sa broderie depuis dix minutes, quand tout à coup elle la rejeta sur un fauteuil, alla jusqu'à la cheminée, pour regarder si le rosier avait fleuri... Elle enleva délicatement quelques feuilles étiolées, coupa une branche inutile, et rattacha au tuteur la tige frêle qui tombait. Comme elle se retournait pour revenir à sa place, elle aperçut Honoria, qui se tenait debout sur le seuil de la porte, le sourire aux lèvres, mais un sourire douteux, où il y avait pour le moins autant de malice que de gaieté.

« Curieuse! dit Hélène.

— Dissimulée! reprit Honoria.

— Tu veux m'épier?

— Tu veux me tromper!

— Non!

— Si! »

Honoria leva un doigt d'un air de douce menace, et fit quelques pas vers sa nièce. Hélène sentit que les larmes lui venaient aux yeux, elle se jeta dans les bras d'Honoria, et posa sa tête pâle et brune sur l'épaule de la chanteuse.

« Pourquoi ne me dis-tu rien? reprit Honoria.

— Parce que tu me demandes tout!

— Ah! c'est une raison! » dit Honoria en souriant.

Elle ramena le front d'Hélène jusqu'à ses lèvres, et, avec une câlinerie de jeune mère, elle lui montra le rosier, et murmura à demi-voix à son oreille :

— *Pour lui!* n'est-ce pas?

— Oui!

— Tu l'aimes donc bien? »

Hélène regarda la rosier, puis Honoria, puis le rosier encore... et ne repondit rien.

« Folle petite tête, reprit la chanteuse, ce n'est pas cela que je voulais pour toi!... »

Et lui passant un bras autour de la taille, elle la ramena gaiement au salon en faisant deux tours de valse à trois temps.

Mariette, une caméristc au minois chiffonné, au nez retroussé, à l'œil chinois, entrait par l'autre porte dans la chambre d'Hélène : elle regarda le rosier d'un air assez dédaigneux, et haussa les épaules, en femme de chambre trop gâtée, qui voit passer sous ses yeux, tous les matins, les plus beaux bouquets de Paris. Elle le prit bientôt et l'alla mettre sur la terrasse, avec les autres fleurs d'Honoria.

Le nouveau venu se sentit tout honteux et mal à l'aise en si belle compagnie ; une tulipe affecta de

lui tourner le dos; une tubéreuse le regarda de haut en bas, et deux héliotropes se moquèrent de son unique bouton. Il regretta la cheminée d'Hélène : j'aurais fait comme lui.

Quand le soleil eut tourné l'angle de la maison, et que la fraîcheur du soir commença de descendre avec l'ombre allongée, Honoria, suivie de sa nièce, vint faire le tour de son jardin suspendu comme celui de Sémiramis.

« Sais-tu, chère belle, disait la chanteuse, que, si ces fleurs voulaient être indiscrètes, elles auraient bien des histoires à raconter? Heureusement, ajouta-t-elle en mettant une rose rouge dans ses cheveux blonds, que les fleurs ne parlent pas.

— Les fleurs parlent tout bas de la femme qu'on aime!

dit Hélène à voix basse.

— Tiens! tiens! fit l'autre; tu apprends donc les vers de Flavio par cœur à présent?

— Je ne les apprends pas, je les sais!

— Ah! voilà qui est trop subtil pour moi, dit la chanteuse en riant... Je n'ai pas assez d'esprit pour comprendre la différence... Je ne vois pas les nuances, comme dit ce M. Flavio.

— Tu es bien méchante aujourd'hui, reprit Hélène assez tristement. Est-ce que tu as tes papillons bleus?... »

Et la jeune fille prit le petit rosier et le reporta dans sa chambre.

« Tu le trouvais ici en mauvaise compagnie? dit Honoria avec une pointe d'aigreur... Tu es difficile, ma chère... Toutes ces fleurs sont de bonne maison. Ce jasmin du Cap s'appelle le vicomte de Léry.

— Un fat!

— Ce camellia est le marquis de Rochebrune

— Un vieux!

— Ces roses trémières viennent du baron de Berlingen.

— Un gros!

— Riche...

— Et laid.

— Ces tubéreuses ont été envoyées ce matin par le prince Max. »

Hélène ne répondit rien, mais on eût pu lire sur son visage une expression d'ennui.

« Ce n'est peut-être pas chez moi qu'il eût fallu les apporter, dit Honoria en regardant sa nièce.

— Si, vraiment! » fit Hélène avec un geste d'impatience... Puis, comme si elle eût voulu détourner la conversation : « Ta collection est complète, dit-elle en regardant autour d'elle.

— Oui, reprit Honoria, il ne me manque qu'un petit œillet de poëte.

— On ne peut pas tout avoir! » répondit Hélène en rougissant.

Les deux jeunes femmes rentrèrent au salon, s'approchèrent d'une table à ouvrage et travaillèrent en causant.

Honoria avait l'activité impatiente : ni sa pensée ni sa main ne restaient jamais oisives. L'aiguille passait et repassait entre les mailles du filet; le crochet courait sans repos d'un point à l'autre, sans que pour cela jamais la conversation s'arrêtât. Elle eût, au besoin, fait les demandes et les réponses.

Hélène, au contraire, causait peu, et travaillait moins encore : en revanche, elle rêvait comme une Allemande. Les Françaises pensent, les Allemandes rêvent.

« Dis-moi, Hélène, fit Honoria au bout d'un instant, tu regardes bien souvent la pendule.

— Crois-tu?

— Je ne crois pas, je suis sûre.

— Pure distraction...

— Point! tu n'as pas de distractions, toi! Je ne savais pas que l'heure t'inquiétât si fort... Est-ce que...

— Non, vraiment!... je ne crois pas... »

L'aiguille allait marquer cinq heures; un coup de sonnette retentit dans l'antichambre. Hélène reprit son ouvrage et pencha la tête.

« Ah! je t'y prends, dit la chanteuse en levant le doigt... Mais comment le savais-tu? »

Hélène, au lieu de répondre, prit la main de sa

tante qu'elle posa sur ses lèvres, puis elle leva sur elle ses grands yeux pleins de muettes prières.

« Songe qu'on ne me trompe jamais ! » dit Honoria avec un geste de Rachel et une voix de tragi-comédie.

La caméristc annonça M. Flavio d'Auriac.

III

Honoria tendit sa main au nouveau venu, qui lui baisa galamment le bout des doigts, puis s'inclina profondément devant la jeune fille. Il n'y eut entre eux ni une parole échangée ni un serrement de main, mais seulement un regard rapide, un de ces regards où l'on met toute son âme.

M. d'Auriac s'assit sur le divan, à côté d'Honoria, en face d'Hélène.

Flavio a trente ans. C'est un âge que les poëtes avouent assez volontiers; moins, ce n'est pas encore assez, et plus, c'est déjà trop. A trente ans, le fruit de la maturité se noue déjà sur l'arbre de la vie, et la fleur de la riante jeunesse garde encore tout son éclat et tout son parfum. Flavio est un de ces hommes que l'on remarque partout : il y a dans sa personne je ne sais quelle souple élégance qui voile

la force sous la grâce; l'intelligence rayonne sur son visage accentué; son œil, qu'il a beau, souvent voilé, lance parfois des éclairs de passion brûlante, et son front, fièrement coupé, révèle l'énergie d'une indomptable volonté; mais son sourire a gardé une tendresse juvénile, qui corrige, dès qu'il parle, l'expression hautaine de son regard. Flavio est du monde; si de temps en temps il le quitte, il y revient toujours; il ne met jamais qu'un pied dans la bohème, l'autre reste sur le seuil des salons. C'est un artiste de bonne compagnie, espèce assez rare. Sa conversation piquante, imprévue, pleine de traits, surtout quand il n'en cherche pas, a le tort de s'égarer trop souvent dans les subtilités métaphysiques du sentiment, ou de se perdre dans les nuages du lyrisme allemand. « O Klopstock ! » aurait dit Charlotte en l'écoutant... mais les Parisiennes ne sont pas toutes des Charlottes. Du reste, il n'était vraiment lui-même que dans les conversations à deux, les seules qu'il aimât. Il ne laissait voir dans les salons que le côté brillant et froid, sec et railleur de son esprit. Ses relations étaient irréprochables, mais on ne lui connaissait pas d'amis ; il disait qu'il en avait en province ! quant aux camarades, il n'en voulait point : il s'entourait d'une triple couche de politesse glaciale qu'aucune intimité ne pouvait fondre; mais il se plaisait dans la société des femmes et déployait volontiers pour elles toutes les séductions d'une cau-

serie étincelante, dans laquelle l'esprit n'était que la parure et la coquetterie du sentiment; car il aimait à aimer, et, au lieu de s'en tenir, comme les grands roués du dix-huitième siècle, aux escarmouches d'avant-poste de la galanterie, il avait l'imprudence de laisser toujours engager son cœur. C'était du reste l'homme le plus loyal du monde et le plus sincère. Quand il disait à une femme : « Je vous aime!... » c'était vrai, et elle pouvait le croire; seulement il le disait à beaucoup et ne le répétait guère à la même. Jeune encore, il avait ainsi noué et dénoué les liens de plus d'une intrigue. Beaucoup s'en doutaient, mais personne ne le savait, car il était la discrétion même, et jamais une réputation n'avait été compromise ni par lui ni pour lui. Il était entré dans le monde au bras d'une femme distinguée, et, grâce à son influence, qui durait encore après leur rupture, ses façons avec les autres avaient toujours été d'une convenance suprême: il entourait surtout les dernières heures de tant de courtoisie et de si délicates prévenances, que les adieux avec lui, s'ils n'étaient pas sans tristesse, étaient du moins sans amertume. Il se reprenait doucement et peu à peu, se réservant encore l'amitié là où il avait eu davantage.

Madame de C..., qui s'y connait, disait de lui qu'il était difficile de mieux commencer, et qu'il était impossible de mieux finir.

Mais on ne mène pas une pareille vie impunément, et Flavio, par un précoce et juste retour, ressentait déjà les funestes effets de cette dissipation de soi-même; parfois, le lendemain de ses soirées les plus éloquentes, où il avait, dans le huis clos d'un boudoir discrètement éclairé, discuté le pour et le contre d'une thèse d'amour, il se demandait, avec une inquiétude naissante, où le conduirait enfin cette existence sans but sérieux; il sentait le vide se faire en lui et autour de lui; il s'apercevait, car il était un juge assez sévère de lui-même, que les fleurs d'un jour de sa tendresse banale cachaient un égoïsme de plus en plus envahissant, et il commençait à se dire qu'un amour sérieux et contenu dans le devoir était seul capable de le sauver désormais. Mais peut-être, quand on a connu beaucoup les femmes, est-il difficile d'en aimer une seule. Flavio chercha et ne trouva point; et, comme il n'avait point l'habitude des longues attentes, l'impatience le prit d'abord, puis le découragement, puis la désespérance. Il s'éloigna brusquement du monde, se fit une Thébaïde... dans la Chaussée-d'Antin, et se reprit au travail depuis longtemps négligé.

Il y apporta l'ardeur passionnée de sa nature, et ceux qui savent voir remarquèrent bientôt son sillon plus profond dans le champ de la littérature sérieuse.

S'il avait eu plus de camaraderie, on lui eût

donné de la gloire, ou du moins la renommée qui en est la petite monnaie. Mais il ne s'en souciait guère, travaillant pour lui bien plus que pour les autres.

Les premiers mois s'écoulèrent assez vite. On sent le passage des heures à la main vide; mais les journées pleines d'œuvres sont toujours trop courtes. Seulement la solitude des soirs lui semblait cruelle.

Après quelques semaines de retraite sévère, il alla un jour aux Italiens. Il avait besoin d'un peu de mélodie, et c'est aujourd'hui le seul théâtre où l'on en trouve.

On donnait la *Lucia*, une œuvre de son choix, et qui était écoutée par lui avec un recueillement profond et une émotion toujours nouvelle.

La compagnie, comme il arrive quelquefois, était un peu mêlée ce jour-là, et, après avoir promené un regard assez indifférent sur les plumes douteuses de la galerie et sur les turbans des deuxièmes loges, il terminait son inspection peu satisfaisante quand sa lorgnette s'arrêta sur une avant-scène.

A côté d'Honoria, qu'il connaissait comme tout Paris, il aperçut Hélène qu'il n'avait jamais vue. Il n'allait plus chez la chanteuse, et la jeune fille avait fait son apparition dans le monde plus élégant que vertueux des premières représentations, pendant la retraite de Flavio. La beauté d'Hélène l'impressionna vivement, et, comme l'avant-scène d'Honoria était

en face du balcon qu'il occupait, il put sans affectation la regarder longtemps.

Un major prussien, chamarré de décorations, accompagnait les deux femmes. Un jeune russe, que l'on appelait le prince Max était assis derrière le fauteuil d'Hélène, et lui parlait beaucoup, quoiqu'elle ne lui répondit guère.

Hélène aimait la musique : non pas à la façon des femmes du monde, comme un passe-temps, une mode, une fantaisie, un caprice; les unes parce qu'elles ont une belle main qui retombe avec grâce sur l'ivoire ou l'ébène du clavier sonore; les autres parce qu'elles sont jolies en chantant, et que la romance leur sied, comme le rose ou le bleu : les cavatines leur vont bien, et la dentelle aussi!

Ce n'était point ainsi qu'Hélène aimait la musique. Elle l'aimait comme le langage éloquent d'une âme harmonieuse. Elle n'apportait du reste aucune prétention dans son goût, et ne demandait pas à la langue des sentiments d'exprimer des idées; elle ne s'en servait que pour traduire son âme émue. La musique, pour elle, c'était la voix du cœur parlant au cœur! Elle n'allait point au théâtre, comme font, dit-on, quelques femmes, pour voir et pour être vue. Elle y allait pour goûter la joie pure des grandes émotions artistiques, et s'initier aux beautés suprêmes des chefs-d'œuvre. Aussi à l'avant-scène

étincelante de gaz, tendue de velours, et reflétant dans ses triples glaces la toilette des femmes, où trônait Honoria dans la splendeur de sa beauté blonde, combien elle eût préféré la petite loge perdue dans l'ombre, cette petite loge à deux places que les ouvreuses appellent la *loge des amoureux*, à l'abri du regard, dans un recoin inconnu, et où l'on peut se livrer sans contrainte à des entraînements que n'interrogent point à chaque note les jumelles indiscrètes ! Même à côté d'Honoria et au milieu des conversations, Hélène, avec cette puissance d'isolement, accordée comme une compensation de leur tristesse aux âmes mélancoliques, oubliait bientôt le monde qui l'entourait; la mélodie ouvrant ses ailes l'emportait, et, perdue dans l'extase de ses contemplations, elle écoutait au milieu de tous, seule.

On ne fait plus ces choses-là quand on a passé deux hivers à Paris; mais Hélène en était à son début dans la vie, et son cœur avait la fraîche jeunesse de ces premières roses d'avril dont le bouton s'entr'ouvre.

La *Lucia* est peut-être le chef-d'œuvre de Donizetti : c'est du moins le soupir le plus ému de cette grande âme passionnée et tendre; c'est l'expression la plus pathétique de cette mélancolie ardente, qui ne sut point porter jusqu'au bout le fardeau de sa vie. Mario, qui était en voix ce soir-là, chantait avec

une expression déchirante cette phrase exquise et douloureuse :

> Verrano là, sull' aura,
> I miei sospiri ardenti ;
> Udrai, nel mar che mormora,
> L'eco dei miei lamenti !

Hélène, le coude posé sur le velours de sa loge, laissait voir son beau bras sculpté dans le marbre vivant de la jeunesse, et dont la blancheur se détachait sur la draperie sombre, et, la tête légèrement appuyée sur sa main renversée, levait au ciel ses yeux qui ne cherchaient point à cacher deux larmes, tremblant d'abord au bout de ses longs cils, et bientôt, comme deux perles, coulant sur ses joues.

Flavio avait l'âme trop ouverte à toutes les impressions du beau pour ne pas être frappé vivement par ce visage charmant, où la passion qui sommeillait encore était toute voilée de pudeur virginale. La salle entière disparut devant ses yeux ; la musique ne lui arriva désormais que comme un écho lointain, discret accompagnement de ses rêves, et son regard ne quitta plus la loge d'Honoria.

Hélène cependant ne se doutait même pas qu'on l'observât ; quand le morceau fut terminé, elle s'aperçut qu'elle pleurait, et se rejeta en arrière pour essuyer ses larmes.

La vie retirée et laborieuse qu'il menait depuis

six mois avait rendu à Flavio cette fraicheur et cette puissance de sensation qui est le privilége des âmes jeunes, et la récompense de celles qui se retrempent dans les eaux vives de la solitude et du travail. Une émotion profonde s'empara de lui. C'était comme le contre-coup de l'émotion d'Hélène. La musique servait de fil conducteur à leurs âmes. Flavio fixait ses yeux sur la jeune fille avec une puissance magnétique de volonté si intense, qu'elle fut presque forcée de tourner les siens vers lui. Leurs regards se rencontrèrent : il y avait dans celui de Flavio un si vif éclat, qu'Hélène en fut comme éblouie; elle abaissa ses longues paupières et demeura un moment immobile, comme la statue du Rêve. Quand elle les releva, elle vit une expression toute nouvelle sur le visage expressif et changeant du poëte : une grande mélancolie sur le front, une douceur infinie dans la bouche, dont l'arc fier s'était subitement détendu. Hélène l'aimait mieux ainsi : il ne lui faisait plus peur; et, comme il s'était un peu tourné du côté de la scène, elle put continuer son examen sans croire être remarquée de personne. Quand Flavio revint à elle par un brusque retour, elle se troubla comme une pensionnaire prise en faute, rougit et pâlit tour à tour, et recula son fauteuil du côté du prince Max, qui profita de cette demi-conversion pour lui adresser un madrigal dans ce français fleuri du dix-huitième siècle, que l'on ne parle plus qu'à la cour du

czar. Hélène prit un petit air ennuyé et ne répondit pas. Rien de ce qui se passait dans la loge de la chanteuse n'échappait à l'attention de Flavio. Honoria faisait l'inventaire des ferrets de diamants d'une duchesse des premières loges; le major prussien lorgnait les *bétites Vrançaises*, *qu'il trifuit pien cholies;* le prince Max faisait la cour à Hélène; Hélène commençait à s'impatienter et ressentait un malaise secret. Flavio était trop habitué à déchiffrer les hiéroglyphes du visage féminin, plus compliqués cependant que ceux de l'obélisque, pour ne pas comprendre le drame intime qui se jouait à son bénéfice dans le cœur de la jeune fille. Peut-être le comprenait-il en effet mieux qu'elle. Il y a une langue que les femmes parlent avant même de l'entendre : c'est la langue discrète de l'amour.

Flavio n'était pas précisément un collégien : il était depuis longtemps hors de pages, et fort expert aux choses du cœur. Même alors qu'il apportait le plus d'ardeur et de sincérité dans ses sentiments, il ne pouvait s'empêcher d'y joindre une certaine tactique de vieux général : il engageait toujours une affaire d'amour comme une partie d'échecs, où il s'agissait de prendre la reine, sans être soi-même échec et mat. Je trouve le système de tout point condamnable, mais je n'invente pas : je peins d'après nature. Je ne veux pas faire mon héros plus habile et plus diplomate qu'il n'était vraiment, et

je crois qu'en tout cela il y avait chez lui beaucoup plus d'instinct que de parti pris; mais l'instinct fait aussi gagner les batailles.

Flavio était en assez bons termes avec Honoria pour aller, pendant l'entr'acte, lui faire dans sa loge une visite à l'italienne. Il s'en garda bien!

Certain d'avoir été remarqué, il quitta son fauteuil de balcon et prit une place dans une baignoire obscure, d'où il pouvait tout voir sans être vu.

Hélène s'était bravement conduite pendant tout l'entr'acte. Elle n'avait pas une seule fois regardé du côté de Flavio. Elle savait qu'il était là, qu'elle le retrouverait, elle en était sûre! et cela lui suffisait.

Quand la toile fut relevée, elle hasarda un coup d'œil furtif.

La place était vide!

Elle éprouva comme un mouvement de surprise douloureuse. Elle se dit qu'il n'aurait pas dû s'en aller. Elle se fâcha contre lui, mais elle se fâcha bien plus encore contre elle-même. « Que m'importe après tout, se disait-elle, qu'il soit là ou qu'il n'y soit pas? » Mais bientôt elle s'avoua tout bas, avec une ingénuité charmante, qu'elle aimerait mieux qu'il y fût encore... puis elle s'efforça de n'y penser plus, et elle y pensa davantage. Les chœurs étaient mauvais et chantaient mal; impossible de les écouter! Hélène ne savait que faire : elle voulait oublier et ne pouvait pas. Elle regarda le décor, assez bien

peint : un paysage d'Écosse, mélancolique et doux; une lune d'argent se lève dans un ciel gris de perle, monte derrière le rideau flottant des sapins, et reflète dans l'émeraude tremblante d'un lac solitaire ses beaux rayons un peu tristes; mais elle se dit qu'on ne venait pas aux Italiens pour examiner les décors, et sa lorgnette interrogea de nouveau tous les coins de la salle, où elle ne vit point ce qu'elle cherchait.

Le mouvement inquiet d'Hélène n'avait échappé ni au prince Max, qui ne le comprit pas, ni à Flavio, qui s'en réjouit avec l'égoïsme féroce d'un amour naissant. L'amour devient du dévouement, en vieillissant, dans les nobles âmes et dans les grands cœurs. Il commence toujours par une personnalité sans pitié... comme toutes les passions où il se mêle de l'orgueil.

La soirée s'acheva sans autre incident. Hélène, comme une sensitive froissée, se replia sur elle-même; elle écouta consciencieusement la fin de l'opéra : la musique lui fit peut-être moins d'impression qu'à l'ordinaire, mais l'observateur le plus sagace n'eût rien démêlé sur son visage impénétrable. Les femmes nous trompent d'une certaine manière que l'on connaît, ou que l'on croit connaître : il y a des indices, des inductions et des suppositions; on peut avec cela faire des raisonnements et des conjectures, on arrive à l'erreur ou à la vérité, mais en-

fin on arrive à quelque chose. L'âme des jeunes filles est un abîme profond, couvert de fleurs, cachant ses tempêtes sous une surface unie, et qu'aucun œil humain ne peut jamais sonder. Avec elles, ce n'est pas seulement l'inconnu, c'est le mystère.

Le reste de la soirée s'acheva sans incident. Honoria se leva un peu avant la fin du spectacle, et prit le bras du major ; le prince offrit le sien à Hélène, et tous quatre descendirent par le grand escalier. Le flot des élégantes qui viennent aux Bouffes en *prima sera* pour essayer l'effet de leurs toilettes avant d'aller briller dans les salons du grand monde, se répandait sur les tapis rouges et encombrait déjà les couloirs étroits. On avançait lentement et à petits pas. La foule grossissait encore des grooms et des chasseurs attendant leurs maîtres. Hélène et sa tante durent s'arrêter un moment sur la dernière marche. La jeune fille leva les yeux, et, à deux pas d'Honoria, elle aperçut Flavio, à qui un tigre gros comme le poing présentait son pardessus. Elle fut tout à la fois surprise et heureuse... elle baissa vivement les yeux, en pâlissant, et l'émotion imprima à tout son corps je ne sais quel frémissement nerveux, dont le Russe ressentit le contre-coup. Lui-même releva la tête et aperçut Flavio; tous deux se connaissaient pour s'être rencontrés dans quelques salons et dans plus d'un boudoir: ils échangèrent un sourire et un salut. Hélène ramena vivement sa pelisse sur sa poitrine...

« Vous tremblez? dit le prince.

— Oui.... j'ai froid... »

En effet, il faisait si chaud dans cette salle!... et avec cette bonhomie d'un diplomate, qui n'est jamais si habile qu'en ayant l'air de ne l'être point, il sut distraire l'attention d'Hélène, qui l'avait regardé d'un air effrayé, en lui parlant du concert de la veille et du bal du lendemain; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fît à part lui ses petites observations.

Flavio était sorti, après avoir salué Honoria à travers la foule.

« Vous connaissez M. d'Auriac? dit Max en refermant la portière de la chanteuse, près de laquelle il s'asseyait.

— Pour l'avoir rencontré deux ou trois fois... je crois même qu'il est venu chez moi.

— Vous n'en êtes pas sûre?

— Il y a si longtemps!... C'est un original : on dit qu'à présent il fait une retraite; on ne le voit plus nulle part...

— Vous ne savez donc pas qu'il a une grande passion? » dit le prince en regardant Hélène.

Hélène se serra toute frémissante contre Honoria.

« Il a eu beaucoup de grandes passions, fit la chanteuse en riant; mais dites-moi donc un mot de la nouvelle, et je vous tiens pour le plus aima-

ble des princes et le mieux informé des diplomates. Vous, major, puisque vous ne savez rien, relevez la glace; Hélène a froid.

— Che ne sais gue fous opéir! dit le major en exécutant la consigne.

— C'est la première des sciences, répondit-elle, mais n'interrompez plus!

— Il s'agit, reprit le Russe, de quelque chose de très-mystérieux, une noble étrangère qu'on a un peu enlevée, et que l'on cache dans une petite maison du faubourg... On la dit admirablement belle; c'est une blonde aux yeux bruns, et Flavio fait des folies pour elle.

— Che gombrends, dit le major, gu'on vasse tes volies bir les cholies fames plontes....

— Merci, major, dit la chanteuse en riant, voilà un mot dont on se souviendra. »

La voiture entrait dans la rue du Helder.

« Adieu! dit Honoria en tendant les mains aux deux hommes, qui l'avaient reconduite jusqu'au bas de l'escalier. Je ne vous retiens pas, car il est déjà demain, et je joue tantôt... Baron, il y a un certain duo où je suis superbe, toute la salle m'applaudira! mais je ne chanterai que pour vous.

— Elle est fraiment rafissande! dit le major en refermant la porte; mais la bedide est cholie aussi, ajouta-t-il en regardant le prince.

— Charmante, major; donnez-moi du feu! »

Et les deux hommes reprirent en fumant le boulevard des Italiens.

Cette nuit-là, Hélène dormit peu et mal. Elle revoyait dans tous les coins de sa chambre le beau front et l'œil brillant de Flavio : il lui parlait doucement : elle l'écoutait avec un ravissement profond; elle lui répondait même.... Puis une femme qui cachait son visage, et dont on ne voyait que les cheveux blonds et les yeux noirs, traversait le salon, levait un doigt, et, pour la suivre, Flavio quittait la pauvre Hélène tout en pleurs.... Hélène se réveillait, et, sentant ses larmes, elle se demandait si son rêve était vrai.

IV

Deux jours après cette soirée, Flavio faisait remettre sa carte chez Honoria, et la chanteuse lui renvoyait la sienne avec ces mots au crayon : « Chez elle, tous les dimanches soir. »

Honoria était une des trois ou quatre femmes de théâtre qui ont un salon, et, comme elle n'y recevait que des hommes, ce salon était assez aristocratiquement composé. Le théâtre et la diplomatie ont toujours eu des affinités secrètes : on est sûr de retrouver un chœur d'Opéra et un corps de ballet, dès qu'il y

a un congrès quelque part. Presque tous les étrangers de distinction, qui ont leur entrée au foyer de la danse et du chant, venaient finir leur soirée chez Honoria. On y exagérait le rigorisme de la tenue officielle, comme il arrive parfois chez ces dames, à qui sans doute il est plus facile de passer d'un excès à l'autre que de s'arrêter dans ce juste milieu des convenances et de la gaieté aimable, également éloigné de la licence et de la pruderie.

« Maintenant, je vais rire un peu rue de Varennes! » disait un soir en sortant de chez la danseuse le jeune comte de M..., dont la mère avait un des salons les plus *collet monté* du faubourg.

Et cependant on venait toujours chez la chanteuse; un peu pour y aller, et beaucoup pour en être revenu. Et puis elle était belle, fort à la mode, protégée du Jockey, applaudie par la loge infernale, et tout à fait en vue. C'en était assez pour attirer chez elle l'oisiveté élégante et cette jeunesse frivole et dorée pour laquelle *être* ne vient qu'après *paraître*.

On disait bien aussi que le salon conduisait au boudoir, où l'étiquette était moins sévère. Mais ce sont là de méchants bruits, auxquels je n'ai jamais ajouté foi. Honoria avait assez d'esprit pour attirer chez elle par le seul agrément de sa conversation. C'était une de ces femmes contre lesquelles on peut avoir des soupçons, mais jamais de certitude, tant elles ont de souplesse et de dextérité dans la con-

duite et le maniement des petits embarras de la vie; elle évitait l'éclat autant que d'autres le recherchent, et, si frêle que fût le tissu de sa robe de soie, on n'y voyait aucun accroc. Le major prussien venait peut-être un peu trop souvent chez elle, de quatre à six; mais, comme elle se proposait de faire un prochain voyage à Berlin, il est présumable que c'était uniquement pour lui donner des leçons d'allemand. Le major avait une excellente prononciation. On s'en apercevait même quand il parlait le français. Quoi qu'il en soit, rien jusqu'ici n'avait choqué les susceptibilités provinciales d'Hélène. Elle eût cru difficilement au mal en le voyant : elle ne cherchait point à le voir. Son apparition dans le salon de sa tante avait été presque un événement. On l'avait tout d'abord entourée, et quelques-uns peut-être s'étaient mal défendus contre des espérances illégitimes; mais la grâce décente et la chaste beauté d'Hélène avaient contenu chacun dans cette réserve de l'honnêteté, le plus délicat hommage que certains hommes puissent rendre à une femme. On avait respecté sa robe noire et sa jeunesse. On attendait. Hélène, de son côté, ne s'était pas laissé le moins du monde éblouir par ce brillant entourage. Ce bon sens pratique, si vite acquis par la vie en prose de la province, l'avait défendue contre le premier danger. Sa droite nature avait fait le reste : ainsi la surveillance très-consciencieuse et très-attentive d'Honoria de-

meura véritablement sans objet. Sa soirée du dimanche était un ennui pour Hélène; elle ne comprenait pas cette conversation par sous-entendu, où il faut deviner plus de choses qu'on ne vous en dit. Les courses et les paris qui, d'ordinaire en faisaient le texte le plus fécond, ne l'intéressaient d'ailleurs que médiocrement, et elle ne se passionnait ni pour *Monarque* ni pour *Hervine*. Elle ne savait même ce que pouvait bien être un *derby*, un *dead heat* ou un *handicap*. Plusieurs n'auraient pas demandé mieux que de lui apprendre tout ce qu'elle ignorait, mais elle n'avait pas de dispositions.

Celui des habitués du salon d'Honoria que l'on appelait le prince Max était le premier qui se fût occupé d'elle. Max était un Parisien de Saint-Pétersbourg : mais le pont Bleu, quoique sur la Néwa, n'est-il pas aussi français que le pont des Saints-Pères? Jeune, riche, élégant, spirituel, connaissant le monde, et légèrement blasé, Max éprouvait cependant pour Hélène quelque chose de plus qu'un de ces caprices qui sont le passe-temps d'une demi-saison. Il se sentait assez vivement attiré vers elle, et aux galanteries des premiers jours avait succédé une cour plus régulière. Mais il laissait Hélène assez indifférente. Comme beaucoup de ses compatriotes, il était brillant, mais peu sympathique. Nous avons un secret instinct qui nous garde contre les séductions de la race slave. Max jetait un éclat froid sous lequel on

ne pouvait point deviner les flammes du cœur ardent : il eût pu réussir auprès d'une coquette; il devait échouer près d'une âme jeune, pour laquelle on n'avait à craindre que les élans d'une sympathie passionnée. La présence du prince eut même cela d'heureux pour Hélène, qu'elle la défendit contre toute autre assiduité plus importune. Ses rivaux lui faisaient l'honneur de le craindre et n'allaient point volontiers sur ses brisées.

L'arrivée de M. d'Auriac devait changer quelque peu les choses. Flavio avait jadis traversé le salon d'Honoria, mais sans s'y arrêter longtemps : il y avait laissé la réputation d'un railleur sceptique. On se souvenait des épigrammes qu'il y distribuait avec cette ironie, voilée d'irréprochable politesse, qui était sur son passe-port d'homme du monde comme un signe particulier au porteur. Mais, comme le monde est toujours charmant pour ceux dont il a peur, Flavio était certain d'avance de recevoir partout le plus aimable accueil.

Honoria avait jeté sa carte dans la coupe du Japon destinée aux visiteurs qui ne l'avaient point trouvée chez elle, et lui avait renvoyé la sienne sans le dire à Hélène.... N'était-ce point un inconnu pour elle?

Flavio, le dimanche suivant, alla donc chez Honoria. Il y arriva fort tard, suivant son habitude. Il venait toujours le dernier partout. Les sots ne man-

quaient pas de dire que c'était pour faire de l'effet, ce qui n'était qu'à moitié vrai : il trouvait que les réunions ne sont jamais plus agréables qu'au moment où elles finissent, et qu'il suffit d'une heure ou deux pour cueillir la fine fleur de politesse et d'esprit d'un salon parisien, où les soirées sont souvent trop longues. On n'annonçait point chez Honoria; il entra sans bruit, lentement, et avec cette nonchalance de démarche et cette hauteur d'air qui scandalisaient les salons bourgeois où il avait le malheur de s'égarer. Il salua la maîtresse du logis qui causait au milieu d'un groupe, fit quelques pas, à travers les hommes, les tables et les fauteuils, comme pour reconnaître le terrain et reprendre les positions, échangea des poignées de main à droite et à gauche, et s'approcha d'Hélène qui lui tournait le dos.

Hélène versait du thé au prince Max, avec cette bonne grâce et cette naturelle élégance qu'elle apportait aux moindres choses. Le prince, pour la mieux retenir dans un *aparté* qui ne lui semblait pas sans charme, se montrait fort minutieux sur la question du sucre et du lait, et la jeune fille allait et venait de la table à lui, à demi impatiente, mais souriante. Il est reçu que les jeunes filles doivent toujours sourire.

En relevant les yeux par hasard, elle aperçut la tête pâle de Flavio dans une glace. Il attachait sur elle et sur le prince le regard froidement curieux d'un œil dont il savait éteindre toutes les flammes.

Hélène se sentit troublée; mais la secrète pensée qu'elle portait depuis huit jours dans son âme avait hâté chez elle cette maturité, plus ou moins précoce selon les cas, qui de la jeune fille fait une jeune femme dans l'ordre moral; elle comprenait que, désormais, elle avait quelque chose à cacher au monde, et que peut-être elle aurait bientôt un secret pour sa tante; peu à peu elle entrait dans cette possession de soi-même, qui de la plus faible moitié du genre humain fait si souvent la plus forte. Bien que prise à l'improviste par l'arrivée de M. d'Auriac qu'elle n'attendait pas, elle ne changea point de visage; peut-être baissa-t-elle les yeux un peu trop vite, peut-être y eut-il un léger tremblement du plateau qui portait les sandwiches, peut-être laissa-t-elle tomber un orage de lait au lieu du nuage qu'on lui demandait : mais ce fut tout, et Max lui-même s'étonna de ne pas voir davantage. Déjà maîtresse d'elle-même, elle se retourna pour répondre au salut cérémonieux de Flavio, qui échangea quelques phrases de facile politesse avec elle, puis se mêla bientôt à la foule. Elle était assez nombreuse ce soir-là, mais presque tout le monde se retira après le thé; le prince lui-même dut paraître chez son ambassadeur. Honoria se mit à une table de lansquenet avec le major et cinq ou six jeunes gens. Hélène et Flavio se trouvèrent ainsi presque abandonnés à eux-mêmes, sous cette surveillance lointaine et peu gênante d'une femme qui

tient les cartes. Agréable condition d'une première causerie d'amour, car elle donne toutes les facilités du tête-à-tête, sans la gêne inévitable et l'embarras qui l'accompagnent tout d'abord.

Hélène s'était approchée d'un guéridon et feuilletait des albums. Flavio était resté debout entre les deux tables.

« Eh bien, monsieur d'Auriac, dit Honoria en se tournant vers le jeune homme, je viens de passer trois fois : il y a douze louis; faites-vous banco?

—Je vous rends mille grâces, madame, mais je ne joue plus.

— Depuis quand ?

— Depuis huit jours! »

Hélène le regarda : il fit un pas vers elle.

« C'est donc une conversion? reprit la chanteuse.

— Je l'espère.

— Complète ?

— Oh! très-complète, répondit Flavio en s'asseyant à côté d'Hélène.

— Alors je passe la main, dit Honoria; vous me porteriez malheur.

— Vous avez donc beaucoup joué? demandait Hélène en remettant l'album sur la table.

— Trop.

— C'est un grand défaut!

— Horrible.

— Et vous êtes corrigé?

— Je me corrige!

— Ce doit être difficile....

— Oui!... on a toujours à craindre les rechutes.... De qui est cet album?

— De tout le monde....

— Ah! voici votre profil?

— Oui, par Gérome; comment le trouvez-vous?

— Un peu sec! vous ne devriez pas vous faire peindre.

— Et pourquoi? reprit Hélène en riant.

— Parce que c'est tout à la fois impossible et inutile, » répondit Flavio.

Hélène le regarda d'un air de naïf étonnement, l'écoutant de l'œil aussi bien que de l'oreille.

« Tous ceux qui vous ont vue, reprit le jeune homme, gardent de vous, je le sais, une image plus fidèle que ces ébauches du crayon ou du pinceau, et jamais elles ne vous feront connaître à ceux qui ne vous ont pas vue : on ne peint pas les âmes, et c'est surtout par l'âme que vous êtes belle. » Et il ajouta plus bas : « Voilà pourquoi il ne faut pas vous faire peindre, et voilà aussi pourquoi j'ai voulu vous revoir. »

Il y eut un instant de silence. Flavio éloigna un peu l'album de ses yeux, et plaça le portrait d'Hélène sous la lumière de la lampe, examinant tour à tour le dessin et la jeune fille, comme pour juger l'œuvre de l'artiste. Hélène essayait de sourire; son corsage

se soulevait doucement, et l'on eût pu compter les battements de son cœur.

Flavio jouissait avec un charme infini de cette émotion virginale et chaste : ce n'était point celle qu'il avait le plus connue jusque-là.

« Que vous aimez la musique ! fit-il tout à coup, ramenant ainsi par un détour le souvenir d'Hélène vers leur première rencontre.

— Comme vous avez aimé le jeu ! un peu trop, c'est là mon défaut.

— Ne vous en corrigez pas !

— Je n'en ai guère envie, et je ne sais d'ailleurs si j'y pourrais réussir; que c'est donc beau *Lucie!*

— Oui ! Donizetti est le premier sur le second rang.

— Alors j'aime mieux le second rang que le premier.

— Parce que vous jugez en femme!... mais vous avez raison. L'autre soir aux Bouffes, en voyant vos belles larmes, je me suis dit que, si Dieu m'avait donné la puissance créatrice qui enfante les chefs-d'œuvre, c'est la musique de *Lucie* que je voudrais avoir faite.... Je ne connais pas de plus noble récompense du génie que l'émotion d'une femme telle que vous ! et, je le sens, c'est la part que je choisirais pour moi.... si je méritais quelque chose. »

Rien de plus simple que cette phrase : elle était en quelque sorte commandée, et il n'était pas pos-

sible de répondre autrement; mais Flavio avait une façon de dire tout à fait à lui, et une voix aussi pénétrante que son regard; il y avait je ne sais quoi de communicatif dans son impressionnabilité nerveuse, vive et sincère : sa passion remuait tout autour d'elle. Hélène sentait que jamais on ne lui avait parlé ainsi, ni avec plus de force, ni avec tant de douceur à la fois. Toute son âme de jeune fille vibrait comme les cordes d'une harpe que la brise effleure. Flavio, qui avait le tact suprême de l'homme habitué aux luttes quotidiennes avec la femme, savait mieux que pas un jusqu'où l'on pouvait aller, et le point précis où il fallait s'arrêter. Il n'eut garde d'insister après cette demi-déclaration; mais, se penchant sur l'album, il en tourna les feuillets, sans rien ajouter, d'une main distraite, et comme recueilli en lui-même. Pour la première fois, Hélène osa le regarder. Peut-être l'émotion le rendait beau. La fatigue du travail estompait ses yeux d'une ombre bleuâtre et délicate; on voyait sur son front cette pâleur intelligente, noble trace de la pensée, qui est comme l'achèvement de la beauté virile. Tel qu'il était, il tranchait vivement sur la silhouette élégante, mais trop effacée, des jeunes beaux qui peuplaient le salon d'Honoria.

La chanteuse vint bientôt à eux, et ce soir-là ils ne parlèrent pas davantage.

« Enfin, voilà un homme! pensait Hélène en ren-

trant dans sa chambre vers une heure du matin.... Peut-être il m'aimera! ajoutait-elle tout bas.... et moi! et moi, je l'aime! »

V

L'hiver s'acheva sans amener aucun de ces incidents qui hâtent parfois dans le monde le dénoûment des drames amoureux. Il passa comme toujours avec son cortége de fêtes pompeuses. Flavio s'y mêla peu : le bonheur fuit la foule, et le jeune homme, qui se sentait heureux, avait rompu bravement avec les dissipations de sa vie passée. Il travaillait. Bien qu'aucune œuvre sérieuse n'eût vu le jour encore, ceux qui le connaissaient attendaient beaucoup de lui; mais il ne se pressait point, car il était visité dans sa retraite par une chère pensée, la pensée d'Hélène, et il avait ainsi tout ce qu'un homme peut souhaiter de meilleur : le travail avec l'amour. Il allait tous les dimanches chez Honoria; souvent même il y allait entre les deux dimanches. Honoria aimait le théâtre comme toutes les actrices, pour qui ce n'est point assez de jouer trois ou quatre fois par semaine, et qui veulent voir jouer les autres. Mais Flavio s'arran-

geait toujours de manière à connaître la veille le spectacle choisi pour le lendemain, et l'on était sûr de l'y rencontrer. Ils ne se voyaient jamais seuls Hélène et lui, mais du moins ils se voyaient, et cela même est une joie assez grande, du moins dans les premiers temps. Ni l'un ni l'autre, du reste, n'avaient plus rien à s'apprendre de leur amour. Cet amour, si fort en naissant, était pour Flavio comme le second printemps de sa jeunesse. Pour Hélène, c'était toute la vie.

Au moment où nous commencions ce récit, il y avait trois mois déjà que nos héros s'étaient rencontrés pour la première fois. La chanteuse, qui peut-être avait d'autres projets sur sa nièce, exerçait autour d'eux une surveillance discrète, mais incessante.

« Vous arrivez à propos, dit-elle à Flavio en le voyant entrer ; j'étais en train de faire un sermon.

— Fort bien ! dit-il en riant ; j'en vais prendre ma part : cela ne peut jamais faire de mal.

— Vous allez plutôt m'aider à prêcher.

— Une convertie, j'en suis sûr, si c'est mademoiselle.

— Pas le moins du monde : elle résite à la grâce !

— On ne le dirait pas.... Mais sur quoi prêchez-vous ? que je connaisse au moins mon texte.

— Je veux faire débuter Hélène.

— Et vous étiez sans doute bien éloquente ? reprit

Flavio assez froidement, en regardant la jeune fille qui baissait les yeux.

— Pas assez, puisque je vous appelle à mon secours.

— Excusez-moi, madame, mais je n'ai point de vocation pour la chaire, et je n'ai jamais eu le bonheur de persuader personne....

— Ce n'est point ce qu'on dit, reprit Honoria en lançant le mot comme un trait, et l'on assure au contraire que vous avez toujours eu beaucoup de pénitentes à vos retraites.

— C'est un bruit de méchantes langues, et je vous sais, madame, trop d'esprit pour y croire et trop de bienveillance pour le répandre. »

Hélène, penchée sur son ouvrage, ne semblait pas le moins du monde prendre part à cet échange de malices; mais elle ressentit comme une secrète blessure à cette allusion si directe à la vie passée de M. d'Auriac, dont le ressouvenir l'avait déjà plus d'une fois troublée. Flavio lui-même fut comme atteint à travers Hélène; son amour s'accrut de la douleur même qu'il lui causait, et, quand Hélène releva les yeux, elle se vit enveloppée d'un regard caressant, et si rempli de cette bonté sympathique qui fortifie et qui console, qu'elle oublia tout à coup le mal que sa tante avait voulu lui faire : il y eut entre les deux amants cet échange rapide des âmes, qui apporte avec soi la confiance et la sérénité.

« Je ne savais pas, reprit-il d'un air leste et dégagé, que mademoiselle eût une vocation si décidée pour le théâtre....

— *Vocation!* le mot serait peut-être un peu fort, dit Honoria en lui jetant un regard clair et froid; Hélène a la vocation d'avoir cinquante mille livres de rente, et, comme son père a oublié de les lui laisser, elle prend le bon parti de les demander à l'Opéra.

— Ah! chère tante, reprit Hélène, tu m'aimes tant, que tu parles comme pour toi; mais tu sais combien peu je tiens à tout le luxe de ta grande vie. Je n'ai pas toujours dormi dans le bois de rose et mangé dans le vieux Sèvres. Même près de toi, j'ai gardé des goûts simples.

— Oui! oui! fit Honoria, sans relever cette innocente épigramme, je connais cet air-là : *Une chaumière et un cœur;* c'est ce que chantent ces dames à l'Opéra-Comique; mais va, je te prie, les voir dans les entr'actes, et tu m'en diras des nouvelles.

— A quand les débuts? demanda Flavio assez gaiement.

— Rien n'est encore décidé, Dieu merci, répondit Hélène.

— Du 1er au 5 juin, interrompit Honoria. On doit reprendre *Robert*. Hélène jouera le rôle d'Alice, vous verrez comme elle vous chantera la ballade :

Quand je quittai la Normandie.

C'est son pays, d'ailleurs, la Normandie! ça l'intéressera; n'est-ce pas, Hélène? Voyons, chère, Panofka, ton oracle, m'a dit que tu avais chanté hier avec un goût exquis.... répète-nous deux couplets, je te le demande pour M. d'Auriac. C'est un connaisseur : s'il est content, tout le monde le sera, et le lendemain de ta première soirée tu recevras un bouquet monstre et un sonnet délicieux.... comme celui que vous avez fait il y a un an pour Irène, mon cher poëte.... Il était vraiment charmant! »

Et Honoria, prenant sa nièce par la main, l'amena devant le piano tout ouvert.

Hélène avait une voix d'une étendue médiocre, un peu faible peut-être, mais d'un timbre charmant: la nature lui avait donné le sentiment, et son maître, le goût; malgré sa tristesse et son inquiétude, elle éprouvait un vrai bonheur à chanter devant l'homme qu'elle aimait; elle chanta pour lui et mit toute son âme dans sa musique; mais peu à peu l'émotion puissante la gagna, et son dernier appel à Raimbaud s'éteignit dans un sanglot.

« Si tu chantes comme cela, tu enlèveras la salle! » dit Honoria, qui ne voyait là qu'un effet de scène.

Flavio prit la main d'Hélène et la baisa.

« Maintenant, dit-il, je vais me mettre à improviser mon sonnet, et courir de ce pas commander les bouquets. »

Quand les deux femmes furent seules : « Tu m'a-

vais promis cependant d'être plus discrète, dit Hélène à sa tante d'un ton de doux reproche. A quoi bon parler ainsi d'une chose qui n'est rien moins que certaine? Ce début n'aura peut-être jamais lieu.

— Au contraire! il aura lieu dans trois semaines, certainement.... J'ai vu *notre* directeur ce matin; les robes d'Isabelle sont commandées; on va bientôt s'occuper de tes costumes.... Quelle délicieuse paysanne tu feras.... à l'Opéra... dans trois semaines!... Un grand jour, ma nièce, un très-grand jour!

— Je crois que je n'oserai jamais!

— Ah! l'on n'ose jamais la veille; mais au moment suprême, quand il faut, on ose toujours!

— N'importe! tu n'aurais pas dû parler ainsi devant M. d'Auriac ...

— Au contraire! j'ai bien fait.... car je sais tout, quoique tu ne me dises rien.... Je te blâme ou je te plains.... Je ne sais pas encore lequel des deux.... M. d'Auriac n'a jamais été riche, et je crois sa fortune plus dérangée que jamais.... C'est ton affaire, diras-tu, mais c'est un peu la mienne aussi.... Enfin, la glace est rompue, et maintenant, s'il a quelque chose à dire, il le dira.... Tu ne veux pas être sa maîtresse, j'imagine?...

— Oh!

— Eh bien alors, j'ai raison, cent fois pour une. Quand c'est pour le *bon motif*, on ne peut jamais parler trop tôt.... Quand c'est pour l'autre, c'est

différent !... Ou il t'aime assez pour t'épouser, ou non.... Raisonne un peu ! Dans tous les cas, il faut que tu le saches, et que tu prennes un parti ; tu as dix-neuf ans, un peu de talent, beaucoup de beauté et pas de dot !... La situation est grave, ma nièce, très-grave ! Mais je t'aime.... et nous sommes deux.... rapporte-t'en à moi, et surtout ne pleure pas. Les larmes ne vont bien qu'aux yeux bleus. Il faut que tu sois très-belle ce soir ; tu sais que nous allons voir la Ristori dans *Mirra*.... ton directeur sera dans ma loge. A propos, as-tu dit à M. d'Auriac où nous allions ?

— Non ! dit Hélène en rougissant un peu.

— Alors il ne le sait pas ?... tant mieux !

— C'est que....

— Quoi ?

— Le coupon de la loge est sur la cheminée.... et....

— Et tu le lui as montré ?

— Non, ma tante.... c'est lui qui l'a regardé tout seul !

— Fiez-vous donc aux ingénues ! » dit Honoria en levant son doigt mignon.

Vers la fin du spectacle, Flavio parut un instant au balcon des Italiens, et alla saluer Honoria qui tenait cour plénière dans sa loge. Hélène lui tendit la main et sentit avec terreur qu'il lui glissait entre le gant et le mouchoir un petit papier plié serré,

long, étroit et mince. Les facteurs de la poste ne distribuent guère de dépêches dans ce format ; mais on assure que, chaque soir d'hiver, les gants gris-perle et les gants blancs en échangent quelques-unes en contrebande, sans acquitter les droits du trésor.

« Une lettre, l'imprudent! murmura la jeune fille à voix basse. Je crois que c'est mal, ce qu'il fait là ; mais, si je la lui rends, il va se fâcher.... et puis, cela lui fera de la peine.... et si ma tante voyait quelque chose.... Oh ! ma tante n'est pas juste pour M. d'Auriac ! et le major qui me regarde ! » Hélène serra, dans une pression toute nerveuse, le bout des doigts de Flavio, réduisit encore le volume de son petit papier, et, avec cette habileté de prestidigitation que les femmes n'ont pas besoin d'apprendre chez Robert Houdin, elle fit d'une seule main passer le billet dans son gant, n'écouta plus la Ristori, et trouva qu'Alfieri avait fait son cinquième acte un peu trop long.

Pendant le trajet de la salle Ventadour à la rue du Helder, le billet voyagea deux fois d'une main dans l'autre, et enfin alla se cacher mystérieusement dans les plis du corsage. « Cela brûle ! » disait-elle en descendant de voiture.

A peine arrivée dans sa chambre, elle dit qu'elle se déferait seule, et renvoya la camériste ; elle poussa le verrou, prit la lettre, examina le cachet de cire verte qui portait la devise de Gœthe : *Mit*

Ernst und Liebe!... « Quelle vilaine langue que l'allemand.... quand on ne le comprend pas! » fit-elle avec un mouvement d'épaules d'enfant boudeur que Flavio eût trouvé charmant, mais que personne ne vit.... Elle froissa brusquement l'empreinte mystérieuse, ouvrit la lettre en tremblant un peu, la baisa, puis la remit sur la cheminée sans la lire.... « Je n'ose pas!... se dit-elle à demi-voix.... Je suis sûre pourtant que je sais d'avance ce qu'il veut me dire.... Il va me demander de l'épouser.... Cher Flavio! comme il doit bien écrire!... Je ne saurai jamais lui répondre.... Mais qu'il est donc imprudent de me donner ainsi une lettre en plein théâtre!... et si je n'avais pas voulu la prendre?... Ah! il savait bien que je voudrais.... ne sait-il pas que je l'aime?... je n'ai pas eu besoin de le lui dire.... il l'a vu.... Et comme je l'ai vite aimé! » ajouta-t-elle avec ce sourire de tendresse ineffable qui semble éclairer le visage d'une femme.... Elle reprit la lettre et la cacha sous son oreiller... « Pas encore! » dit-elle. Elle dégrafa sa robe.... un rayon de lumière qui tremblait dans la glace vint miroiter dans la fossette blanche de son épaule nue; elle dénoua ses longs cheveux noirs, et les roulant sous le petit bonnet: « Je crois, pensa-t-elle, qu'il aime mes cheveux, car j'ai remarqué qu'il les regardait souvent.... » Un frisson l'agita, et vite elle se coula sous la couverture. « Cher Flavio! c'est maintenant que je vais pouvoir

te lire! » Elle déplia la lettre.... « Oh! comme elle est courte! » dit-elle en voyant que l'écriture mince et fine ne couvrait qu'une demi-page.

« Chère Hélène, écrivait Flavio, je suis encore tout troublé de ce que j'ai appris ce matin.... Je vous en conjure, si je puis quelque chose sur vous, n'entrez pas au théâtre! Vous ne savez pas, vous, jeune et pure, quelles sont les angoisses de cette vie, qui brille mais qui dévore; les planches vous brûleront les pieds.... Adieu le repos, le calme, l'existence paisible et le bonheur caché, dont vous êtes digne, et pour lequel vous êtes faite. Le théâtre, chère Hélène, c'est l'enfer des femmes; si vous saviez ce que la gloire y coûte et de quel prix s'y paye le succès.... La rampe qui vous flétrit le visage vous dessèche le cœur.... Dans un an vous n'aurez plus qu'un caillou dans la poitrine et du fard sur les joues. Au nom des plus belles espérances de votre vie chaste et honnête, tout, tout plutôt que le théâtre!

« Hélène, je ne parle que de vous; mais je vous aime assez pour que vous me permettiez un peu d'égoïsme.... Eh bien, je ne puis pas vous dire ce que je souffrirai si je vous vois jamais sur la scène.... Je ne suis pas parfait.... j'ai déjà souffert, et j'ai l'âme inquiète. Je suis jaloux!.... Si la femme que j'aimerais.... et qui m'aimerait, vivait près de moi, au milieu de la famille qui protége, entourée des enfants qui gardent, alors même, malgré tout cela,

sans sujet, sans motif, parfois peut-être je sentirais en moi des troubles profonds et lents à s'apaiser.... Que serait-ce, si je vous savais, — car cette femme c'est vous, Hélène! — si je vous savais à chaque heure entourée de séductions et de périls, sans pouvoir ni vous avertir ni vous défendre, aussi malheureux de vos triomphes que de vos revers? Oh! rien que d'y penser, je frémis. Ne prenez donc pas de résolution : elle serait irrévocable. Que ce début n'ait pas lieu; il ne faut pas que vous paraissiez sur la scène, ne fût-ce que pour la traverser en courant. Rien ne vous presse : attendez! A votre âge, la vie est si longue et l'espérance si belle!... l'avenir ne vous manquera pas, car il y a un homme qui vous aime, uniquement.... ardemment. »

Hélène relut deux fois cette lettre, qui la rendit rêveuse : à vrai dire, elle ne lui apprenait rien; depuis longtemps elle connaissait l'amour de M. d'Auriac; mais, quoiqu'il l'eût toujours entourée du respect le plus délicat, jamais entre eux le moindre mot de mariage n'avait été prononcé, et, si persuadée qu'elle fût des sentiments de Flavio, elle ignorait toujours ses véritables intentions. La lettre qu'elle avait maintenant entre les mains n'était point de nature à les éclaircir. Elle exprimait cependant l'âme tout entière du jeune homme, à la fois passionnée et irrésolue. M. d'Auriac portait la peine des dissipations de sa jeunesse, et il semblait

condamné à cette vie au jour le jour, qui n'ose pas regarder le lendemain : ce n'est pas ainsi qu'on se dispose à entrer en ménage.

Hélène recommençait sa troisième lecture, quand elle fut interrompue par le bruit sec d'une clef tournant dans une serrure. Elle eut ce frisson nerveux que plus d'une dormeuse a connu peut-être, en entendant frapper à sa porte qui veut rester sourde. Le verrou était poussé, la porte résista.

« Ah ! tu t'enfermes, maintenant? dit la voix caressante d'Honoria.

— Jamais pour toi ! » reprit Hélène en sautant à bas du lit ; et, enfonçant la lettre sous la couverture, elle courut à la porte, qu'elle ouvrit.

Honoria parut, drapée dans sa robe de chambre de cachemire blanc, et traînant sa babouche orientale, qui ne tenait guère à son petit pied nu.

« Recouche-toi ! dit-elle à la jeune fille, qui restait debout et tremblante auprès d'elle. Tu prendras froid et tu chanteras mal la romance à monsieur.... Sais-tu pourtant, chère belle, que tu abuses de tes vingt ans et de tes beaux yeux? Comment ! deux heures du matin et tu lis encore.... Sans doute c'est ton rôle que tu repasses? mais c'est par trop de zèle, mademoiselle, et je ne veux pas qu'on se fatigue.

— Je t'assure que tu te trompes, dit Hélène, qui rougit ; je n'étudiais pas le moindre rôle.

— En effet, cela m'aurait surprise, dit la chanteuse en riant et s'asseyant sur le pied du lit ; tu lisais donc un roman de madame Sand ?

— Pas davantage !

— Alors c'était la lettre que M. d'Auriac a glissée tantôt dans ton mouchoir, pendant que la Ristori disait ce beau vers :

O madre mia felice !

Il a mal choisi son temps, et t'a fait perdre un mouvement superbe : j'aime mieux la Ristori que Rachel ; c'est moins classique, mais c'est plus nature. Est-ce qu'il écrit bien, M. d'Auriac? passe-moi donc sa lettre !

— Mais, chère tante, je t'assure....

— Pauvre fille, fit Honoria avec un léger mouvement d'épaules, tu ne sais même pas mentir !

Hélène lui tendit la lettre.

— C'est de la viande creuse ! reprit-elle en lui rendant le papier ; cela ne dit rien : on ne sait pas ce qu'il veut, il n'a pas l'air de le savoir lui-même. Dans tout cela, il n'y a de bon que le post-scriptum.

— Quel post-scriptum? il n'y en a pas, je n'en ai pas vu....

— C'est que tu n'as pas tourné la page, il est écrit au crayon. Vois plutôt. »

Honoria reprit la lettre et lut ces deux lignes

écrites au verso de la page, d'une écriture microscopique.

« Défiez-vous d'Honoria ; je crois qu'elle ne m'aime guère, et elle est fine comme l'ambre. »

Elle rejeta la lettre sur le lit.

« Ce cher M. d'Auriac, comme il me juge ! il a tort, car je suis sa meilleure amie. Maintenant, adieu ! tâche de dormir et de ne pas trop rêver de lui. N'oublie pas surtout que c'est demain ta première répétition. A demain les affaires sérieuses ! »

Honoria prit le bougeoir d'Hélène, et se retira à petits pas, en perdant deux ou trois fois ses babouches.

Hélène ne débuta point. La prima donna pour laquelle on voulait remonter *Robert* sentit le besoin d'aller faire un tour en Italie, et tout fut ajourné. Honoria refusa les offres généreuses du magnifique directeur, qui voulait racheter son congé. Elle s'ennuyait d'être prosaïquement traînée par des chevaux : elle prit donc la résolution de donner quelques représentations à New-York, pour avoir un attelage de sénateurs.

Le moment n'était pas mal choisi : les roulades de Jenny Lind venaient de s'assoupir dans le doux silence des félicités conjugales ; la chanteuse suédoise se taisait dans son bonheur, comme le rossignol à midi. Assise près du piano fermé, la main dans la main et le front sur l'épaule du cher Goldschmit, elle regardait sa lune de miel monter dans le

ciel bleu du mariage d'amour. Les États-Unis voulaient des ariettes françaises ; les présages étaient bons, et tout annonçait que l'on pourrait en quelques mois cueillir des dollars et des bravos. Un lieutenant de Barnum vint à Paris : on signa, et les journaux annoncèrent dans un entre-filet, rédigé pompeusement par le feuilletoniste musical, le départ très-prochain de la célèbre chanteuse. Honoria voulut donner un bal d'adieux : c'est assez l'usage parmi ces dames. Son bal fut brillant. La grosse finance y fraternisait avec la littérature légère, pendant que la jeune diplomatie coudoyait les beaux-arts. On ne connaissait pas encore l'expression maintenant consacrée de *demi-monde*, cette province aux frontières vagues dont la géographie, si l'on en croit M. Sainte-Beuve, est fixée pour le moment. Mais la plus aimable moitié du genre humain n'en était pas moins fort élégamment représentée dans les salons de la rue du Helder. C'était d'abord l'aristocratie des grands théâtres, traînant à sa suite un cortége d'adorateurs, quelques baronnes non vérifiées, deux ou trois comtesses douteuses, des veuves qui n'avaient pas été mariées, de belles voyageuses qui revenaient de Russie avec des diamants. Tout cela, du reste, mis à ravir, et avec un luxe dont les femmes du vrai monde ne peuvent plus approcher qu'en ruinant leur unique mari.

Au jugement de tous et de toutes, notez ce dernier

point ! Honoria était la reine de ces princesses. Elle avait posé sur ses cheveux blonds une aigrette de saphirs, que le prince Tuff..., bien connu du boulevard qui soupe, lui avait laissée par testament, en témoignage de son admiration désintéressée pour la musique classique.

A demi cachées dans sa coiffure vaporeuse, ces pierres aux feux délicats répandaient autour de sa tête je ne sais quelle douce lueur d'étoile ; elle était vraiment charmante, et pouvait croire sincères au moins la moitié des compliments qu'on lui faisait.

Hélène, au milieu de ces toilettes éclatantes et parfois un peu tapageuses, brillait par sa simplicité de pensionnaire. Elle avait une modeste robe blanche, avec des nœuds bleu pâle au bras, au sein et à la ceinture : Flavio aimait le bleu. Rien de plus ! Le matin même, elle avait renvoyé au prince Max une parure de ces beaux diamants des monts Ourals, dont chaque pointe lance un rayon d'azur, et que l'on ne trouve que dans le seul écrin des Russes. Le prince les avait offerts à la jeune fille à l'occasion de son début prochain.

« Je ne débute plus ! lui répondit-elle simplement ; et ce que pouvait accepter l'actrice, la jeune fille le doit refuser. »

Le prince comprit et ne se fâcha point : l'aimable Hélène vint au bal sans diamants. Mais elle avait pour parure ce que l'on n'achète point chez l'or-

fèvre, et ce que ne donne pas la faiseuse de modes : la grâce ingénue de la prime jeunesse sur laquelle le monde a glissé sans la ternir, et ce charme sympathique que traîne après soi la femme qui porte en son sein la tendresse rêveuse et la passion chaste.

« C'est la statue de la Mélancolie descendue de son socle de marbre et entrée au bal par distraction, disait le prince au major, en la voyant traverser un quadrille.

— Che foudrais pien, répondait le Prussien, gue la pelle Honoria il serait aussi eine esdadue!

— Pourquoi?

— Elle ne bardirait boint bir l'Amérigue.

— Que ne la suivez-vous?

— Che ne zuis bas brince, et le minisdre te la querre vinissait mon gonché...

— Vous reviendrez!

— Ya! les machors ils refiennent tichirs, mais les bedides vames refiennent chamais! »

Hélène avait si souvent refusé de danser pendant la soirée, qu'elle se crut obligée d'accepter une valse avec le prince.

C'était une de ces valses allemandes dont l'émouvante mélodie semble faite de larmes et de sourires, la note joyeuse y succède à l'accent mélancolique; les soupirs interrompent la mesure à la fois languissante et brusque; on ne sait point si c'est l'appel du plaisir ou la plainte de la douleur, et l'on

se surprend à songer, en les écoutant, à des amours brisées et trempées de pleurs.

Max valsait comme un Allemand ; Hélène, à son bras, légère, suivait le rhythme onduleux de l'orchestre ; ils passaient entre les groupes entrelacés, qui les uns autour des autres roulaient dans un tourbillon harmonieux. L'orchestre, qui s'enchantait lui-même, semblait ne plus jouer que pour son plaisir, et par d'habiles rentrées reprenait à chaque moment le thème original, comme s'il eût voulu prolonger la valse sans fin. Un ou deux couples s'arrêtèrent épuisés, et les autres successivement les mitèrent. Bientôt il ne resta plus que le prince avec Hélène, au milieu de la foule, rangée en cercle et les admirant. Les musiciens peu à peu pressèrent leur rhythme ; Max, penché en avant, soutenait la taille d'Hélène, qui posait gracieusement la main sur son épaule, et sur le parquet luisant ils glissaient si légèrement, que l'on n'entendait pas le bruit de leurs pieds voltigeants. Un murmure approbateur s'élevait autour d'eux comme un applaudissement discret. Hélène, comme toute femme qui aime, était heureuse d'être belle, et triste pourtant qu'*il* ne fût pas là pour la voir.

Tout à coup le prince sentit qu'elle pesait davantage à son bras ; la taille, moins souple, se roidissait sous l'étreinte ; la main posée sur l'épaule se crispait, et, à travers le gant blanc, il devinait que

celle qu'il tenait dans la sienne devenait humide et glacée... Il regarda Hélène et la vit pâlir... La vie se retirait des lèvres décolorées, et l'œil nageait dans cette lumière vague qui précède l'évanouissement.

Il voulut s'arrêter...

« Non, dit Hélène en faisant un suprême effort, encore un tour... Je puis... »

On arriva devant la porte du second salon. Max aperçut M. d'Auriac, qui les regardait. « Ah! je comprends maintenant, » pensa-t-il. Il acheva le tour et s'arrêta près du fauteuil d'Hélène, qui se rassit en mettant la main sur ses yeux.

« Une redowa... et vite! » dit Honoria à son chef d'orchestre.

Les musiciens partirent sans avoir pris le temps de souffler. Les couples s'étaient reformés, et déjà se balançaient en accentuant le rhythme de la plus élégante de nos danses.

« Oui, monsieur! fit Honoria en tendant la main à Flavio, qui s'avançait vers Hélène. C'est la seconde redowa! celle que je vous avais promise : vous arrivez à temps. »

— Si je lui ai jamais demandé une redowa, se disait M. d'Auriac en manière d'aparté, je veux danser le reste de la soirée avec cette grosse femme en robe jaune et en turban vert! »

Mais il n'y avait qu'une réponse à faire : il prit la main qu'on lui tendait, et ils dansèrent.

Quand la redowa fut terminée, Flavio chercha Hélène des yeux, et ne l'aperçut point dans le salon : il passà dans la salle à manger, où l'on jouait ; dans la chambre d'Honoria, où l'on causait ; enfin dans le boudoir, éclairé par les molles lueurs qui tombaient d'une lampe craquelée de Bohême, suspendue au plafond et tout entourée de fleurs naturelles qui adoucissaient sa lumière en la parfumant.

Hélène ne s'y trouvait point ; mais, comme le boudoir était désert, Flavio s'assit sur un bout du divan et attendit. La jeune fille parut bientôt.

« Tout est fini, dit-elle en lui prenant la main. Nous partons pour l'Angleterre dans quelques heures ; pour l'Amérique dans quelques jours.

— Ainsi vous pouvez me quitter?

— Puis-je rester sans ma tante?

— Non! pardonnez-moi! Je deviens injuste à force d'être malheureux ; car nous sommes bien malheureux, chère Hélène !

— Ce n'est pas notre faute!

— En souffrons-nous moins? Combien de temps resterez-vous en Amérique?

— Trois mois.

— Trois siècles! Oh! se quitter!... se quitter quand on s'aime! il n'y a point de malheur plus grand que celui-là!... Sait-on si on se retrouvera... et comment?... L'absence! tu ne sais pas ce que c'est que l'absence!... Quand tu ne me verras plus...

m'aimeras-tu encore?... Connais-tu ton cœur?... et si tu ne m'aimes plus!... »

Il la saisit dans ses bras, l'attira à lui, et la pressa sur sa poitrine avec une étreinte passionnée.

« Ne plus t'aimer! ne plus t'aimer! et le pourrais-je? » reprit la jeune fille, cédant à cet entraînement de la passion vraie qui parfois a perdu les plus nobles femmes.

Les sons de l'orchestre, qui leur arrivaient plus distincts, les rappelèrent tout à coup à eux-mêmes. Hélène se dégagea doucement, et, relevant ses longues paupières, laissa voir à Flavio ses beaux yeux pleins de larmes.

« Hélène! je crois en vous! dit le jeune homme, chez qui la tendresse dominait maintenant la passion. Vous-même, ne doutez jamais de moi. Vous aurez beaucoup d'ennuis, vous subirez plus d'une épreuve... mais ma pensée vous restera fidèle toujours. De même gardez-moi la vôtre. »

Hélène ne répondit rien, mais sa poitrine soulevée et toute pleine de sanglots répondait pour elle.

« Du calme, maintenant, chère bien-aimée, c'est moi qui t'en conjure! »

Il tira une petite bague de son doigt, et la passa au doigt d'Hélène.

« Attendez, dit la jeune fille en pressant l'anneau sur ses lèvres, je veux aussi vous laisser mon souvenir. »

Elle souleva la portière et disparut.

Au bout d'une minute, elle revint, tenant à la main une rose blanche qu'elle venait de couper sur sa tige.

« Tenez, dit-elle, prenez cette rose! La branche qui l'a portée n'aura qu'une fleur, de même que mon cœur n'aura qu'un amour! »

Flavio prit la rose.

Hélène lui raconta, et avec quelle grâce ingénue! comment elle avait acheté ce rosier pour lui; qu'elle voulait le lui offrir à sa fête de naissance; qu'elle l'avait soigné, arrosé, abrité dans sa chambre; qu'elle le regardait chaque matin et lui parlait chaque soir; enfin, tout un petit poëme charmant de naïveté et de tendresse adorable...

« Et je perdrais tout cela! » murmurait-il.

Son visage exprima sans doute une douleur bien vive, car Hélène, effrayée, se leva tout à coup et vint poser les deux mains sur son front. Flavio, à leur contact brûlant, éprouva l'impression d'une ardente caresse; il les prit dans les siennes, les couvrit de baisers, et, de son bras passé aux épaules de la eune fille, il approcha de son visage cette belle tête, que les lèvres d'un homme n'avaient jamais effleurée... Hélène, toute pâle, laissa tomber son front, et, se courbant comme un lis, elle soupira: « O Flavio! »

Un léger bruit se fit entendre dans la chambre

d'Honoria ; Hélène tressaillit et se redressa. Flavio échangea encore un long regard avec elle, le dernier regard. Cinq minutes après, il avait quitté le bal.

VI

Flavio rentra chez lui la tête en feu. « Oui, se disait-il, je l'aime véritablement, ardemment, follement... comme je n'ai jamais aimé ! et après ? où cela nous mènera-t-il ? Elle est belle, elle est pure... et elle m'aime... et à nous deux nous avons tout juste rien, ou à peu près ! »

Je n'ai pas besoin d'ajouter les réflexions amères qui commentaient dans l'âme de Flavio ce redoutable monosyllabe : Rien ! Rien ! c'était la jeunesse dissipée en vains plaisirs ; c'étaient les belles années, faites pour le travail, perdues dans l'oisiveté ; c'était l'héritage paternel croqué par la dent des *rats* dans les soupers de la Maison-d'Or. C'était peut-être l'impossibilité de se reprendre avec suite au travail sérieux et productif, et d'assurer à la femme aimée l'honneur et l'indépendance de la vie sociale régulière. Ah ! si jeunesse savait !

Il y avait là matière abondante pour les méditations d'une nuit blanche. Flavio n'essaya même pas de dormir.

Cependant Hélène et Honoria échangèrent leur toilette de bal contre une robe de voyage, et l'*Express* du matin les emporta vers Calais.

Hélène avait prié Flavio de ne pas venir au chemin de fer. Elle craignait leur douleur à tous deux : si fort que l'on soit, il y a des émotions auxquelles on résiste mal ; quand les séparations sont des déchirements, il faut dérober leurs angoisses à qui ne les doit point voir. Les tristesses de l'amour ont leur pudeur comme ses joies. Max et le major accompagnèrent seuls les deux femmes jusqu'à la gare. « Au revoir ! » dit le prince en prenant la main d'Hélène. Ce fut Honoria qui leur répondit : « Au revoir ! » en lui jetant un coup d'œil d'intelligence.

« Che la recrette ! » dit le major en voyant refermer la porte de la salle d'attente.

Vous êtes-vous jamais trouvé seul dans une ville où ELLE n'était plus ? Avez-vous jamais erré dans ce désert peuplé qu'on appelle Paris, quand vous n'y retrouviez déjà plus la chère présence qui l'animait pour vous ? Rappelez vos souvenirs, et vous comprendrez quel vide profond Flavio trouva dans son âme. Pendant ces trois mois, Hélène était devenue toute sa vie, et il était ainsi fait, que les

entraves mêmes apportées à leurs rencontres augmentaient son amour en l'irritant. S'il ne pouvait pas lui parler tous les jours, tous les jours du moins il pouvait la voir; mille petits signes convenus entre eux l'informaient de ce qui se passait chez la chanteuse; la tante et la nièce se promenaient beaucoup : on se rencontrait... par hasard. Quand on ne sortait pas, il y avait dans la rue du Helder un certain balcon que Flavio bénissait dans son cœur. Hélène, vers trois heures, y venait un instant, se penchait entre les fleurs, et l'on échangeait un regard, un sourire même, pour peu que la rue fût déserte. Le soir, après le spectacle, c'était bien le moins si, dans le tumulte de la sortie, on ne trouvait pas le moyen de se dire un mot et de se serrer la main. Tout cela, c'est la menue monnaie du bonheur, mais c'est encore de ces petits plaisirs que sont faites les meilleures vies. Flavio s'était remis au travail avec une joyeuse ardeur : la pensée d'Hélène lui rendait tout facile. Il avait quitté pour lui plaire des travaux de critique, arides et sans gloire, faits le matin, oubliés le soir, et qui ne l'auraient jamais conduit à la vraie gloire littéraire, récompense des seuls créateurs : une charmante nouvelle avait en trois jours attiré l'attention sur lui, il commençait un roman et achevait un poëme. La journée lui semblait trop courte pour tout ce qu'il avait à faire.

Hélène absente changeait tout.

Le travail lui semblait pénible, l'effort sans but et le succès sans prix. Il était plus capable de prendre des résolutions violentes que de suivre d'un pas égal une ligne de conduite modérée; le hasard allait peut-être, comme autrefois, redevenir le maître de sa vie. Le jour même du départ d'Hélène, il lui avait écrit à Calais, en chargeant un de ses amis de lui faire remettre son billet par un domestique de l'hôtel où elle devait passer la nuit. La poste n'était pas loin de là : Hélène put lui répondre le soir même, et ainsi, au moment de quitter la France, lui envoyer sa dernière pensée et toute son âme. Hélène n'avait pas beaucoup de littérature, et je conviens sans peine que madame de Sévigné mettait plus de style dans les lettres à sa fille. Mais elle avait l'éloquence de la passion vraie, et il lui échappait de ces cris du cœur profonds qui vous troublent et vous remuent. Sa réponse à Flavio était navrante. Il y retrouvait à chaque ligne l'expression d'une douleur que lui seul pouvait guérir. Il se surprit des larmes en achevant la lettre. « Ah! dit-il, je ne savais pas être tant aimé... ni l'aimer tant ! On ne rencontre pas dans sa vie deux affections pareilles... Ce qu'elle ferait pour moi, je le ferai pour elle... Je veux la revoir, à tout prix. J'irai en Amérique; on verra ce que la belle tante pourra dire...

Les chemins sont ouverts, et il suffit d'avoir un passe-port... et de l'argent... Oui, reprit-il d'un ton moins assuré, j'aurai bien le passe-port... quant à l'argent, c'est plus difficile. »

J'ai dit que Flavio n'était pas riche; j'aurais pu dire qu'il était pauvre : je le sais trop fier pour me démentir. Mais il portait noblement sa pauvreté et ne laissait pas percer son orgueil à travers les trous de son paletot : son paletot n'avait pas de trous. Il n'appartenait pas à la troupe affamée des cyniques, et ne logeait point dans un tonneau. Il n'eût jamais jeté son écuelle pour boire dans sa main. Il voulait bien se contenter d'eau claire, mais il fallait que le flacon fût en cristal de roche; avec le prix de son verre, il eût bu du vin pendant un mois. Il n'avait gardé de sa première fortune tout juste que de quoi ne pas mourir de faim, trois ou quatre mille livres de rente, qu'un oncle prévoyant l'avait mis dans l'impossibilité de manger comme le reste. Quelques articles de revues ou de journaux, passablement payés, complétaient les huit ou dix mille francs indispensables à qui veut paraitre de temps en temps dans le monde. Sa fortune passée, sans avoir jamais été très-considérable, lui avait laissé l'instinct de l'élégance et le désir du luxe. Aussi n'avait-il jamais fréquenté la bohème qui ne se lave pas les mains et qui marche sur ses talons.

Il habitait un fort bel hôtel dans la Chaussée-

d'Antin. Il est vrai que son appartement, économisé sur un plus grand, coupé en deux par le propriétaire pour son fils, ne se composait que d'une antichambre et d'un salon; mais il était au second, *entre* cour et jardin. Une portière qui cachait le mur laissait croire à une enfilade. La chambre à coucher était complétement absente. Le soir venu, on improvisait un lit avec un hamac. Flavio prétendait qu'on rêve mieux dans un hamac que dans un lit, et qu'il ne s'était jamais couché pour dormir. Le salon pouvait servir en même temps de cabinet de travail, mais on ne s'en doutait guère, car il renfermait peu de livres et encore moins de papiers: Flavio avait horreur des manuscrits; il écrivait la veille l'article du lendemain, et ne recevait pas les journaux qu'il faisait. En revanche, on voyait des raretés artistiques sur les étagères et sur les tables, des coupes de jade et d'améthyste, des sculptures fouillées dans l'ivoire vert, et des bronzes d'après l'antique, car il avait besoin d'arrêter sa vue sur de belles choses; çà et là quelques tableaux dont le cadre d'or se détachait vivement sur les tentures sombres; mais seulement des anciennes écoles, car le ton criard des toiles modernes lui donnait horriblement sur les nerfs. Un grand pastel de Latour occupait seul tout un pan de mur en face de la glace. C'était un portrait de famille, une tête de femme, une comtesse de Serizay, tante de M. d'Auriac, une des plus

séduisantes créatures de la cour de Louis XV. Flavio se mettait toujours devant elle pour travailler... et ne travaillait pas. Bien qu'elle fût morte soixante-dix ans avant la naissance de notre héros, il en avait été assez longtemps amoureux. Il passait des heures à regarder son sourire : les femmes n'ont jamais souri comme au dix-huitième siècle de ce sourire épanoui comme une fleur sur la bouche voluptueuse et spirituelle à la fois qui lance l'épigramme et provoque le baiser. Le front, petit comme dans les beaux modèles de la statuaire grecque, n'eût pu contenir un monde de pensées; mais personne ne songeait à le regretter pour elle. La poudre qui tombait de ses beaux cheveux blonds estompait son front comme un nuage, son regard la rapprochait de vous : un doux regard qui n'était point peut-être le regard de son sourire; un long regard, pénétrant, qui glissait entre les franges d'or des longs cils, et vous poursuivait à travers la chambre.

« Qu'est-ce que tout cela vaut? demanda brusquement Flavio à un homme d'assez mauvaise mine, qui maniait avec ses mains sales ces chères reliques du souvenir.

— Mille francs!... et c'est trop payé. »

Mille francs! c'était tout juste de quoi aller à New-York!... et après? la terrible question se représentait toujours!

Flavio mit l'homme à la porte, s'assit dans son

grand fauteuil, regarda le pastel, qui semblait doucement lui sourire. « Voyons, belle tante! lui dit-il, ne me regarde pas ainsi; je veux être triste. » Il retourna le portrait contre le mur, ouvrit la fenêtre, respira l'odeur embaumée des jasmins qui étoilaient d'argent les murs d'un grand jardin, en face de son appartement, et se mit à relire la lettre d'Hélène pour se consoler.

« Eh parbleu! fit-il en se frappant le front, j'ai encore une ressource, la dernière il est vrai... mais il faut essayer de tout! Il y a de belles choses dans mon poëme : le vers est neuf et hardi, je l'ai forgé sur la bonne enclume et il sonne bien; l'intérêt n'est peut-être pas des plus vifs, et l'on me reprochera sans doute de manquer d'action, mais il a du style, beaucoup de style... et je ne serai pas intraitable sur les conditions. »

Cette idée lui redonna quelque courage; il s'habilla, fit un tour sur le boulevard, dîna au cabaret, but une bouteille de vin de Champagne, rentra de bonne heure, ferma sa porte et passa la nuit à relire son manuscrit. Il refit bon nombre d'hémistiches, aiguisa les traits, assouplit le rhythme, enrichit la rime, et quand, après avoir vu lever l'aurore, comme un homme vertueux, il se coucha dans la fièvre de la composition, il crut presque avoir fait un chef-d'œuvre. « Il ne s'agit plus, disait-il en se retournant dans son hamac, que de trouver un édi-

teur! » Il ne dormit guère, mais assez toutefois pour rêver qu'on lui donnait un gros sac d'écus et qu'il s'embarquait pour l'Amérique avec Hélène.

Le lendemain, vers midi, il se leva, se fit beau, roula son manuscrit, le noua d'une faveur bleue, alla lui-même choisir un coupé chez le loueur, jeta sur le siége le fils de son portier qu'il métamorphosait en groom dans les grandes occasions, et cria au cocher : « Chez Elzévier. »

Nous n'accompagnerons point notre héros dans ses hasardeuses pérégrinations à la poursuite de l'éditeur; Jérôme Paturot eut moins d'aventures à la recherche d'une position sociale. Il est déjà difficile d'arriver au journal quotidien : tous les postes sont occupés et seraient vigoureusement défendus contre les assaillants; mais il faut de la copie chaque matin à ces colonnes insatiables, et il y a tant de feuilles grandes ou petites aujourd'hui, que l'on peut bien sans outrecuidance prétendre glisser çà et là de temps en temps un entre-filet à quinze centimes la ligne. Mais de là au livre PAYÉ par l'éditeur le chemin est long, et beaucoup meurent en route avant d'avoir touché le but. Si l'écrivain novice qui tente ses premiers pas pouvait au seuil de la carrière, prévoir les difficultés qui l'attendent, s'il n'avait pas l'espérance pour guide et l'illusion pour compagne, nous doutons fort qu'il s'engageât dans l'âpre sentier.

Flavio fut poliment éconduit chez Elzévier et mal reçu chez Barbou : il ne fut pas reçu du tout chez Manuce.

Il revint par les quais, renvoya sa voiture au pont Royal et alla mélancoliquement s'asseoir sur un banc de pierre, au bout de la terrasse du bord de l'eau.

VII

Flavio ne rentra chez lui que fort tard, en homme qui craignait la solitude de sa maison. Son portier, qui ne lui parlait jamais, sortait de l'appartement comme il y entrait.

« Eh bien, qu'est-ce? lui demanda-t-il brusquement.

— Une lettre pour monsieur.

— De Calais? eh! donnez donc!

— Non, de Paris. Apportée par un laquais galonné...

— C'est bien, donnez et sortez! »

Le portier prit sur la table et présenta au jeune homme un large pli, scellé de cire rouge, et d'apparence ministérielle.

« Que peut-on me vouloir avec tant de solennité? » murmurait-il en tournant la lettre entre ses doigts

pendant que le portier accrochait les cordes du hamac avec une lenteur par trop solennelle. Enfin il sortit sur un coup d'œil impérieux de Flavio. Celui-ci, resté seul, rompit le cachet et lut :

« M. le baron de Berlingen a l'honneur de vous informer qu'il vous a compris pour cent actions dans la répartition des titres du chemin de fer de... Vous êtes prié d'opérer le premier versement dans le délai de cinq jours.

« Agréez, » etc.

« Ah çà! dit Flavio en relisant la lettre, ce baron abuse de ce que j'ai eu l'air de faire la cour à sa femme! mais je ne prendrai pas d'ambassadeur pour lui faire savoir que je trouve cette mystification d'un goût douteux. Ces hommes d'argent ont décidément la patte lourde : un banquier allemand qui plaisante a la grâce d'un éléphant qui danse sur la corde. Il est bon, celui-là, avec son versement dans les cinq jours... Croit-il que j'irais lui porter mes fonds... si j'en avais!... »

Flavio fit un bouchon de la lettre, et la jeta au plafond. Elle ricocha contre le mur et alla tomber dans une touffe d'héliotropes qui s'épanouissait sur la cheminée dans un cornet du Japon.

Le lendemain, un des rares amis de Flavio vint le voir, et, le trouvant triste, commença de lui débiter une de ces dissertations plus ou moins banales que les gens d'esprit sont toujours disposés à mettre au

service des gens de cœur, sous prétexte de consolation. Flavio avait du moins un grand bonheur : il pouvait n'entendre que ce qu'il lui plaisait d'écouter. Il laissa couler paisiblement les flots d'éloquence de son ami, sans se permettre la moindre marque d'approbation ou de désapprobation ; il pensait à autre chose. Jamais public de cour d'assises ne fut plus impassible pendant le résumé d'un président. Enfin le jet s'arrêta. Flavio répondit au discours en quatre points par un : *En effet !* assez sec, et les deux amis se promenèrent dans la chambre, chacun de son côté.

Le visiteur aperçut la lettre.

« Et depuis quand, fit-il en la dépliant, mons Flavio joue-t-il à la balle avec des billets de banque ?

— Des billets de banque ! il y a longtemps qu'il n'en est entré ici. Je trouve ta plaisanterie lugubre. Que veux-tu dire ?

— Eh oui, morbleu ! la signature du baron au bas de ce chiffon de papier, c'est de l'or en barre. »

Flavio reprit la lettre en disant :

— Je ne te comprends plus....

— Dans quel siècle vis-tu donc ? une promesse d'action vaut une action, et cent promesses, c'est cent actions ! L'affaire est excellente, le chemin de première classe et ta valeur de premier choix : on fait des primes superbes. Hier soir on s'arrachait les titres à la petite Bourse du passage de l'Opéra.

Ah çà ! tu n'as donc pas le moindre agent de change parmi tes amis? »

Flavio haussa les épaules en répondant :

« Tu sais que je ne vois pas ces gens-là !

— Eh, mordieu ! c'est le tort que tu as ; il faut être de son temps. J'en connais un qui est fort galant homme, et il y en a peut-être d'autres qui lui ressemblent. Ils ont même parfois plus de littérature que tu ne penses ; j'en sais qui font des vers beaucoup mieux que tu ne ferais une liquidation....

— D'accord. Mais avec tout cela, qu'est-ce que vaut mon chiffon?

— Eh mais, quatre ou cinq mille francs demain à midi.... Tiens ! va de ma part à cette adresse, les yeux fermés ; tu n'as que le boulevard à traverser : c'est une affaire réglée. »

Et maintenant, veut-on savoir comment cette bonne aubaine était tombée dans la main de Flavio, qui ne la demandait pas?

C'était le moment des grandes affaires et des entreprises colossales. On achetait des villes, on prêtait des millions aux républiques, des milliards aux rois, et l'on projetait un chemin de ceinture autour du monde. Les capitaux roulaient sur le boulevard, comme les flots d'or entre les rives d'un Pactole inépuisable. Parfois les convives du grand banquet émiettaient une part du gâteau aux poëtes qui se

promenaient autour de la table en lorgnant les plats. On en cite qui se sont fait des fortunes avec cette desserte : il n'y a plus aujourd'hui d'autre fromage de Hollande pour la littérature!

Flavio ne s'était jamais mêlé à ces petits tripotages; c'est à peine s'il en soupçonnait vaguement l'existence. Il n'était ni habile ni avide. C'est lui qui avait dit ce joli mot (on le lui vola depuis) : « Les affaires, c'est l'argent des autres! » Il ne voyait les financiers que chez leurs femmes, à qui jamais il ne parlait dividendes, reports et coupons : elles trouvaient que cela les changeait un peu. La prédilection de Flavio pour le blond l'avait mis très en faveur près de la baronne, qui était rousse. Un mot acheva de lui gagner le cœur de la dame.

Un jour, ou plutôt un soir, on marivaudait assez agréablement dans son petit salon blanc et or. Quatre hommes graves et chauves jouaient au whist; à l'autre bout du salon, autour d'une table ovale, la causerie courait, légère et vive, passablement spirituelle. On parlait d'amour : entre jeunes hommes et jeunes femmes peut-on parler d'autre chose, quand les maris jouent au whist? La guerre d'Orient mit les femmes grasses sur le tapis de la conversation.

« Pour moi, j'aime mieux les maigres, dit Flavio à l'oreille de la baronne, que l'embonpoint n'avait jamais tourmentée.

— Et pourquoi? lui demanda-t-elle sur le même ton de confidence intime.

— Parce qu'avec elles on peut se croire plus près de l'âme! »

La baronne était Allemande; elle trouva le mot profond, et dès lors, pour parler comme le mari de la dame, les actions de Flavio montèrent de cent pour cent.

Quand il s'agit de distribuer les titres du nouveau chemin, la baronne, qui ne restait étrangère à rien de ce qui se faisait chez elle, prit en main la feuille des bénéfices. Flavio avait été, d'office et comme ami de la maison, inscrit pour dix actions.

« Me permettez-vous d'ajouter un zéro? demanda-t-elle à son mari.

— Il y en a déjà beaucoup sur cette liste, reprit-il en riant.

— Ah! vous faites de l'esprit, prenez garde! cela vous portera malheur. C'est un zéro après un chiffre que je vous demande.

— Et après quel chiffre? »

Elle lui montra le nom de Flavio.

« Comme vous y allez!

— Vous savez que ce jeune homme me plaît!

— Diable!

— Que c'est mon favori!

— Eh mais! quelle chaleur!

— Un homme distingué!

— Je ne dis pas le contraire.

— Qui m'a fait un sonnet charmant.

— Combien ça a-t-il de vers, un sonnet ?

— Quatorze !

— Peste ! le métier est bon, et j'en ferais moi-même si ce n'était pas si difficile ; vous les payez cher la pièce !

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Vous reprendrez cela sur la part des autres.... Voyons ! vous allez refuser un malheureux zéro à votre petite Gretchen !

— Ah ! si tu me prends par les sentiments ! »

Le baron embrassa sa femme et signa.

Voilà comment Flavio eut cent promesses d'actions. A midi, tout était réalisé, et, malgré le grappillage du courtier, il se vit à la tête d'une quantité assez respectable de napoléons d'or ; il courut chez Rothschild, et demanda une lettre de crédit sur l'Angleterre et l'Amérique. On la lui donna sans vouloir prendre le moindre droit de commission. Ce dernier trait acheva de le réconcilier avec la finance.

Il partit le soir même pour Calais, et le lendemain s'embarqua pour l'Angleterre.

VIII

Il avait reçu la veille deux lignes datées de Birmingham :

« Nous partons de Liverpool, par le *Fulton*, le 19 au matin; le prince est venu nous rejoindre à Londres, mais ne craignez rien ! Dieu ! j'entends du bruit dans la chambre à côté... J'écris debout, sur le coin de la cheminée, le chapeau sur la tête... Une dernière fois avant le départ, je vous écrirai encore... Je vous enverrai mon dernier sourire, ma dernière pensée... ma dernière larme. On vient, adieu ! A ce bal, que de choses j'avais encore à te dire !... mais je t'aimais tant ! ma pauvre tête s'est perdue...

« H... »

Flavio prit l'Express à Douvres, brûla Londres sans s'arrêter, et toucha Liverpool le 18 au soir.

Il alla se loger sur le port, dans une auberge de matelots : on lui donna une chambre assez triste. Liverpool n'est pas gai, et, s'il fût venu là uniquement pour son plaisir, Flavio eût regretté son petit appartement de la Chaussée-d'Antin. Il voulut sortir: les rues qui avoisinaient son auberge étaient toutes

bordées de tavernes, où les matelots buvaient dans tous les verres et chantaient dans toutes les langues... Les navires dormaient dans le port, comme de grands oiseaux noirs sur les flots immobiles. De temps en temps, une petite lumière, comme un feu follet sur un marais, courait de l'un à l'autre. C'était la barque ramenant à bord le capitaine ou quelque midshipman attardé. Flavio se fit conduire à vingt pas de l'*Étoile d'or*, où il savait qu'Hélène était descendue. Il n'eut garde de la demander, mais il resta pendant un quart d'heure en faction sentimentale, dans l'ombre d'un grand mur. Trois fenêtres du premier étage, splendidement éclairées, projetaient dans la rue une gerbe de vive lumière. Au delà, comme à côté, tout restait sombre... « Et dire qu'elle est là! pensait Flavio; que je ne suis séparé d'elle que par un carreau de vitre et un rideau de mousseline, et que je ne puis lui crier : « Hélène ! Hélène !... me voici ! » Si seulement elle se mettait à sa fenêtre... Mais non ! il souffle de la mer un petit vent frais... et je ne veux pas qu'elle prenne froid ! »

Dix heures sonnèrent à l'horloge du port : une ombre passa sur la fenêtre. C'était Mariette, la caméristc : elle détacha l'embrasse des grands rideaux, dont les plis lourds se rapprochèrent... il ne jaillit plus qu'un imperceptible rayon à travers la fente. « Qu'il y a donc loin d'ici à demain! » se disait Flavio. Mais un policeman inquiet passait devant

lui pour la troisième fois; il crut prudent de songer à la retraite, et, tant bien que mal, il regagna la taverne de la *Pomme de pin*. La salle du premier, où se tenait l'hôtesse, était à peu près vide ; trois matelots génois jouaient à *la morra* dans un coin, et un jeune marin réglait des comptes avec mistress Bend.

« Ainsi, master William, le *Fulton* part demain ?

— Oui, mistress, au premier coup de quatre heures. On finira de charger dans la matinée, les hommes ne reviendront plus à terre, et le patron m'a chargé de voir si tous vos comptes étaient réglés.

— Un bien digne homme, votre capitaine, cher master William, et que Dieu conserve!... Asseyez-vous là! il doit y avoir peu de chose; mais je vais toujours regarder les registres. Rébecca! un verre de gin à M. William. »

William s'assit sur la table voisine de celle où l'on avait servi le souper de Flavio. Notre héros, sachant qu'il avait devant lui un des marins du *Fulton*, ne demanda pas mieux que de faire connaissance. Les Américains sont assez coulants sur le chapitre de la présentation, et les relations se nouent avec eux plus facilement qu'avec les Anglais. Flavio sut bientôt que William était le premier *stewart* [1] du *Fulton*.

[1] Intendant du bord, cumulant toutes sortes de fonctions

« Vous avez encore des places à bord? lui demanda-t-il.

— Il y a *toujours* des places sur un steamer américain, répondit le jeune homme en riant; quand il n'y en a plus, il y en a encore! Est-ce que vous venez avec nous?

— Oui; mais je n'ai pas retenu de cabine, et l'on n'a pas pu m'en assurer à l'agence.

— C'est mon affaire, dit le jeune homme. Nous en réservons toujours quelques-unes pour les voyageurs de distinction qui arriveraient au dernier moment. »

M. d'Auriac salua.

« Venez à trois heures, et demandez-moi.

— J'irai plus tôt, répondit Flavio, et même, si vous le permettez, je réclamerai un nouveau service.

— Parlez!

— Je voudrais n'être pas vu des passagers qui s'embarqueront.

— Affaire d'extradition? demanda l'Américain en jetant un regard perçant sur M. d'Auriac.

— Non, répondit celui-ci, affaire de cœur!

— Ah! c'est autre chose... Une femme mariée?

— Jamais! Une jeune fille.

— Pour le bon motif?

— Pour le meilleur : un mariage d'amour!

— Je suis votre homme : venez quand vous voudrez. »

Le lendemain, à deux heures, Flavio payait sa place et s'installait sur l'arrière du *Fulton*, dans une cabine à un seul lit dont il poussait le verrou.

A quatre heures précises, le *Fulton* levait l'ancre, et s'enfonçait dans les méandres onduleux du golfe de Mersey.

Vers le soir, il était dans les eaux de la mer d'Irlande. Du côté de Dublin, le soleil descendait lentement dans une gloire de nuages d'or et de pourpre, que l'on ne retrouvera jamais sur la palette d'aucun peintre. Vers l'est, les côtes dentelées de Cornouailles s'effaçaient peu à peu et disparaissaient dans l'azur assombri du soir. C'était l'Europe qui s'enfuyait.

La mer était unie et calme, et majestueusement le vaisseau glissait sur les flots endormis ; c'est à peine si l'on entendait le léger remous des petites vagues au flanc du navire, emporté par son hélice invisible.

Honoria prenait le thé avec Max et le capitaine, jeune Yankee fort civilisé, qui faisait galamment les honneurs du *Fulton* à la chanteuse.

Hélène était allée s'asseoir à la poupe, toute seule; elle se sentait triste à mourir... Pour les âmes vraiment aimantes, ces premières heures de l'absence ont une amertume cruelle ; la séparation est plus qu'une douleur : c'est une angoisse que rien ne sou-

lage, et qui ne trouve le calme qu'après s'être épuisée par sa violence même.

Tant qu'elle était restée sur la terre d'Europe, Hélène avait conservé comme une secrète espérance de revoir encore Flavio; elle sentait maintenant que tout était fini. Se retrouve-t-on après trois mois, et comment se retrouve-t-on? Elle creusait de plus en plus l'abîme de ses pensées et n'y rencontrait que le découragement et la tristesse. Penchée sur l'appui du bordage, elle suivait d'un œil distrait et vague le sillon d'écume argentée, où la barre du gouvernail soulevait et remuait par boisseaux les saphirs, les rubis et les émeraudes, étincelantes et liquides pierreries de l'écrin de la mer, faites d'une goutte d'eau et d'un rayon de lumière. Son châle détaché tombait à moitié de ses épaules, et elle ne s'apercevait pas que le vent du soir jouait dans ses longs cheveux à demi dénoués. Elle appuyait sa tête sur une de ses mains, l'autre retombait languissamment le long de son corps; de grosses larmes roulaient sur ses joues silencieusement.

Tout à coup elle sentit comme un frôlement léger de feuilles sèches sur sa main; elle la retira vivement, baissa les yeux, et vit sur ses genoux la rose blanche qu'elle avait donnée à Flavio la veille de son départ. Elle se retourna par un mouvement si prompt, qu'elle se trouva tout à coup dans les bras du jeune homme, et dans une seule et rapide étreinte

elle éprouva plus d'émotions que sa vie entière n'en avait connu... Mais bientôt, rougissante et confuse, elle se dégagea de la douce étreinte, ramena son châle sur sa poitrine en frissonnant, et, déjà souriante à travers ses pleurs, elle lui tendit ses deux mains, qu'elle laissa dans les siennes.

« En voilà deux qui s'aiment! dit le vieux matelot du gouvernail en essuyant ses yeux. Après cela, c'est beau et jeune! »

Hélène et Flavio goûtèrent un moment cette joie du revoir, si profonde et si ardente qu'elle paye avec usure toutes les douleurs humaines... même celles de l'absence. Ils ne se parlaient guère; seulement, de temps en temps, Hélène doucement fermait ses yeux, comme pour retrouver en elle cette image tant aimée.

« Vous êtes là!... lui dit-elle enfin; c'est vous!... C'est bien vous! et je doute encore. Ah! ce qu'on désire arrive donc quelquefois?...

— J'ai bien souffert, Hélène!

— Et moi!

— Je ne pouvais plus vivre sans vous... J'ai tout laissé pour vous suivre, et maintenant je ne vous quitterai plus.

— Oh! dites cela encore! Vous le dites si bien, et j'aime tant à l'entendre!

— Je me suis souvenu, répondit Flavio, d'un passage de vos lettres où vous me disiez : « Peut-

être qu'en marchant bien longtemps, on finit par être seul! »

— Pas sur le pont d'un bateau à vapeur, » dit Hélène avec un sourire pâle. Chez cette nature délicate, la joie même était craintive.

Honoria, qui croyait Flavio à trois cents lieues d'elle, ne songeait guère à surveiller sa pupille : elle savait qu'une jeune fille est bien gardée par son chagrin et son amour. Cependant sa sollicitude se réveilla quand elle eut fini son thé, et qu'elle éprouva le besoin d'aller prendre l'air. « Il faut pourtant, dit-elle au capitaine, que je voie ce que devient ma nièce. » Max lui donna le bras pour monter sur le pont. Flavio tournait le dos à l'escalier; Honoria ne le reconnut pas tout d'abord.

« Eh mais! dit-elle au prince, je trouve que la chère Hélène cause bien familièrement avec un inconnu. Il paraît que l'intimité marche vite sur un bateau à vapeur de douze cents chevaux... Pauvre Flavio! ajouta-t-elle avec un sourire de pitié ironique. Sans doute en ce moment il adresse quelque sonnet à la lune... Ah! doit-elle rire, la lune, de tout ce que les amoureux lui chantent! »

En entendant marcher de son côté, Flavio avait quitté la main d'Hélène; il se retourna. Honoria le vit; mais elle était si loin de s'attendre à sa présence, qu'elle crut plutôt à quelque ressemblance étrange. Elle fit encore deux pas, et arriva tout près de lui.

M. d'Auriac se leva et lui fit un salut d'une politesse cérémonieuse, auquel Honoria répondit par une belle révérence. Au fond de l'âme, elle était vivement irritée de cette présence importune; mais le théâtre est une assez bonne école pour apprendre à feindre : il vaut presque le grand monde. Honoria avait sur elle-même un empire absolu : elle faisait sa physionomie comme une autre fait sa taille. Tout se passait en dedans, et elle ne montrait jamais que ce qu'elle voulait bien laisser voir. Si vive que fût l'*impression*, l'*expression* était toujours à ses ordres. Elle sourit donc gracieusement au poëte et lui tendit le bout de ses doigts effilés.

« Voilà, dit-elle, une charmante surprise et tout à fait inattendue!... n'est-il pas vrai, chère Hélène? Et son œil scrutateur s'arrêta sur le visage de la jeune fille.

— Il est vrai, répondit Hélène, que je n'espérais pas revoir sitôt M. d'Auriac...

— Eh parbleu! très-cher, s'écriait à son tour le prince Max, qui s'était arrêté une minute près de la corde goudronnée que les matelots appellent *brûle-toujours* et à laquelle chacun sur le vaisseau allume sa pipe ou son cigare, vous voilà! j'en suis fort aise : mais d'où diable venez-vous?

— De Paris.

— De Paris!... mais autant dire que vous venez de la lune!... »

Et le prince regarda autour de lui, comme s'il se fût attendu à voir quelque vaisseau naviguant de conserve avec le *Fulton*... On n'apercevait que le ciel et l'eau, deux miroirs bleus inondés des molles clartés des étoiles.

« J'ai renvoyé ma voiture, dit Flavio en riant.

— Ah çà ! mais il est donc venu à la nage ? fit Max en se retournant vers Honoria.

— Il n'est cependant pas mouillé ! dit la chanteuse. Et maintenant, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, serait-ce une indiscrétion de demander à M. d'Auriac ce qu'il va faire en Amérique ? initier les jeunes Yankees aux charmes de la poésie française ?

— Comme vous allez, madame, leur révéler ceux de la musique... Je serais heureux, en vérité, de travailler à quelque chose avec vous, fût-ce à la civilisation des sauvages : la collaboration me serait infiniment précieuse ! Mais vous n'y êtes point ! et ce n'est pas cela qui m'amène. Je suis revenu de la poésie. »

Hélène le regarda tristement.

« De celle qui s'écrit, reprit-il en lui souriant. Quant à l'autre...

— On ne l'oublie pas si vite, dit Honoria en montrant la rose blanche qu'Hélène tenait encore à la main.

— Oh ! celle-là, dit-il, c'est la poésie en action ! c'est la vie !

— Et vous allez la cultiver au nouveau monde?

— Je ne crois pas que le terrain soit très-favorable; mais, puisque vous voulez parler sérieusement, je vous dirai que j'ai un engagement à New-York.

— Pour jouer les premiers rôles, ou les amoureux?... Je vous préviens que j'irai à vos débuts; je veux une avant-scène.

— C'est vous, chère madame, qui m'enverrez une première loge pour les vôtres, car je suis rédacteur en chef du *Courrier français* des États-Unis.

— Vous êtes beau joueur, dit Honoria en se penchant à son oreille, et vous liez bien la partie; mais j'ai les atouts dans la main, vous perdrez!

— Bah! reprit-il, nous sommes en Amérique; je ferai sauter la coupe! »

La traversée fut rapide et sans incidents. Flavio se fût assez volontiers accommodé d'une petite tempête, pas trop loin du port, pour avoir le plaisir de sauver des flots sa chère Hélène. Il n'eut pas cette innocente satisfaction, et, neuf jours après le départ de Liverpool, le *Fulton* entrait à toute vapeur dans la rade de New-York.

Quelques navires en partance laissaient flotter aux vent les *bandes* et les *étoiles* du pavillon américain : « On a pavoisé pour nous! » disait Honoria. Quelques jeunes gens l'attendaient au débarcadère, et un cocher à grande livrée était déjà sur le siége d'une calèche attelée de quatre alezans brûlés, d'un assez beau

sang pour des chevaux américains. On lui montra beaucoup de politesse et d'empressement, mais peut-être moins d'enthousiasme qu'elle n'avait espéré.

« Est-ce qu'ils ne vont pas dételer? demanda-t-elle en riant au prince, qui la mettait en voiture.

— Je ne crois pas, répondit-il; mais tenez-vous tant à un équipage de sénateurs? J'avoue que pour mon compte je partage le goût du poëte, et

Pour aller où je veux, j'aime mieux des chevaux! »

On n'avait pas sablé les rues, et beaucoup de maisons avaient oublié de tendre leurs murailles de Gobelins et d'Aubussons. Mais il y avait des arbustes en fleur sous le vestibule; quelques voyageurs s'étaient mis aux balcons, et les choristes du Grand-Théâtre attendaient la première chanteuse. Honoria se pencha vivement à la portière en agitant son mouchoir pour saluer le peuple. Jamais nouvelle princesse n'avait été mieux disposée à boire dans une coupe vide les enivrements d'une popularité factice.

Elle chanta dès le lendemain de son arrivée, et chanta bien; mais sans faire tourner autant de têtes qu'elle l'aurait voulu; elle avait trop de correction et d'élégance pour des négociants, qui sentent toujours le besoin des topiques les plus violents. Il n'y

eut pas d'engouement, même le premier soir; au bout de quinze jours, on l'applaudissait avec une modération désespérante. On était accoutumé à son jeu. Elle plaisait; mais c'était tout, et ce n'était pas assez. Elle résolut d'aller chercher un grand succès à la Nouvelle-Orléans, où l'enthousiasme doit s'épanouir avec plus d'éclat sous un soleil plus chaud.

« Faisons nos malles, dit Flavio. Je suis bien partout, et ma patrie est où vous êtes!

— Vous nous suivrez donc jusqu'au bout du monde?

— C'est mon intention.

— Vous êtes un homme insupportable! mais il faut enfin que nous ayons une explication.

— Eh! je vous la demande depuis quinze jours; mais vous semblez prendre plaisir à m'éviter.

— Vous faites la cour à ma nièce?

— C'est évident!

— Mais pourquoi? dans quel but? Elle n'est pas riche!

— La fortune n'a rien à démêler avec l'amour!

— Je vous croyais trop d'esprit pour débiter des lieux communs... Mais Hélène est ma nièce, je l'aime comme une fille, et ne veux pas faire son malheur en mariant la faim et la soif! Oh! vous n'avez pas besoin de faire de geste tragique... Je n'ai pas compté avec vous, mais on assure que vous n'êtes pas millionnaire... »

Et comme Flavio fit un geste : « Si vous l'êtes, il faut le dire, continua-t-elle; il n'y a pas de honte à cela; c'est très-bien porté. Si Hélène ne vous en aime pas davantage, il est certain qu'elle ne vous en aimera pas moins.

— Écoutez! dit Flavio, j'aime Hélène, sincèrement, ardemment, et je la veux pour femme... et vous savez que, lorsque je veux, je veux bien! Je ne suis pas riche, c'est vous qui l'avez dit, et je ne serais pas assez fou pour épouser une femme pauvre, coquette et frivole. Mais Hélène est aussi sage qu'elle est belle, et elle a, j'en suis sûr, autant de raison que de grâce... Je suis jeune, on dit que j'ai du talent, je sens que j'ai du courage, on peut encore vivre de la littérature.

— Cela me paraît difficile!

— Enfin, si Hélène y consent, laissez-nous être pauvres...

— Et heureux! dit la jeune fille, qui venait d'entrer sur la pointe du pied, le sourire aux lèvres, un doux éclair dans les yeux, et tendant à Flavio une de ses mains et l'autre à Honoria.

— Allons! dit celle-ci en haussant les épaules, je vois bien que je n'ai plus qu'à vous donner ma bénédiction. Embrassez-moi, mes enfants! »

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, qui se faisait toujours en commun, le mariage fut officielle-

ment annoncé au jeune Russe. Max se montra bon prince.

« Vous deviez triompher, fit-il à l'oreille de Flavio, car vous aviez le bon droit pour vous. Vous me permettrez, ajouta-t-il tout haut, de faire mon cadeau de noces à la fiancée. J'espère que la jeune femme acceptera ce que la jeune fille avait refusé. »

Et il lui présenta la parure de diamants bleus.

« Je ne vous promets pas, dit Hélène, de les porter souvent, mais je vous promets de n'en point porter d'autres. »

On célébra le mariage, en abrégeant tous les délais, dans la petite chapelle catholique de Saint-John's-Street. Honoria remplit son rôle de jeune mère avec la dignité d'une femme qui avait l'habitude de jouer les princesses. Hélène, comme toutes les fiancées passées, présentes et futures, portait la traditionnelle couronne de fleurs d'oranger; mais les élégantes de New-York, qui étaient venues pour admirer la toilette des Françaises, s'étonnèrent de voir dans le bouquet du corsage une petite rose flétrie dont la feuille jaune et ridée faisait paraître encore plus éclatante la blancheur du bouton virginal. Cependant les deux époux la regardaient avec une tendresse infinie, pendant que, sous les yeux du prêtre, ils échangeaient avec leurs anneaux ces promesses d'amour éternel que les anges écoutent et que Dieu bénit.

FRÈRE JEAN

FRÈRE JEAN

Me Alfred de Talv.. n'est qu'un avocat de province : il passe sa vie à plaider pour le fossé commun et le mur mitoyen, mais il est digne d'un meilleur sort. Me Alfred a de la littérature, et je suis certain qu'il ferait bien un petit livre de temps à autre, s'il ne craignait de se faire tort près de MM. les avoués. Tout son style se réfugie dans ses mémoires, où il met beaucoup de réthorique. La femme du président dit tout haut que c'est un poëte; il est abonné à trois revues, et on l'écoute comme un oracle à la sous-préfecture.

L'existence monotone et calme de la province a du bon. Elle seule offre encore à l'écrivain des types dont rien n'altère l'originalité native, et, si elle lui fournit moins d'idées, elle lui accorde en revanche le loisir de les creuser davantage : il ne faut

pas y vivre toujours; il est bon d'y demeurer quelquefois.

C'est du moins ce que je m'efforçais de persuader l'an passé à mon ami Alfred de Talv.. pour le consoler de ce qu'il appelle les rigueurs de la destinée.

« C'est peut-être vrai, me répondit-il; vous ne pouvez pas soupçonner tout ce que j'ai vu de drames autour de moi.

— Écrivez-les, dis-je à mon tour.

— C'est déjà fait, » reprit-il avec le geste de triomphe de l'espiègle Rosine montrant à Figaro, entre ses doigts tachés d'encre, le billet qu'elle vient de griffonner pour le comte Almaviva.

Et courant à son secrétaire, Me Alfred prit dans un tiroir un vieux sac à procès, et entr'ouvrit la chemise d'un dossier, où quatre ou cinq manuscrits étaient rangés, cotés et paraphés par *première* et *dernière*, comme des pièces d'avoué.

« Tenez! me dit-il, voici ma dernière œuvre, elle n'a qu'un mérite, c'est sa sincérité. C'est une histoire vraie : je n'ai eu que la peine de l'écrire. Je vous la donne : faites-en ce que vous voudrez; seulement, si vous l'imprimez jamais, ne me nommez pas : je perdrais la confiance de MM. les huissiers, et, en province, on a besoin de tout le monde. »

J'emportai le manuscrit, et je le livre tel que je l'ai reçu. J'ai seulement retranché les points d'exclamation, un peu trop multipliés, et deux

ou trois tirades dont l'éloquence de *première instance* gâtait à mes yeux la simplicité d'un récit assez touchant.

Ceci dit en guise de préface, voici le manuscrit de Mᵉ Alfred.

I

Je suis depuis longtemps l'avocat des religieux de Soligny. « Qui terre a, guerre a ! » dit le proverbe, et, malgré leur vœu de pauvreté, les bons frères possédant de beaux domaines, ils sont obligés de plaider quelquefois contre leurs voisins. Ce sont, du reste, d'excellents clients, et chez lesquels je suis allé plus d'une fois.

La Trappe de Soligny est située à trois lieues de Mortagne, au pied d'un coteau, sur la lisière d'une forêt. Je ne connais point de site plus solitaire ou plus calme. Ni les gorges embrasées du Taunus, ni les clans des Higlands, cachés dans les replis des montagnes, ne donnent l'idée d'une paix plus profonde.

En approchant des hautes murailles qui forment l'enceinte du couvent, on est saisi de je ne sais quel respect mêlé d'effroi. On sent que ce n'est pas là une demeure comme une autre, et, quand on fran-

chit le seuil austère de cette maison de Dieu, involontairement l'on parle tout bas, comme si l'on entrait dans un temple, comme si l'on craignait de troubler la méditation et la prière du cloître, aussi bien que le silence et le recueillement de la nature !

Dans un de mes voyages, je passai une semaine à la Trappe; je voulais oublier le monde, me reposer de mes fatigues qui sont des ennuis, et puis aussi étudier la vie et suivre les exercices des religieux. Comme eux, je me relevais la nuit pour descendre à la chapelle. Placé dans la tribune de l'orgue, j'apercevais devant moi deux longues files de moines aux têtes rasées, drapés dans leurs grandes robes blanche, qui retombaient à plis droits et rigides, comme le vêtement de marbre des statues.

Ils restaient là pendant des heures, graves et immobiles dans leurs stalles de chêne, tantôt plongés dans la prière muette, tantôt, d'une voix mâle et sonore, chantant ces belles lamentations des prophètes, où la douleur est si émue, que tous ceux qui souffrent croient y retrouver comme un écho de leur cœur. Parfois, au contraire, une hymne de l'Église triomphante, ou bien un cantique à la Vierge, exhalé par des voix fraiches et suaves, montait jusqu'aux cieux, emportant dans son vol toutes nos pensées bien loin de la terre.

En dehors du chœur, appuyés à la grille, se te-

naient les frères *convers*, religieux illettrés, ou trop humbles, qui ne se croient pas dignes d'entrer dans le sanctuaire, et qui se contentent d'offrir à Dieu la prière murmurée tout bas par leur foi tremblante.

J'en remarquai un parmi eux que l'on nommait le *Frère Jean*.

Le Frère Jean avait trente-cinq ans à peine. On eût pu le citer dans le monde comme un type accompli de la beauté de l'homme. Il était de grande taille et de fière tournure. La règle inflexible du cloître ne l'avait point courbé encore, et à son insu il prenait parfois sous la robe du moine l'attitude hautaine et impérieuse de celui qui s'est fait obéir. Ce n'étaient là, pour ainsi dire, que de rapides éclairs. Son visage, habituellement pâle et souffrant, était comme illuminé par son regard, d'où s'échappait une lumière bleue, humide, et sympathique comme un regard de femme. C'était tout à la fois la dignité magistrale des grands moines espagnols de Zurbaran, et la mélancolie rêveuse et la délicatesse toute française des têtes esquissées par Le Sueur.

Le père abbé savait choisir les hommes avec ce tact exquis qui est une des vertus du commandement : il avait attaché frère Jean au service des étrangers, en qualité d'hospitalier.

Le frère hospitalier est affranchi, en faveur des hôtes du couvent, de la règle du silence absolu: il

les accompagne en tous lieux, veille à leurs besoins, et satisfait même à leur curiosité. Tous les visiteurs de la Trappe de Soligny s'en retournaient enchantés du frère Jean. On aimait son exquise douceur, et sa parole qui charmait, bienveillante et réservée. Il répondait toujours avec une obligeance parfaite, mais il était facile de voir qu'il eût préféré qu'on ne l'interrogeât point autant. Cependant sa voix vous allait au cœur : il y avait dans son timbre nerveux quelque chose qui vous remuait. On sentait en lui les émotions d'une âme encore troublée. En le voyant, je pensais à l'Océan, le lendemain des tempêtes. Comme nous tous, enfant d'un peuple inquiet, il cherchait la paix sans pouvoir la trouver. On ne la trouve pas toujours au cloître. Depuis deux ans qu'il avait prononcé ses vœux, frère Jean édifiait tout le couvent : il eût édifié les saints.

« Celui-là, me disait quelquefois le père abbé sera la gloire de notre ordre, à moins, ajoutait-il tristement, que Dieu ne le rappelle à lui avant le temps. »

Je pressentais une histoire curieuse comme un roman, et je faisais au frère Jean une foule de questions. Il y répondait toujours, mais très-brièvement, et avec cet art suprême, si nécessaire et si vite acquis dans le monde, de peser ses paroles et de ne dire que ce que l'on veut bien dire.

Un soir d'automne, après une longue et mélanco-

lique promenade dans la forêt jaunissante, où le vent roulait déjà des feuilles mortes, nous traversâmes, pour rentrer à l'hôtellerie, le cimetière du couvent. Comme nous passions auprès de la fosse creusée d'avance qui attend toujours un d'entre eux.... sans qu'on sache lequel : « Frère! il faut mourir! lui dis-je en touchant son bras.

— Je le sais bien, me répondit-il avec un sourire tranquille; mais ne croyez pas que nous nous donnions jamais cet avertissement lugubre. Il est bon tout au plus à fournir une déclamation à quelque faiseur de roman; mais il serait bien inutile ici. Ce n'est pas au cloître qu'il est nécessaire de rappeler la pensée de la mort. La mort! on y pense toujours.

— Et peut-être on la désire? repris-je en m'arrêtant.

— Quelquefois! » répondit-il en regardant le ciel. Je crus l'occasion bonne; je comptai sur un de ces entraînements de causerie et de confiance dont les plus réservés ne se défendent pas toujours, et, après un exorde qui me parut insinuant, je lui demandai par quel concours de circonstances ou de malheurs il avait été amené à quitter le monde, où il devait occuper une si belle place.

« Parlons de vous, s'il vous plaît, me répondit-il avec une froideur marquée; moi, je ne suis plus, je ne veux plus, je ne dois plus être du monde....

même par mes pensées, même par mes souvenirs.... » Et comme s'il eût craint une nouvelle demande, il posa sa main sur la mienne, qu'il serra doucement, en me disant : « Je vous en prie ! plus un mot là-dessus ! »

Je rencontrai son regard : il avait une telle expression de tristesse, que je rougis de mon insistance. Elle venait peut-être de rouvrir une blessure profonde. Je me tus : nous sortîmes du cimetière.

Le lendemain, frère Jean entra dans ma cellule.

J'écrivais. L'adresse d'une de mes lettres le frappa. Involontairement il avait lu : *A Madame la comtesse de Langeac.*

Il devint tout pâle, et appuya ses deux mains sur sa poitrine. J'avais peur de le regarder, tant il y avait d'angoisse sur son visage. Je devinai alors une partie de ce qu'il me cachait.

« La comtesse de Langeac ! murmurait-il, mais si bas que je l'entendais à peine. Mon Dieu ! c'était sans doute ma dernière épreuve ! Il y a deux ans que je n'avais entendu ce nom. »

Je lui pris la main sans rien dire.

« Vous saurez tout, reprit-il, oui, tout ! Mais pas à présent, pas aujourd'hui ! plus tard ! oh ! bientôt, allez ! »

Je voulus écarter la lettre qui lui avait causé une émotion si pénible. Il me la redemanda et lut encore l'adresse.

« Il ne faut pas avoir peur d'un nom! dit-il d'une voix déjà plus calme; je me croyais à l'abri de ces rechutes soudaines; sans doute j'ai péché par orgueil, et Dieu me punit! »

Je lui demandai alors s'il connaissait depuis longtemps la comtesse de Langeac.

— Pas *celle-là*, répondit-il, pas celle à qui vous écrivez. Celle que j'ai connue m'attend au ciel. Tenez! continua-t-il, hier, quand vous m'avez demandé quelles douleurs m'avaient jeté dans un cloître, je n'ai pas voulu, ou plutôt je n'ai pas pu vous répondre. Aujourd'hui, vous avez la moitié de mon secret; je ne vous refuserai pas le reste: il me semble que Dieu permet que vous le sachiez. Quand vous reviendrez ici... je n'y serai plus... Allez chez le curé de Soligny... je n'ai rien de caché pour lui, il vous apprendra tout ce que vous voulez savoir... et maintenant, adieu! Je sais que vous partez demain... nous ne devons plus nous revoir dans ce monde... Je vais prier Dieu pour vous et pour moi... »

Il me pressa la main et sortit.

Je n'ai jamais revu le frère Jean.

L'automne suivant, j'allai m'agenouiller sur sa tombe pour pleurer et pour prier, puis je me fis conduire au presbytère de Soligny.

II

Le curé était un homme jeune encore, grand et maigre, avec des traits anguleux. C'était le fils d'un paysan : sa figure *avait dû* être commune et vulgaire ; mais la sainteté de sa vie et l'élévation de ses pensées, toujours tendues vers Dieu, lui avaient donné je ne sais quel caractère de dignité simple qui commandait le respect. On reconnaissait en lui un de ces robustes enfants du peuple, que la foi va prendre à la charrue pour les conduire à l'autel : l'onction de l'huile sainte l'avait visiblement sacré; l'homme nouveau avait tué le vieil homme. Pour moi, j'aime dans les prêtres de nos campagnes ce mélange de rusticité native et de sainteté acquise.

Je me nommai.

« Je sais ce qui vous amène, me dit-il en me faisant asseoir au coin du feu dans son grand fauteuil de chêne noir. *Il* l'a voulu. J'obéirai. Laissez-moi seulement rappeler mes souvenirs... »

Il prit, dans les rayons dépareillés de sa bibliothèque, un gros livre qui lui servait de portefeuille, et en tira quelques papiers qu'il posa sur la table:

puis il demeura un instant pensif, et continua bientôt en ces termes :

« Vous vous doutez déjà, me dit-il, que l'histoire du frère Jean est une histoire d'amour. J'ai peur de vous la raconter bien mal, car je ne sais pas parler cette langue-là. Je ne connais rien à ces *grandes passions*, comme vous dites, qui troublent les âmes et bouleversent la vie. Dans mon ministère, surtout ici, au fond de ces campagnes, on ne connaît de l'amour que le côté prosaïque ; la poésie ne demeure plus aux champs... Vous me reprendrez quand je dirai mal. »

Le bon curé toussa, comme il faisait le dimanche dans sa chaire, entre chaque point de son sermon ; et, posant ses deux mains sur ses genoux croisés :

— Le frère Jean, dit-il, s'appelait dans le monde Henri de Simiane : il était le cousin de Georges de Simiane, qui eut en Suède une aventure romanesque avec une grande dame de Stockholm, dont je n'ai jamais pu retenir le nom.

— La comtesse Christine de Rudden, lui dis-je ; j'ai connu cette histoire. Mais continuez, de grâce.

— La branche des Simiane à laquelle appartenait Henri est une des plus anciennes, des plus riches et des plus considérables familles parlementaires du Bordelais. Son père, qu'il eut le malheur de perdre jeune, avait occupé sous la Restauration un poste important dans la magistrature. Il restait

le seul enfant d'une mère qui était une sainte : ces mères-là, monsieur, prient pour nous et nous sauvent.

« Quoiqu'il fût issu d'une noble race, et que je sortisse d'une humble souche de vignerons, nous fûmes cependant élevés pour ainsi dire ensemble. Il y avait des siècles que notre chaumière et son château se touchaient. Nous eûmes d'abord pour maître le vieux curé du village, qui eut bientôt fait, le digne homme ! de nous apprendre ce qu'il savait. Nous partîmes pour Bordeaux, toujours ensemble. Malgré la différence de nos positions, il me traitait comme un ami, comme un frère. Moi, je l'aimais tendrement : avec Dieu et ma mère, c'était tout ce que j'aimais. Nos études terminées, nous vînmes à Paris tous deux : lui, pour faire son droit ; moi, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice : c'était ma vocation. Pour la première fois depuis notre enfance, nous nous séparâmes : le monde l'appelait ; je fuyais le monde. Ses relations, sa fortune, son esprit, sa figure, lui assuraient ce qu'on est convenu de nommer des *succès*.... c'est-à-dire de nombreuses occasions de pécher ! Malgré ses dissipations, il trouvait toujours le temps de venir chaque semaine passer une heure ou deux au parloir du séminaire. C'étaient là mes bons jours.

« J'avais beau faire, malgré moi, il me disait tout... même ce que je ne voulais pas savoir. Le

cœur aimant des très-jeunes hommes est comme un vase trop plein : les aveux en débordent. Je le grondais un peu, et je lui donnais de bons conseils ; il s'excusait de si bonne grâce, que, si le prêtre gémissait quelquefois, l'ami pardonnait toujours.

« Son droit terminé, Henri revint à Bordeaux, où demeurait sa mère, et plaida quelques causes avec assez d'éclat. Il avait la fortune et la considération, ce lustre de la jeunesse : rien ne manquait à son bonheur. Mais les joies de ce monde durent peu, et l'homme a bien vite compté ses jours heureux.

« Henri avait trente ans, lorsque le comte et la comtesse de Langeac vinrent se fixer à Bordeaux. La comtesse était une Simiane et cousine d'Henri. Henri avait été son ami d'enfance. Puis ils s'étaient perdus de vue l'un et l'autre, quand Henri reçut un billet de part qui lui apprenait le mariage de sa cousine avec le comte de Langeac. « Cette chère « Aline ! » dit-il en froissant un peu le billet. Puis il était retourné à ses plaisirs et à ses affaires.

Lorsqu'il revit sa cousine, mariée à un autre, perdue pour lui, et dans tout l'éclat de sa beauté, il éprouva comme un vague regret; il se dit qu'elle était bien belle, meilleure encore... et qu'elle eût pu être à lui ; il se dit qu'il avait tenu son bonheur dans sa main et qu'il n'avait pas su le garder... Henri était d'ailleurs dans cette phase critique de l'existence où le travail ne suffit pas encore, et où

le plaisir ne suffit plus. A trente ans, l'homme est dans la plénitude de sa vie ; il a porté la main à l'arbre de la science, et il sait distinguer le bien et le mal ; ses lèvres désabusées se détournent des joies faciles ; la coupe n'est pas vidée, mais il en devine déjà, s'il ne les goûte pas encore, les amertumes secrètes. C'est alors que le cœur, qui ne s'est point donné à Dieu ou à quelque noble amour permis, se demande si tout n'est point vanité et mensonge dans ce monde ! Et alors il se pétrifie dans l'égoïsme, ou bien, s'il peut aimer encore, il se rattache à ses passions avec une énergie désespérée. L'expérience du passé lui répète tout bas que ce nouvel amour est encore une illusion. Une autre voix, une voix plus chère, lui répond que c'est la dernière de ses illusions, et il aime avec je ne sais quelle ardeur raisonnée et quelle folie sérieuse, dont n'approchent point les passions en fleurs de la première jeunesse. C'est son existence tout entière qu'un homme de trente ans, qui aime véritablement, met entre les mains d'une femme, c'est toute son âme... et il a tort ! »

Je regardai le bon curé, qui soutint mon regard avec une impassibilité sereine.

« Oui, reprit-il doucement, *je crois* qu'il a tort ! Quoi qu'il en soit, la comtesse Aline de Langeac fut bientôt aimée par Henri.

— Était-elle belle ? lui demandai-je.

— La femme qu'on aime est toujours belle, me répondit-il. Du reste, vous en jugerez vous-même. »

En achevant ces mots, le curé se leva, passa devant moi, pour me montrer le chemin, me dit-il, et me fit entrer dans une petite chambre à côté de la sienne. Un tableau était suspendu à la muraille nue. Le curé l'avait recouvert d'un rideau, comme s'il eût craint d'amollir l'austérité de ses pensées par la contemplation d'une image trop charmante. Mais le mérite n'est-il pas égal à fuir la tentation ou à la vaincre?

J'enlevai le rideau, et je vis le portrait. Il était d'Ary Scheffer.

Rarement le peintre de Marguerite et de Mignon avait transporté sur la toile, avec plus de bonheur, cet idéal de la femme, que nul en ce siècle n'a plus poétiquement rêvé. La comtesse Aline était assise dans un de ces grands fauteuils gothiques, dont les artistes du moyen âge sculptaient, pour les châtelaines, le dossier armorié; elle avait, sans la chercher, trouvé une de ces poses mélancoliques, qui semblent être l'abandon de la douleur. On ne décrit pas la beauté de la femme, surtout quand cette beauté vient de l'expression de la physionomie plutôt que de la correction des traits : c'était l'âme visible qu'Ary Scheffer avait peinte; c'était l'âme sur ces lèvres entr'ouvertes à peine par un demi-sourire; l'âme dans ces yeux tournés vers le ciel;

l'âme dans ce front aux courbes délicates, tout plein de rêveries et de pensées. Deux larges tresses de cheveux d'un blond argenté, relevées sur les tempes, lui faisaient comme un diadème. Mais un petit nuage rose, qui s'arrêtait sur ses pommettes un peu saillantes, révélait, hélas! qu'elle était de celles qui meurent jeunes ; ses longues mains effilées, où l'on voyait courir, dans la transparence de la peau, le réseau bleu des veines, étaient si blanches, qu'elles semblaient diaphanes. Je comprenais en la voyant qu'il devait être difficile de la connaître sans l'aimer.

« La voilà, dit le curé d'un ton grave en s'apercevant que je ne pouvais détacher mes yeux de ce portrait qui devenait un tableau pour moi, la voilà telle qu'elle était !

— Vous aviez raison, lui dis-je, elle était bien belle.

— Et si bonne! reprit-il. Les malheureux l'appelaient leur sœur ou leur mère, non-seulement parce qu'elle répandait sur eux toutes ses épargnes en bienfaits, mais parce qu'elle les visitait, les soignait et les aimait; elle faisait l'aumône du cœur, celle qui touche le cœur ! Quand elle n'avait plus rien à donner, elle trouvait encore une parole, un sourire, un regard, et on l'aimait pour ce regard, pour ce sourire, pour cette parole !

« Cependant son mari, fatigué de la vie de fa-

mille, et, qui le croirait? de l'amour d'une honnête femme, quitta un jour le château de ses aïeux, et vint se fixer à Bordeaux pour s'abandonner plus librement aux caprices qui naissent du désœuvrement et de l'ennui chez ces pauvres riches. Bordeaux, vous le savez, était alors une ville de plaisirs.

« Mais ne nous arrêtons point sur de tristes détails. Vous les retrouverez dans plus d'une histoire comme celle-ci ; un mot, d'ailleurs, vous dira tout. Le comte de Langeac devint l'amant d'une femme de théâtre. »

Le bon curé prononça ce mots-là avec une sorte d'indignation mêlée d'un étonnement vertueux.

« Oui, monsieur ! une danseuse ! continua-t-il en voyant que je n'interrompais pas. Elle a même fait quelque bruit en son temps. Le comte en devint fou à lier... C'est à penser que ces espèces ont des sorts pour se faire aimer !

« M. de Langeac s'observa d'abord et respecta les convenances ; mais il paraît que ce n'était pas le compte de la dame : elle prétendait l'afficher. Il eut bientôt bu toute honte ; il ne se donna plus la peine de cacher ses désordres ; il ne daignait pas même tromper sa femme : il la délaissait. C'est à peine s'il reparaissait de temps à autre aux heures du repas, où l'impatience et l'inégalité de son humeur ne trahissaient que trop la préoccupation, et déjà, peut-être, les remords de son âme.

« Il en est souvent ainsi.

« On réserve pour les autres le charme du sourire, la séduction des manières, la grâce de l'esprit, et l'on n'apporte au foyer de la famille qu'un visage froid, un maintien roide, un front chargé d'ennuis.

« La comtesse fut blessée au cœur ; mais elle voulut faire jusqu'au bout son devoir de femme et de chrétienne. Elle tenta de ramener son mari par l'affection, le conseil ou la prière. Tout fut inutile. La prière l'ennuyait ; il n'écoutait point les conseils ; les larmes glissaient sur ce cœur de bronze. Pour échapper à ce qu'il appelait des scènes, il rompit tout à fait avec la vie intérieure, passant ses journées au club et ses nuits chez sa maîtresse. Une fois, il resta trois jours sans reparaître à l'hôtel. La comtesse prit le parti de lui écrire.

« Henri de Simiane m'a légué cette lettre avec le portrait de sa cousine.

« Édouard, écrivait-elle, voici trois jours passés « que je n'ai eu le bonheur de vous voir. Je suis in-« quiète et je souffre. Que devenez-vous? et que vou-« lez-vous que je réponde à votre petite Marie, qui « me demande chaque matin et chaque soir où est « son père?... Que cette lettre ne vous effraye pas! « elle sera courte, et je tâcherai de l'écrire sans « phrases et sans larmes... Mais, vous, Édouard, « lisez-la sérieusement et jusqu'au bout. Une expli-« cation est devenue nécessaire entre nous : je vous « l'ai demandée souvent ; vous l'avez toujours évi-

« tée... Celle-ci, vous le savez, est la première...
« Je vous jure qu'elle sera la dernière aussi.

« Vous ne m'aimez plus, Édouard. Il ne m'est « plus permis de me faire illusion... Oh! ce n'est « pas un reproche que je vous fais. Non! Voilà « bientôt onze ans que nous sommes mariés... ce « n'est pas ma faute; mais c'est un grand tort à vos « yeux... Cependant je n'ai que vingt-sept ans... « J'espérais que ma vie ne finirait point sitôt... « Édouard, pourquoi ne m'aimez-vous plus?...

« Pardonnez-moi cette plainte qui m'échappe « malgré moi... Si vous n'avez plus d'amour, vous « avez du moins de l'estime... peut-être quelque « amitié..... Permettez-moi donc de vous parler « comme à un ami. Vous avez porté ailleurs un « amour que vous m'aviez donné.... Vous êtes le « maître... et l'on dit que c'est toujours la faute de « celle que l'on n'aime plus! Dieu sait pourtant « que je n'avais pas une pensée qui ne fût à vous. « Mais je ne vous écris pas pour vous parler de « moi... Un mot seulement : vous auriez dû res- « pecter assez la mère de votre fille, et le nom que « vous lui avez donné, pour cacher des amours qui « l'offensent. Votre fille! ah! mon ami, songez « qu'un jour peut-être elle saura tout... Tout ne « se sait-il point ici? et ne sentez-vous point que « nos fautes tuent l'avenir de nos enfants? Son- « gez-y donc, vous qui êtes bon père! Autrefois,

« pour elle, pour moi aussi, vous aviez de l'am-
« bition... n'en avez-vous plus? Nous sommes déjà
« sortis de la jeunesse : nous entrons (vous voulez
« bien que je dise encore *nous?*) nous entrons dans
« la vie sérieuse... soyons de notre âge... On ne
« pardonne pas à trente-cinq ans les écarts et les
« folies qu'on excuse chez un jeune homme...
« Voilà, mon ami, ce que l'on dit autour de vous,
« et ce que je devais vous écrire. Soyez-en bien
« convaincu : je n'espère plus de bonheur ici-bas ;
« ce que je fais aujourd'hui, je le fais pour ma
« fille... et pour vous... Je ne vous dirai point,
« hélas! reprenez les affections d'un temps bien
« loin déjà, qui fut peut-être le meilleur de votre
« vie... mais reprenez, je vous en prie à genoux,
« les habitudes et le respect de la famille... Ne
« nous perdez pas! Sauvez-nous tous! »

« Le valet de chambre du comte, qui seul savait toujours où le trouver, lui remit cette lettre, comme il entrait dans le salon du club.

« Il la prit avec un geste brusque, fit sauter l'enveloppe et la lut d'un regard, l'œil sombre et le sourcil froncé. « Elle me persécute! » dit-il en passant la main sur son front, avec un geste brusque et nerveux, comme s'il eût voulu chasser avec ses cheveux une pensée importune. Mais l'homme n'est jamais tout à fait méchant. Il relut la lettre d'Aline, et il se sentit gagné par une pitié attendrie. « Pauvre

« femme! murmura-t-il tout bas, elle méritait « mieux. »

« Au même instant, deux de ses amis, le baron de Vérac et Félix de Reuil, entraient dans le salon.

« Tiens! fit le baron, Édouard est aujourd'hui « sombre comme Othello. *On* a pourtant bien dansé « hier au soir!

« — Admirablement! continua M. de Reuil, et « l'*on* a porté deux fois à ses lèvres un certain ca- « mélia que nous avions vu à six heures à la bou- « tonnière de ce mauvais sujet.

« — Tout n'est pas roses dans la vie! » reprit le baron avec un sourire moqueur; « et, si notre « Taglioni aime les camélias de Langeac, elle aime « aussi les sonnets de ce petit poëte parisien, qui « écrit de si jolis vers sur l'album de la *préfette*... « Ah! mon cher comte, souvent femme varie! « Pourquoi ne sais-tu pas rimer?

« — Après cela, fit M. de Rueil, je la trouve un « peu bien pâle, ta Giselle!

« — Vous déraisonnez tous deux, » dit le comte d'un ton assez cassant; « l'infante est plus belle « que jamais, et nous roucoulons tous deux le « parfait amour!

« — Ainsi soit-il! » fit le baron en entrant dans la salle de billard, où son compagnon le suivit.

« La bonne pensée du comte était déjà loin. Sa sécheresse habituelle avait chassé son attendrisse-

ment passager, et ce fut avec un mouvement de méchante humeur qu'il prit la plume pour répondre à sa femme. Voici son billet :

« Je vous renvoie votre lettre, ma belle prê-
« cheuse, lui disait-il, vous verrez avec quelle at-
« tention je l'ai lue. J'ai souligné les mots à effet.
« Vous avez trop de style, ma chère Aline ! et cela
« vous pousse à exagérer toute chose. Un grave in-
« convénient, je vous assure, dans la vie réelle !
« C'est votre seul défaut, j'en conviens ; mais c'est
« un défaut, convenez-en. Voyons, Aline, de quoi
« vous plaignez-vous ?... Vous avez toute mon es-
« time... vous avez aussi toute mon affection...
« Mais, après onze ans de mariage, peut-on s'ai-
« mer comme au premier jour ?... Je vous le de-
« mande à vous-même. Je ne vous parle pas des
« glaces de l'âge, ce serait faire une phrase, quoi-
« que vous preniez soin de me rappeler assez sou-
« vent que mes tempes blanchissent. Je vous re-
« mercie de votre ambition pour moi ; mais le temps
« de ces choses-là est passé. Il n'y a plus de place
« en France pour les hommes de race sous ce roi
« des bourgeois. Quant à ma petite Marie, que je
« baise sur ses beaux yeux, rassurez-vous ! elle vous
« ressemblera trop pour manquer de prétendants.

« .... Il s'en rencontrera, gardez-vous d'en douter !

« Et pourquoi donc, grand Dieu! ferais-je peur à « un gendre? Voyez donc la vie comme elle est, ma « chère amie, et prenez les hommes comme ils sont. « Vous avez trop d'esprit pour n'être pas indulgente.

« Adieu! J'aurais voulu aller vous dire tout cela « moi-même et solliciter mon pardon.... j'ai mal- « heureusement donné parole pour une grande « chasse qui me retiendra trois jours. Le temps me « paraitra plus long qu'à vous. « E. D. L. »

« Vous êtes encore jeune, monsieur, reprit le bon curé; vous comprendrez les sentiments d'Aline en lisant cette lettre. C'était l'arrêt de mort de son bonheur. Elle avait joué et perdu sa dernière partie. Son mari venait d'anéantir sa dernière espérance. Il ne lui restait plus même une illusion.

« La comtesse de Langeac achevait à peine sa lecture, quand la porte de son boudoir s'ouvrit. La femme de chambre annonça M. Henri de Simiane.

« Madame de Langeac n'eut que le temps de jeter dans un tiroir la lettre de son mari, et de passer son mouchoir sur ses yeux et sur ses joues, où roulaient de grosses larmes.... Elle tendit la main à son cousin et s'efforça de sourire. Connaissez-vous rien de plus navrant que ce sourire à travers les pleurs? L'émotion de la jeune femme ne put échapper à M. de Simiane. Il s'assit auprès d'Aline, et garda sa main qu'il avait prise en entrant.

III

« La comtesse de Langeac, en arrivant à Bordeaux, avait été vraiment heureuse de retrouver son ami d'enfance : elle avait accueilli Henri de Simiane comme un frère. De son côté, le comte parut charmé de cette intimité renaissante. Madame de Langeac sortait peu. Presque chaque soir Henri venait passer quelques heures avec elle. A peine était-il assis, que le comte, ravi d'avoir une excuse pour sortir sans laisser sa femme seule, s'esquivait rapidement, en promettant de revenir bientôt.

« Aline s'affligea d'abord de ces continuelles absences du comte, dont elle commençait à soupçonner la cause. Mais Henri ne se sentait jamais plus heureux que quand il se trouvait seul avec Aline. Ce sont là de dangereuses intimités quand la femme est belle et quand l'homme est jeune. Qu'est-ce donc si la tendresse de l'homme se trouve justifiée et comme excusée à l'avance par le malheur et l'abandon de la femme? Ils ne s'étaient cependant rien avoué l'un à l'autre. Peut-être ne s'étaient-ils rien avoué à eux-mêmes. Mais Aline était une âme tendre et Henri un cœur délicat. Plus il voyait souf-

frir sa cousine, et plus il l'entourait de soins, de prévenances et d'affection. Sans le savoir, il l'aimait déjà. La comtesse n'avait pas encore le soupçon du danger, et ils continuaient à vivre ainsi l'un près de l'autre, et déjà l'un pour l'autre, dans une intimité douce et pure, dont le charme croissait chaque jour. Henri était devenu nécessaire à la comtesse. Défiez-vous de pareilles liaisons, monsieur, elles sont toujours dangereuses. Elles commencent bien, mais elles finissent mal; c'est pour elles que le sage a dit : « Qui aime le péril périra! » Il est difficile qu'un jeune homme et une jeune femme, qui se voient tous les jours, se défendent jusqu'à la fin contre eux-mêmes et ne laissent point incliner leur cœur vers un sentiment coupable; et je parle ici, sachez-le bien, des meilleurs entre les bons.... Qu'est-ce donc pour les autres?

« Madame de Langeac voulut dégager ses mains qu'Henri tenait toujours dans les siennes. Ces pauvres petites mains fluettes, un peu amaigries déjà, étaient moites et tremblantes.

« Il la regarda fixement.

« Aline, lui dit-il, vous avez pleuré?...

« — Non! » répondit-elle en détournant ses yeux.

« Deux larmes en jaillirent, roulèrent sur ses joues et s'arrêtèrent au bord de ses lèvres.... Henri porta la main à son front avec un geste d'une violence sauvage....

« Qui donc vous a fait pleurer? lui demanda-t-il d'une voix vibrante d'émotion.

« — Personne! ce n'est rien.... De grâce, laissez-« moi! » lui dit-elle, mais si bas, qu'il l'entendait à peine.

« — Vous pleurez, et ce n'est rien? » reprit-il en s'approchant encore. Cette voix d'Henri, passionnée et tremblante; ce regard hautain, plein de menaces quand il s'adressait à d'autres, plein de prières quand il se tournait vers elle, la remuèrent profondément. Elle eut comme une révélation soudaine qui la bouleversa. Elle comprit tout, et elle eut peur.... Elle baissa la tête sans répondre.

« Aline, Aline! vous voulez donc me tromper, que « vous ne me regardez plus? » dit Henri avec un mélange de douceur et de violence, qui prouvait mieux que des paroles tout l'égarement de son âme.

« La comtesse, vaincue enfin par ses émotions, incapable de contenir plus longtemps sa douleur, cacha sa tête dans ses mains et pleura longtemps.... Henri s'agenouilla à ses pieds.... la rosée amère et brûlante des larmes tombait sur son front et sur ses mains.

« Il y a dans ces larmes de la femme qu'on aime je ne sais quelle irrésistible puissance qui dompte les plus vaillants cœurs. Henri, qui était resté fort contre son amour, se trouva faible contre cette douleur. »

Et comme le curé vit avec quelle attention inquiète j'écoutais son récit : « Il n'est pas bon, dit-il sévèrement, de s'appesantir sur de tels détails. Finissons. Les aveux lui montèrent aux lèvres, reprit-il; il était trop ému pour ne pas être éloquent; elle était trop malheureuse pour ne pas être persuadée. Il y eut chez lui les entraînements d'une sympathie douloureuse et passionnée, et chez elle ceux d'une reconnaissance attendrie. Hélas ! nous savons faire des périls même de nos vertus ! Que vous dirai-je? Ce fut chez tous deux comme une surprise du cœur !

« Aline raconta sa vie, doucement d'abord, peu à peu, comme si elle eût craint sa parole et le son de sa voix. Elle dit ses premières années de mariage, paisibles, presque heureuses. Henri baissait les yeux, sans oser la regarder; il se sentait déjà des jalousies inavouables. On va vite sur le chemin des passions. Puis elle raconta aussi les jours mauvais, et ses douleurs de chaque instant, et comment son mari avait tué les unes après les autres toutes ses illusions. Elle avait tort, monsieur; la femme chrétienne ne doit montrer ses tristesses qu'à Dieu. Lui seul peut la consoler. Henri était bon; mais il y a toujours un secret égoïsme dans la bonté de l'homme. Plus d'une fois, en écoutant le récit d'Aline, il éprouva une joie involontaire à la savoir malheureuse. Son rôle à lui commençait. Mais il avait toutes les délicatesses des sentiments vrais; il ne

voulait point effrayer cette pauvre âme souffrante et pure qui bientôt peut-être allait regretter ses aveux; il l'endormit dans les câlineries innocemment dangereuses de l'affection fraternelle. Mais cette soirée marqua dans leur vie à tous deux.

IV

« Le lendemain, le comte de Langeac arrivait d'assez grand matin chez Henri de Simiane. Il était pâle et agité. Si maître qu'il fût de lui-même, Henri ne put se défendre d'un premier mouvement de surprise. Il reçut son cousin avec la réserve froide de l'homme qui se tient sur ses gardes. Il vit bientôt qu'Édouard n'avait aucun soupçon.

« Décidément! je n'ai pas de chance, » dit le comte en se jetant dans un fauteuil. « Voilà cinquante « mille francs que je perds en trois nuits. Le baron « de Vérac vient de me décaver trois fois. J'ai tout « donné, et je lui dois encore dix mille francs.... « Comprenez-vous?

« — Oui, dit Henri en allant à son secrétaire, je « comprends. »

« Vous savez les lois du monde, monsieur; on fait attendre, ou l'on ne paye pas, c'est même du bel air!

celui qui nous habille ou qui nous meuble; mais les dettes de la dame de trèfle et du valet de carreau, dettes d'honneur! monsieur, voilà qui est sacré! Henri remit son portefeuille à Édouard, et comme celui-ci voulait le remercier : « Une misère, » lui dit-il; « est-ce qu'on parle de cela entre gens « comme nous?... »

« M. de Langeac lui serra la main et prit son chapeau. Henri eut un bon mouvement, et qui sans doute lui comptera là-haut.

« Édouard, dit-il à son cousin, je ne suis pas « sermoneur de ma nature, et le moment serait « peut-être mal choisi. Vous êtes bon, et votre « femme souffre! Voilà tout ce que je voulais vous « dire.

« — Bast! » fit le comte, qui avait retrouvé toute sa légèreté en retrouvant son argent, « des plaintes de « femme jalouse, des soupirs de belle Ariane, qui « n'est pas aussi abandonnée qu'elle en a l'air. Soyez « donc raisonnable, mon cher! que manque-t-il à la « comtesse pour être heureuse? de le vouloir! Elle « ne le veut pas.... est-ce ma faute? Ah! mon cher « Henri, si vous saviez comme le mariage est mono- « tone et ennuyeux! Vous qui avez de l'esprit et mon « expérience, ne vous mariez donc jamais. Ce conseil « vaut bien.... les dix mille francs que je vous em- « porte. » Et le comte disparut en fredonnant un air de danse. La Marietta avait sauté sur cet air-là,

« J'ai fait mon devoir! » dit Henri en rentrant dans son cabinet.

« Vous devinez le reste, monsieur; toutes ces histoires ont une ressemblance fatale. Aline et Henri se virent tous les jours. D'abord ils se parlèrent peu de leur amour, mais ils le sentaient grandir dans leur cœur.

« Une cousine de Madame de Langeac, châtelaine des environs, confinée dans une triste campagne toute l'année, vint passer la semaine à Bordeaux. Il fallut la conduire à l'Opéra. On donnait une première représentation. Toute la ville était là. Au milieu du second acte, la porte d'une avant-scène s'ouvrit avec fracas, et la *Marietta*, c'était le nom de la maîtresse du comte, vint s'asseoir sur le devant de la loge. Elle avait une toilette de reine et des diamants à éblouir toute la salle. Il courut dans les loges comme un murmure et un frémissement. Le monde a de temps en temps ses jours de vertu.

« Il paraît, » dit à demi-voix un des voisins d'Aline, qui ne la connaissait point, « il paraît que « le comte de Langeac est généreux comme un « nabab.

« — Il est si riche! reprenait-on.

« — Ce qui n'empêche pas qu'il ruine sa femme.

« — Il a bon goût, le comte, » reprenait un troisième interlocuteur; « il faut convenir, » ajoutait-il avec cette liberté d'expression que les hommes se

permettent maintenant vis à vis des femmes, « *qu'elle* « *vaut bien l'argent.* »

« Aline rougit et pâlit tour à tour. Elle jeta un regard à Henri, un regard où se lisaient toutes les douleurs, toutes les angoisses de ces dernières années.

« Henri chercha sa main et la pressa dans une silencieuse étreinte.

V

« Cependant M. de Simiane fut retenu trois jours au palais pour une grande affaire, une de ces affaires d'assises, qui sont comme les batailles de la vie civile, et où deux rivaux, l'avocat et le procureur général, se disputent un prix d'éloquence qui n'est autre chose que la tête d'un homme.

« Quand il revint chez madame de Langeac, il trouva en elle un changement qui l'effraya. Ce n'étaient plus seulement les traces des souffrances de l'âme: tout en elle avait souffert, et l'on devinait du premier regard les ravages d'un mal profond. Il l'attira vers lui, et, s'apercevant qu'elle avait pleuré : « Encore cet homme ! murmura-t-il; il a donc juré de « vous tuer?... Que je le hais!... »

« Aline fit de la tête un signe qui voulait dire non, et elle posa une de ses mains sur la bouche du jeune homme.

« Oh ! » reprit-il avec une explosion d'amour et de douleur, « quand je pense que c'est à lui que vous « sacrifiez votre vie et mon bonheur !... car vous « m'aimez, Aline ! oui, je sens que vous m'ai- « mez ! »

« Elle ne répondit rien, mais elle laissa tomber sur l'épaule d'Henri sa belle tête accablée. Henri la serra contre son cœur.

« Aline se dégagea doucement, et, le regardant avec une tristesse infinie :

« Oui, dit-elle lentement, je vous aime.... plus « que ma vie ! et pourtant je ne serai jamais à « vous. »

« Aline prononça ces paroles avec une telle fermeté et d'un accent si net, que M. de Simiane ne put réprimer un geste de douloureux étonnement. Il tomba à ses pieds et prit sa main qu'il couvrit de baisers et de larmes. Mais elle, le relevant et le faisant asseoir à ses côtés :

« Mon ami, lui dit-elle, écoutez-moi bien, car je « vais vous faire de bien graves aveux. »

« Elle sentit un frisson passer dans la main qui tenait les siennes.

« Du courage, cher, » dit-elle, mais bien bas et en se rapprochant de lui,

« Du courage, cher Henri ! oh ! je sais qu'il vous « en faudra, mais je tâcherai de vous en donner, » continua-t-elle avec un sourire pâle.

« Il pencha sa tête jusque sur les mains d'Aline, et ne répondit rien.

« Mon ami, reprit-elle, oubliez-moi si vous le « pouvez, car bientôt vous ne me verrez plus.

« — Eh ! qui donc, chère âme, pourra jamais nous « séparer?

« — Celui qui peut tout, » répondit-elle en relevant ses yeux, « Henri, je suis une femme morte!... « pas un cri, pas un mot, pas une larme, je vous « en prie.... vous ne le saviez pas, mais je souffrais « depuis longtemps.... Depuis deux jours j'ai eu « trois crises; le mal a tout d'un coup redoublé de « violence; hier au soir j'étais tout à fait abattue. J'ai « fait venir votre médecin et le mien : ils se sont « regardés, ils m'ont répondu que je pouvais être « tranquille... Je n'avais rien qu'une toux ner- « veuse. Ils m'ont prescrit des potions calmantes « et des distractions. Le docteur Blandin, votre « médecin à vous, m'a même dit, en reprenant sa « canne : *Ma belle malade, il faut être heureuse, c'est « là le meilleur des remèdes, celui que je conseille « toujours, il vous guérira !* Moi cependant, je leur « ai trouvé un air singulier. Il m'est venu je ne « sais quel soupçon.... Vous connaissez les détours « de l'appartement. J'avais épié leurs regards.

« J'ai guetté leur sortie. J'ai surpris leurs gestes...
« Ah! mon ami, j'ai entendu leurs paroles... si
« vous saviez! Lambert disait à Blandin :

« Elle est perdue!

« — Assurément! a répondu l'autre.

« — Il y a un poumon d'attaqué!

« — Les deux.

« — Pauvre femme!

« — Oui, elle est fort intéressante.

« — Combien pensez-vous qu'elle puisse traîner?

« — Heu! peut-être deux mois.

« — Au plus!

« — C'est le chagrin qui l'aura tuée....

« — Et un vice d'organisation, mon cher confrère.
« Je ne crois pas au chagrin comme maladie.

« — Si fait! puisque vous ordonnez le bonheur
« comme remède.

« — Dînez-vous ce soir chez le préfet?

« — Non. On donne un ballet; je veux voir les
« chœurs.

« — Mauvais sujet!

« — Heu! heu! »

« Vous pensez bien que je n'en entendis point
« davantage. Ils sortirent de l'antichambre après
« avoir prononcé mon arrêt. Henri, jugez si je vous
« aime!

« Ma fille, ma pauvre fille, que je vais laisser
« seule, n'a eu que ma seconde pensée.

« Allons, mon ami, » continua-t-elle en s'efforçant de sourire, « parlez-moi! donnez-moi du « courage!... J'ai deux mois; c'est encore long! « Faites-moi mes derniers jours bien beaux et bien « doux, je vous le permets, je vous en prie! Nous « sommes en mars... ce sera pour mai ou juin, le « mois des fleurs. »

« Henri ne disait rien. Il était tombé dans un muet désespoir.

« Tenez, mon ami, reprit Aline, Dieu est bon. « Il me sauve. Si j'avais eu la santé, la force et l'es- « pérance, une longue vie devant moi... Mais je suis « cruelle de vous parler ainsi; pardonnez-moi, « cher, et surtout aidez-moi à mourir... Sans vous, « ce serait trop triste! »

« Elle lui prit les mains et lui jeta un regard d'angoisse désespérée. Mais lui, avec le geste égaré des passions folles, il voulut la prendre et l'emporter.

« Non! dit-elle, il faut que vous gardiez de moi « une image adorée et pure. »

« Henri ne répondait plus rien : il était incapable de trouver une parole; il s'abîmait dans sa douleur. Cette douleur, je n'essayerai pas de vous la peindre. Vous la comprendrez en vous souvenant, si jamais vous avez perdu un être bien-aimé, en qui vous ayez mis l'espoir et toutes les complaisances de votre vie.

« Henri sortit de l'hôtel de Langeac à moitié fou... Il courut chez son médecin, qui était aussi son ami.

Le docteur Blandin voulut faire de la diplomatie et de l'habileté, comme ils font tous :

« Où il y a de la vie, disait-il, il y a toujours de « l'espoir... La nature casse chaque jour les arrêts « de la science, » et mille autres inepties non moins banales.

« — Je sais tout cela, » répondit M. de Simiane avec emportement... « Je sais tout cela aussi bien que toi; « mais voyons, par pitié ! dis-moi, sans phrases, « brutalement, ce que tu penses... ce qui est vrai...

« — Eh bien! c'est une femme morte ! »

« Il y a dans la pensée de la mort prochaine je ne sais quel calme qui apaise les passions les plus fougueuses. Sachant qu'il allait perdre Aline, Henri eût regardé comme un crime de troubler son âme prête à partir. La mort la lui rendait sacrée. Il l'entoura de ces soins affectueux, de cette tendresse prévenante, qui sont la grâce de l'amitié et le charme de l'amour. Mais il veillait sur ses regrets et sur ses paroles. Sa passion s'était absorbée dans sa tendresse. »

VI

«Le comte de Langeac allait toujours au club et s'occupait moins que jamais de ce qui se passait chez

lui. Un soir, comme il allait entrer dans la salle de billard, il entendit le baron de Vérac et M. de Reuil qui riaient en prononçant son nom. La Marietta avait rendu ses nerfs délicats : il était devenu fort susceptible, et peu scrupuleux : il écouta.

« Il paraît, disait Raoul, que cette fière puritaine « s'est adoucie...

« On n'avait jamais appliqué l'épithète de puritaine à la Marietta : le comte respira plus librement.

« L'ange blond n'était qu'une femme ! » reprit le baron.

« Marietta avait des bandeaux d'un noir bleu.

« Et ce pauvre comte ! qui ne se doute de rien, » ripostait M. de Reuil.

« — Avouez qu'il ne l'a pas volé.

« — Ma foi non ! mais ce n'en est pas moins drôle.

« — Du tout ! je trouve cela dans l'ordre... Un « cousin ! »

« Tous deux se mirent à rire.

« Il avait donc connu la comtesse avant son « mariage ?

« — Oui ! ils avaient été élevés ensemble.... Paul « et Virginie ! »

Les deux jeunes gens passèrent ensemble dans la salle de jeu, où se trouvaient peut-être trente ou quarante membres du club.... Édouard fit deux pas pour se jeter à leur suite et leur demander immédiatement raison de leurs méchants propos. Mais n'était-ce

point redoubler encore l'éclat du scandale?... Il descendit, s'élança dans une voiture et cria au cocher :

« Chez M. de Simiane...

« — Avez-vous encore perdu ? » lui demanda Henri en le voyant entrer.

« — Non ! répondit-il; maintenant je dois être « heureux au jeu. »

« Henri lui présenta un fauteuil. Il s'assit une seconde, puis se relevant brusquement :

« Vous êtes un infâme ! lui dit-il tout à coup; « vous m'avez indignement trompé, vous êtes l'amant « de ma femme !...

« — C'est vous qui vous trompez, Édouard, » répondit M. de Simiane avec une dignité triste et sévère. « Je ne suis pas, je n'ai jamais été l'amant de « madame de Langeac. Pourquoi nous insulter en « même temps tous trois? J'aime Aline comme un « frère.

« — Vous voulez dire comme un cousin ! » reprit le comte avec une ironie affectée. « Au surplus, que « m'importe? niez tout à votre aise... vous êtes « dans votre rôle. Ce n'est point au mari qu'on fait « ses confidences... mais on se bat du moins avec « le mari, ajouta-t-il d'un air sombre... et vous « vous battrez avec moi !

« — Jamais !

« — Vous vous battrez ! je le veux !

« — Et moi je ne le veux pas !

« — Il ne sera pas dit que j'aurai été la risée du « baron de Vérac qui chante partout votre victoire. »

« Henri était devenu extrêmement pâle.

« Vous battrez-vous, maintenant? » reprit le comte.

« — Pas avec vous. »

« Le comte de Langeac jeta son gant à la figure d'Henri en lui criant :

« Vous êtes un lâche! »

« Henrit sourit dédaigneusement.

« Je vous ajourne à deux mois, lui dit-il; si, à « cette époque, vous voulez encore vous battre, vous « saurez encore où me trouver! »

« M. de Simiane prononça ces mots avec un tel accent de franchise et d'autorité, que le comte sortit, sinon convaincu, du moins incertain.

« Henri courut au club.

« Le baron de Vérac était assis à une table d'écarté. Il venait de passer trois fois. Henri prit la place du perdant : le baron fit quatre points en deux mains; c'était à lui de donner, il tourna un roi.

« Gagné ! s'écria-t-il.

« — Vous gagnez bien souvent avec ces cartes-« là, » dit Henri.

« Le baron ne comprit pas tout d'abord.

« Henri s'empara du jeu, et, isolant les figures, les examina avec une attention insultante. Il les rejeta sur la table avec un sourire de défi, en disant :

« Je ne joue plus. »

Le baron se leva et voulut demander une explication.

« Vous êtes payé, je ne vous dois plus rien, » dit Henri avec une hauteur insultante.

« Des amis voulurent s'interposer et demander une explication.

C'est inutile, dit Henri, je n'en donne pas.

« — Et moi je n'en accepte point, » fit le baron.

« Une rencontre fut arrêtée pour le lendemain, mais personne au club ne fut dupe de cette vaine dispute; on connaissait trop bien la loyauté de M. de Vérac, la modération et la parfaite urbanité d'Henri. Les témoins comprirent que c'était là une de ces affaires dont on dit qu'elles ne peuvent point s'arranger. On choisit le pistolet.

« Les deux adversaires se rendirent sur le terrain, au point du jour, c'est l'heure des duels, et firent feu en même temps. Le baron frappé d'une balle en pleine poitrine, tomba mort sans avoir pu prononcer une parole.

« M. de Simiane se constitua immédiatement prisonnier. Le docteur Blandin venait le voir tous les jours et tous les jours lui apportait des nouvelles de la comtesse. Elles étaient mauvaises. Les derniers événements avaient fait éprouver à la pauvre femme une secousse cruelle; elle avait été vivemeent émue à la pensée du danger qu'Henri venait de courir pour

elle ; elle était plus inquiète encore de l'issue toujours douteuse d'un procès criminel. Il y a des moments où il semble que tout se fait l'auxiliaire du mal contre nous. La maladie, chez Aline, faisait de rapides et visibles progrès. La veille du jour où Henri devait paraître devant ses juges, le docteur Blandin vint à la prison.

« Du courage ! mon ami, lui dít-il ; tu as voulu « être averti de tout, eh bien, la comtesse ne pas- « sera point la nuit. »

« Henri serra convulsivement la main du docteur ; mais il ne trouva ni une parole ni une larme. Enfin, se remettant un peu, l'œil sec et la voix brisée :

« Mon ami, répondit-il, préviens toi-même Aline, « avec tous les ménagements de l'amitié, que je « serai chez elle à onze heures. Je sais que c'est sa « nourrice qui la garde ; qu'elle m'attende à la pe- « tite porte du jardin. »

« Henri fit appeler le geôlier, qui lui était tout dévoué ; c'était un ancien serviteur de sa famille, et il avait été placé là par le père de M. de Simiane.

« Salomon, lui dit-il, vous savez que je serai « jugé demain ? »

« Le geôlier s'inclina sans répondre.

« Il faut, continua le prisonnier, que je sorte « cette nuit ! »

« Salomon recula jusqu'au mur en regardant M. de Simiane.

« N'ayez pas peur, mon brave Salomon, reprit « celui-ci, je ne veux ni vous perdre ni vous cor- « rompre; je sortirai d'ici à dix heures, je serai « rentré à minuit.... Vous avez ma parole.

« — Monsieur Henri, » reprit le geôlier en s'inclinant, « c'est l'honneur d'un pauvre homme et la « vie de toute une famille que vous allez emporter « avec vous.

« — Ma fortune tout entière, Salomon, si votre « position est compromise par moi.

« — Monsieur de Simiane, je ne vous demande « que votre parole! »

« A onze heures, Henri entrait dans la chambre d'Aline.

VII

« Comme il arrive trop souvent dans ces maladies perfides, qui tuent sans prévenir, la mort prochaine avait rendu à la pauvre Aline un reflet de sa beauté passée. Son œil brillait d'un vif éclat; les derniers battements du cœur envoyaient aux joues des rougeurs trompeuses comme le fard. Sans le crucifix, doux et muet témoin des agonies chrétiennes, sans l'eau bénite et les cierges, que l'on voyait sur une

table, non loin du lit, on ne se fût pas cru dans la chambre d'une mourante.

« Henri s'agenouilla silencieusement devant Aline, qui lui donna ses deux mains.

« Henri, lui dit-elle, je comprends que l'heure « est venue, puisque je vous revois. Vous avez voulu « m'aider à mourir ; merci ! Voyons, mon ami, « soyez fort et calme.... Je ne regrette pas la vie.... « Ne me regardez pas ainsi ! non, je ne la regrette « pas ! elle ne pouvait rien pour nous. Notre « bonheur eût été coupable.... Ce n'eût plus été « du bonheur.... Oh ! la mort ouvre les yeux... « Mon pauvre ami ! j'ai troublé votre existence, j'ai « interrompu votre carrière, j'ai brisé votre ave- « nir.... Je ne vous dis pas de me pardonner, « Henri ; vous êtes si noble et si bon, que vous « m'aimerez, je le sais, pour tout le mal que je « vous aurai fait.

« — Oui, Aline, oui, chère Aline, je vous aimerai, « je vous aime... doucement... Je serai votre frère... « Mais vous vivrez.... Je veux que vous viviez.

« — Et Dieu veut que je meure ! Henri ! il est le « maître.... Un jour, nous nous retrouverons près « de lui, dans ce monde où survivent les affections, « purifiées pour être éternelles ! Demain, » ajouta-t-elle avec un sourire doux et triste, en lui montrant un petit crucifix attaché à son cou, « demain « on vous remettra ce petit crucifix. C'était celui

« de ma mère, et il aura reçu mon âme.... Et « maintenant, ami.... quittez-moi.... il le faut.... Le « comte va rentrer.... et mes derniers instants doi- « vent appartenir à Dieu.... Au revoir, cher Henri, « au revoir! »

« Aline mourut dans la nuit.

« Cependant Henri était rentré dans sa prison à l'heure dite. On le jugeait le lendemain. Il avait annoncé qu'il se défendrait lui-même. Un nuage, que la curiosité publique n'avait pu encore percer, planait sur toute cette affaire. Aussi l'attention de la ville était-elle vivement surexcitée.... On avait littéralement assiégé le palais. Tout Bordeaux était à la cour d'assises. Le procureur général portait la parole. Son éloquence fut embarrassée, et, quand il fit tonner la morale et les droits de la société, il ne rencontra pas d'écho dans son public, qui regardait la mort récente d'Aline comme une des péripéties mystérieuses de ce drame judiciaire. Quand ce fut au tour d'Henri à prendre la parole, il se fit un mouvement dans toute l'assemblée. Les hommes, qui le connaissaient chevaleresque, ne pouvaient se résoudre à voir en lui un coupable ; les femmes, qui le trouvaient beau, étaient sûres de son innocence; avant qu'il ne parlât, déjà elles se suspendaient à ses lèvres. L'accusé se leva, promena un long regard sur le public, la cour et le jury, et d'une voix lente, mais calme et assurée, il prononça cette phrase ;

« Le baron de Vérac avait joué loyalement. Je le « reconnais et je le proclame.

« — Alors pourquoi l'avez-vous tué? » demanda le président.

« — Vous êtes maîtres de ma vie, mais non de « mon secret, » répondit Henri en s'asseyant.

« Il y eut dans toute la salle un mouvement d'indescriptible émotion. On s'attendait à un discours, et l'on n'avait qu'une phrase.... Il est vrai qu'elle avait été bien dite. Les jurés, qui s'étaient arrangés pour écouter au moins une heure, avaient l'air assez désappointés. Évidemment Henri jouait un jeu dangereux. Le président posa les questions. La délibération du jury fut longue et orageuse. Le coup de sonnette qui annonça son retour retentit dans toutes les poitrines. M. de Simiane fut acquitté.

« En rentrant chez lui, il trouva une lettre du comte qui lui annonçait la mort d'Aline.

« Vous m'avez ajourné à deux mois, disait M. de « Langeac, et vous aviez raison. Aujourd'hui je sais « tout.... Je suis le seul coupable.... et *Elle* n'est « plus là pour me pardonner.... Je vous envoie « son portrait et ses dernières paroles, qui furent « pour vous. »

Un mois après, Henri arrivait chez moi. Il avait abandonné son patrimoine aux pauvres. Il me laissait, à moi, le secret et les reliques de son cœur.

« Vous savez maintenant toute son histoire. M. de Simiane passa huit jours au presbytère, puis il entra à la Trappe, qui est l'expiation des grands crimes ou le refuge des grandes douleurs.

— Oui, lui répondis-je, c'est le suicide du chrétien. »

LES AMOURS

DE CHIFFONNETTE



LES AMOURS

DE CHIFFONNETTE

I

Lord Henri Roebuck, grand et beau jeune homme de vingt-cinq ans, lieutenant aux horse-guards de Sa Majesté la reine Victoria, fouettait du bout de sa cravache les fleurs roses et bleues d'un massif d'hortensias, capricieusement semés au bord d'un bowling-green, dans la cour d'honneur de Roebuck-Park.

De temps en temps il jetait un coup d'œil impatient sur le cadran de pierre d'une horloge monumentale qui s'élevait au fronton de la façade du château, accosté d'une licorne bleue et d'un léopard armé.

« Toujours en retard! » murmurait-il en sifflant un petit air de chasse; et il alla caresser deux magnifiques chevaux, que tenaient par la bride des grooms en petite livrée; les nobles bêtes hennissaient et

piaffaient ; leur robe alezan brûlé miroitait au soleil.

Une jeune femme descendit lentement les marches du perron, relevant les longs plis de sa jupe noire, avec cette grâce nonchalante que l'on retrouve assez souvent chez les Anglaises de haute race.

« Enfin ! dit lord Henry en faisant quelques pas au-devant d'elle.

— Oh ! fit la jeune femme, est-ce un reproche, cousin ?

— Non, chère Arabelle, ce n'est qu'une plainte.

— A la bonne heure ! Je vous pardonne....

— De vous avoir attendue, » fit-il en riant. Et il secoua deux fois la main que lui tendait lady Arabelle ; puis, avec la souplesse et la force d'un écuyer rompu au manége, il enleva la jeune femme et la mit en selle. Lui-même sauta à cheval, rendit la main, et tous deux partirent, bercés par cette molle et facile allure que l'on appelle le galop de chasse. Bientôt ils franchirent la grille en fer doré de la cour d'honneur et disparurent sous une sombre avenue de châtaigniers, mêlés de grands ormes et de platanes aux larges feuilles.

On eût pu voir, au même instant, un petit rideau de mousseline, une minute entr'ouvert, se refermer à une fenêtre du troisième étage. Une jeune fille, qui venait de quitter sa table à ouvrage, se rassit tranquillement, et l'aiguille, voltigeant de ci et de là, reprit sa course infatigable.

« Est-ce que miss Chiffonnette voudrait aussi monter à cheval? demanda la voix joyeuse, mais un peu vulgaire, d'un homme encore jeune, qui se tenait debout sur le seuil de la porte.

— Je n'ai pas dit cela, William! reprit la jeune fille en souriant.

— Et vous avez raison, répondait-il; il a fait soleil trop matin, il pleuvra avant midi; et puis, continua-t-il en lui prenant la main, il vaut mieux finir votre robe de noce! Comme le blanc doit vous aller! Vous serez ravissante en mariée, madame William.... car à partir de demain vous ne vous appellerez plus Chiffonnette! » La jeune fille baissa la tête et rougit, comme doit faire toute miss bien élevée à qui on parle d'amour ou de mariage.

II

Elle ne s'était jamais appelée Chiffonnette. Son vrai nom était Mary, un nom bien anglais, et je n'ai jamais trop su pourquoi on lui avait donné l'autre, car elle n'avait pas le petit œil éveillé, le nez fripon et la bouche mutine des minois chiffonnés. C'était au contraire une beauté calme, modeste et sentimentale. Elle était née dans ce comté de Middlesex,

où le Saxon et le Normand ont mêlé leur sang pour former un des plus beaux produits que l'on puisse jamais envoyer à une exposition universelle de la race humaine. Nulle part les femmes n'ont les cheveux plus longs, les yeux plus grands et la bouche plus petite; et Mary était belle comme la plus belle fille du Middlesex. On eût admiré, sur les feuilles de vélin d'un album aristocratique, sa peau transparente et veloutée tout à la fois, son front qui avait toujours l'air de rêver, ses yeux d'un bleu un peu trop pâle, mais ombragés de grands cils qui semblaient adoucir leurs regards en les voilant. Quand elle souriait (elle ne riait presque jamais), on apercevait entre ses lèvres des lueurs blanches, humides, toutes nacrées, comme il arrive quand on ouvre un écrin de perles. Ses cheveux blonds flottaient en mille boucles légères, le long de ses joues et sur son cou; on eût dit un nuage d'or mouvant. Dès qu'elle parlait, de petites fossettes se creusaient au coin de sa bouche et au bord de son menton, comme les légères rides qui frissonnent au matin sur le miroir d'un lac. Ajoutez qu'elle avait des mains trop jolies pour rien faire, et que cependant elle travaillait toujours, car elle était pauvre, Chiffonnette! C'était, du reste, son seul défaut. Avec une dot, c'eût été une fille accomplie!

Son père, feu George Ashburnt, avait eu le tort de ne lui en point laisser.

George Ashburnt était, de son vivant, vicaire de la petite paroisse de Roebuck. Veuf à trente ans d'une charmante créature, plus belle que riche, et qu'il perdit après l'avoir adorée six ans, il resta chargé de sa fille, qu'il éleva fort mal.

Cet excellent George n'était pas du tout ce que l'on appelle un homme positif : il avait l'habitude de répéter le proverbe consolant : A chaque jour suffit son pain ! et celui du lendemain ne le préoccupait jamais. Du reste, il était fou de sa fille et l'habillait comme une poupée; le plus clair de sa cure y passait ; rien n'était trop beau pour elle. Elle était aussi bien mise que la fille d'un lord. Mais il eut du moins la sagesse de ne pas lui donner ce que l'on appelle vulgairement de l'éducation ; je veux dire qu'il ne gâta point par une demi-science son naturel charmant; il n'en fit point un bas-bleu : il la laissa femme. Mais il ne put éviter un tort que pour tomber dans un autre : s'il n'en fit point une savante, il en fit une tête romanesque. Presque toutes les Anglaises sont romanesques.... jusqu'à vingt ans. Il est vrai que le plus souvent elles écrivent le mot : *Mariage* à côté du mot : *Fin*, sur la dernière page de leur roman.

Mary aimait passionnément la lecture. Les in-folio de la bibliothèque paternelle n'étaient pas fort réjouissants . ils étaient d'ailleurs écrits presque tous en latin. On les échangea contre de bon an-

glais. Peu à peu la théologie quitta la maison de la cure. Les paroissiens ne songèrent point à s'en plaindre ; ils n'en avaient guère besoin ; un peu de simple morale, le dimanche, faisait bien mieux leur affaire ; et la morale ne se trouve pas seulement dans les gros livres : elle est partout où on sait la voir.

Mary eut bientôt lu les dix-huit ou vingt volumes achetés à la ville voisine; elle en demanda d'autres : qui a lu lira. Son père prit un abonnement à ces bibliothèques ambulantes que les Anglais appellent *Circulating libraries*. Pour quelques shellings par mois, on recevait au presbytère toutes les nouveautés de Londres. Oh ! le beau jour quand les livres arrivaient à Roebuck ! Comme Mary savait choisir !... elle devinait un auteur, rien qu'en voyant la couverture ; certaines nuances l'attiraient : elle avait été si heureuse avec un in-octavo lilas ! ses pressentiments ne l'avaient presque jamais trompée. Il était rare qu'elle fît fausse route ; rien qu'à voir un titre, elle devinait si le héros était sympathique. Quand elle avait fait son choix, elle s'en allait au bout du jardin, sous la tonnelle de chèvrefeuille, par une belle matinée bleue, une matinée de printemps, et elle lisait, en respirant le parfum des fleurs.

Les bouvreuils et les fauvettes, qui babillaient dans les haies, voltigeaient de branche en branche autour d'elle, et, penchant la tête, la regardaient de côté.

Ou bien, si déjà c'était le soir et l'hiver, assise dans le petit parloir, à côté de son père, près du poêle qui ronfle et de la bouilloire qui chante, les coudes sur ses genoux, la tête dans sa main, le livre sur la table, à moitié cachée par ses grands cheveux qui pendent, elle lisait. Elle lisait avec une ardeur, une passion et, si j'ose dire, une conscience sans égale. Elle se mettait à la place de l'héroïne et devenait infailliblement amoureuse du héros ; elle se réjouissait de leurs succès, s'affligeait de leurs revers, tremblait au milieu de leurs catastrophes, sautait vingt pages quand l'action marchait trop lentement, ou la suspendait par ses réflexions quand elle courait trop vite, et, après mille péripéties, qui l'avaient touchée, émue, affligée ou ravie, ne manquait jamais de se marier au dénoûment. Puis, quand le livre était fini, pendant que les deux jeunes époux savouraient en Suisse ou en Italie le premier quartier de la lune de miel, elle recommençait l'histoire avec mille variantes, et gardait son cœur fidèle au Lionel de Dickens, jusqu'au jour où il devait être détrôné par un Oswald de Thackeray, qui céderait à son tour cette charmante conquête à quelque beau cavalier de lady Fullerton. Toute la littérature y passa, et chaque matin, quand miss Mary bouclait ses cheveux ou polissait ses ongles roses, c'était toujours dans l'attente de quelque beau jeune homme qui ne venait jamais. Mais il pouvait venir !

et cela lui suffisait. Ainsi se faisait-elle une sorte de vie en dehors de la vie réelle. C'était une existence en partie double. Elle avait un petit monde intérieur dans lequel personne n'avait jamais pénétré, pas même son père ; le digne homme s'y fût trouvé dépaysé, et ce n'était vraiment pas la peine de lui faire faire le voyage.

Mais tout cela n'empêchait point miss Mary d'être une excellente petite ménagère, de veiller à ce que la vieille Marthe tînt la maison en ordre et, au besoin, de lui donner un coup de main, quand il le fallait : il est vrai qu'alors sa main était gantée ; mais l'ouvrage n'en était pas moins fait. L'honnête vicaire, à l'heure du lunch, trouvait toujours sa chope de bière fraîche et couronnée de blanche écume, et, à l'heure du thé, ses quatre tartines égales, ni trop larges, ni trop étroites, ni trop minces, ni trop épaisses, ni trop courtes, ni trop longues.

Nulle part on n'avait le pain plus blanc, le lait plus pur, le beurre plus fin. Et ainsi, à tout prendre, dans leur médiocrité, qui cependant n'était point dorée, ils étaient heureux, le père avec sa fille, la fille avec ses romans. Mais la mort frappa pour la seconde fois à la porte du presbytère : elle enleva le vicaire.

Mary resta orpheline : orpheline, belle et pauvre, trois dangers ! je dirais bien trois malheurs. On vendit les meubles. Il y eut à peine de quoi payer

les dettes courantes et l'abonnement du dernier trimestre à la *Circulating library*. Les gens de loi ne laissèrent pas même le lit de sa mère à la triste Mary. Le nouveau pasteur était un père de famille ; il avait une femme acariâtre et beaucoup d'enfants. La maison était petite : il n'y eut point de place pour Mary ; elle partit, emportant quelques chemises, trois robes, un rouleau de rubans, un flacon d'*ess-bouquet*, et un bel exemplaire, relié en maroquin rouge, du *Vicaire de Wakefield*, le premier roman qu'elle eût jamais lu.

Où aller maintenant ?

Si la jeune miss eût su l'italien et le français, l'histoire et la géographie, le piano et l'arithmétique, un peu d'allemand et beaucoup de grammaire, elle eût pu entrer chez un baronnet pour achever l'éducation de trois grandes filles rousses, soigner le dernier baby, faire des reprises au linge de table et surveiller les domestiques, le tout à raison d'une guinée par mois. Mais, en fait de mathématiques, elle n'était jamais allée plus loin que la soustraction ; elle ne connaissait pas une note de musique, et, à l'exception de l'anglais maternel, toutes les langues lui étaient également étrangères. Elle avait donc le bonheur de ne pouvoir pas être institutrice, la pire des conditions pour une jeune fille qui a un peu de beauté, quelque délicatesse dans l'âme et quelque fierté dans le cœur.

Mais, de ce qu'elle ne peut pas être institutrice, il ne s'ensuit pas qu'une jeune fille soit tirée de tout mauvais pas, et sans lady Roebuck Mary se fût trouvée assez embarrassée.

Roebuck-Park est situé sur la paroisse que desservait George Ashburnt. Depuis qu'elle ne voyageait plus sur le continent, milady venait y passer les neuf mois de l'année consacrés par la fashion à la vie hors de Londres. Souvent, le dimanche, quand du haut de la tribune d'honneur qu'elle occupait avec milord et ses enfants elle promenait sur ses vassaux un regard satisfait, milady avait aperçu, toujours au pied du même pilier gothique, réservée, modeste et recueillie, belle sans même se douter qu'elle le fût, Mary, la fille du pasteur.

Aussi, quand le desservant mourut, la première pensée de milady fut pour l'orpheline, Elle se sentit touchée de son malheur et préoccupée de son avenir : elle eut un bon mouvement.

« Milord, dit-elle, il faut prendre cette petite à Roebuck-Park.

— Vous le pouvez, milady. »

Ce fut ainsi que Mary passa d'un humble presbytère dans un des plus magnifiques châteaux des Trois-Royaumes. Elle y fut accueillie avec une certaine grâce hospitalière. On voulut lui cacher le bienfait pour en doubler le prix. Il fut convenu

qu'elle surveillerait les toilettes de milady et donnerait de temps en temps un coup d'œil aux chemises de milord. C'était une sorte de surintendance de la garde-robe que l'on créait pour elle ; elle avait les femmes de chambre sous ses ordres, et vivait dans la famille de l'économe. Pour une héroïne de roman, c'était une position modeste ; pour une orpheline abandonnée, c'était une fortune dont il fallait remercier le ciel à deux genoux.

Mary pleura beaucoup son père, et un peu la *Circulating library*, à laquelle il fallut renoncer. Elle relut le *Vicaire de Wakefield*, le soir, dans sa chambre, et s'accoutuma du reste assez facilement à sa nouvelle vie.

Elle était active et soigneuse ; penchée sur sa tâche comme une brave fille qui veut gagner son pain, elle tirait l'aiguille, que c'était un plaisir de la voir. Ses petites mains couraient dans les étoffes soyeuses, ballonnaient une jupe ou plissaient un corsage avec l'habileté que les contes d'autrefois prêtaient toujours aux doigts délicats des fées.

Un jour, en la regardant travailler, le vieux lord, qui émaillait volontiers sa conversation de quelques mots de français, l'appela miss Chiffonnette ; le mot resta, et ce fut le petit nom d'amitié que lui donnèrent désormais les gens du château.

Cependant Mary venait de voir fleurir les roses

pour la dix-huitième fois. Ses beaux cheveux blonds cachaient une tête ardente...

Désir d'Anglaise est un feu qui dévore!

a dit je ne sais plus quel poëte. Depuis que Chiffonnette ne lisait plus de romans, elle en inventait. On ne se corrige pas tout d'un coup.

Le fils aîné de milady, lord Henri, sous-lieutenant aux horse-guards, vint passer quelques semaines à Roebuck-Park. Henri avait vingt-trois ans. Il était beau comme le rêve d'une jeune fille. Pour Mary, le voir, ce fut l'aimer. Quant au jeune lord, ce fut à peine s'il prit garde à Mary : c'était une jolie fille de plus au château ; mais il respectait la maison de sa mère.

Un jour, pourtant, il rencontra Chiffonnette dans un corridor. Elle portait sur son bras une de ces jupes empesées pour lesquelles nos architectes sont obligés d'élargir les habitations modernes. Henri dut se ranger contre le mur pour la laisser passer ; il était poli comme Louis XIV, et saluait toutes les coiffes, qu'elles fussent de dentelles ou de linon. Il porta la main à son chapeau ; Chiffonnette voulut répondre par une belle révérence, et, pour éviter aux longs plis blancs tout contact dangereux, en même temps qu'elle s'inclina, elle souleva sur ses bras la robe de milady. De sorte que le jeune homme n'aperçut plus

qu'une tête blonde au-dessus des flots de mousseline empesée. Il se mit à rire, et redoubla l'embarras de Chiffonnette, qui s'appuya au mur en rougissant jusque dans ses cheveux.

Henri lui donna un léger coup sur la joue, et passa en murmurant :

« Bonjour, mon petit bouton de rose ! »

Puis il monta à cheval, et poussa jusqu'à Green-Manor, pour aller serrer la main de sa cousine Arabelle.

Chiffonnette rentra dans sa chambre tout émue; elle se regarda au miroir, c'est toujours par là que les jeunes filles commencent, et se trouva très-pâle.... Elle voulut se remettre à l'ouvrage; ses mains tremblaient. Elle rejeta la broderie commencée et rêva.... à quoi rêvent les jeune filles ! « Son petit bouton de rose ! disait-elle; je suis son petit bouton de rose ! Oh ! il m'aimera.... car je l'aime. »

III

Enfin le roman de Chiffonnette prenait un corps. Le personnage s'animait, respirait, parlait. Il sortait du livre et entrait dans sa vie, et il était plus beau qu'Oswald ou Lionnel; le rêve était vaincu par la réalité.

Pendant les quinze jours qui suivirent, le jeune lord ne lui adressa pas une seule fois la parole; c'est à peine si elle l'entrevit. Elle était heureuse pourtant, car elle aimait, et le bonheur vient moins de l'amour que nous inspirons que de celui que nous éprouvons nous-mêmes. Mary n'avait pas de confidente et vivait en elle. Joie ou douleur, tous ses sentiments se doublaient en se concentrant. Ne pouvant pas dire à son idole : « Je vous aime ! » elle tâchait de le lui prouver, mais par des moyens, hélas ! trop détournés pour qu'il s'en aperçût. Elle parfumait ses chemises de marjolaine, préparait ses mouchoirs à l'iris, et enveloppait dans des peaux d'Espagne, fines et odorantes, la cravate qui devait toucher son cou.

Henri jouissait de tous ces petits bonheurs de la vie sans y prendre garde, comme nous jouissons nous-mêmes du soleil, du printemps et des fleurs.... en ingrats !

Cependant il arriva certains bruits de Crimée à Roebuck-Park. On parlait beaucoup de guerre. Le régiment de Henri fut désigné : on fixa même l'époque de l'embarquement. Pendant les derniers jours, le jeune lord promena ses adieux de château en château. Chiffonnette était dans de mortelles angoisses : elle ne vivait plus que pour cacher ses tourments, car elle n'avait pas même la permission d'être malheureuse à son aise. Il ne fallait point que

sa douleur fît de bruit. Avec un peu de raison, elle se fût dit tout de suite qu'elle prenait beaucoup de peine pour rien, et que lord Henri, depuis bientôt un mois, n'avait pas honoré de la moindre attention son petit bouton de rose.

« Est-ce qu'il pourrait quitter Roebuck-Park sans m'avoir revue? » se demandait la pauvre enfant, le matin même du jour où lord Henri devait partir. Une force la poussait: elle descendit dans les jardins, elle parcourut les allées, elle s'enfonça sous les massifs que Henri préférait. Il parut bientôt, marchant à pas comptés, triste et visiblement préoccupé. Il avait quitté la veille au soir sa cousine Arabelle, et, comme avait dit un baronnet du voisinage, *scholar* distingué d'Oxford, il y a toujours des larmes dans les adieux de Mars et de Vénus.

Tous deux se rencontrèrent au détour d'une allée; le hasard sans doute avait ainsi arrangé les choses. Mary poussa un petit cri, noté sur la gamme de la surprise et de l'effroi. Henri la regarda. S'il l'eût comparée à une rose, c'eût été cette fois à une rose blanche, car elle était extrêmement pâle. C'est à peine s'il restait une ligne de carmin sur ses lèvres; mais le bord de ses paupières était rouge, comme si elle eût pleuré longtemps. Elle avait une de ses petites robes du presbytère, un peu trop élégantes peut-être; mais, puisqu'elles étaient faites, il fallait bien les porter. Elle tenait à la main une branche

de lilas en fleur. Henri était jeune, il ne put s'empêcher de voir que la jeune fille était charmante, et, comme en l'apercevant elle avait involontairement fait quelques pas en arrière, il marcha vers elle, et lu dit quelques mots aimables. Une touffe de roses s'épanouit sur la neige de ses joues; elle releva ses grands yeux, où roulaient encore des larmes mal essuyées.

« Vous pleurez? lui dit Henri.

— Vous partez! » reprit Mary.

Il s'empara de sa main, et, avec douceur et force tout à la fois, il l'attira vers lui et la fit asseoir sur un banc rustique au pied d'un chêne, derrière les charmilles. Puis il la regarda. Un rayon de soleil, tamisé par les feuilles en traversant les rameaux, baignait son front de lueurs molles et tièdes. Elle ne parlait pas; mais, au soulèvement trop accentué de sa robe, on pouvait compter les rapides battements de son cœur. L'image d'Arabelle s'effaça peu à peu devant les yeux du jeune homme; il serra sans rien dire la petite main qu'il avait gardée. Mary répondit en rougissant par une autre étreinte, en murmurant d'une voix faible comme un soupir :

« Lord Henri, cher lord Henri! »

On entendit un bruit de pas derrière les charmilles. Instinctivement les deux jeunes gens s'éloignèrent l'un de l'autre.

« Avez-vous vu lord Henri? demandait à l'un des

jardiniers la voix de l'intendant, William Perkins; milady fait demander notre jeune maître. »

Les pas et la voix se rapprochaient.

« Adieu, my Lord, » dit Mary, en donnant à ces deux mots un accent que nous ne saurions ni rendre ni traduire.

Elle brisa en deux la branche de lilas, lui en donna une moitié, cacha l'autre dans son corsage. Henry regagna le château ; Mary resta cachée une heure ou deux dans les charmilles.

Lord Henri quitta Roebuck-Park le soir même.

A partir de ce jour, le *Times* et le *Morning-Post* remplacèrent la *Circulating library*, et Chiffonnette ne lut plus d'autres romans que les bulletins de lord Hardinge.

Après la charge d'Inkermann, où les horse-guards, pareils à une volée de boulets, firent un trou à travers l'armée russe, la dépêche télégraphique la rendit à peu près folle, et elle ne retrouva sa raison qu'en entendant lire une lettre de lord Henri, datée du quartier général, le lendemain de la victoire.

IV

William Perkins, que nous avons nommé tout à l'heure, n'était rien moins qu'une tête romanesque. C'était un intendant ; mais il n'en était pas moins sensible à ses heures, et il se croyait capable d'une belle passion tout comme un autre ; seulement il n'avait que des passions raisonnables. Quoiqu'il eût pris trente-cinq ans aux dernières prunes, il ne s'effrayait pas des dix-huit printemps de Chiffonnette, et il l'aimait en tout bien et tout honneur, en vue du légitime mariage. Il avait vu l'inclination naissante de la jeune fille pour Henri : « Cela se passera, disait-il ; c'est une fleurette de mai, il y en aura pour un déjeuner de soleil... Milord s'en ira, et je resterai... Quant aux... inconvénients d'avoir une si jolie femme, c'est un peu fou, cette jeunesse, mais c'est honnête... et puis, d'ailleurs... je suis là ! »

Après le départ de Hènri, Roebuck-Park fut assez triste. Les fils qui s'en vont à la guerre emportent la joie de la maison. On n'ose pas rire près des mères inquiètes.

Cependant, au bout de quelques mois, les vacances commencèrent pour le second fils de milady,

Arthur, qui sortait d'un collége de Londres, et qui se reposait dans la famille avant d'entrer à l'université d'Oxford.

Arthur a seize ans ; sa jeunesse hésite incertaine sur le seuil de l'adolescence, et il ne devine pas encore cette énigme de la vie que proposent aux nouveaux venus les sphinx en robe de satin. Il a grandi trop vite : c'est ce que les Anglais appellent un long garçon; mais déjà l'amour, le plus poétique de tous les amours, celui qui s'ignore, l'amour sourit et s'attendrit dans ses grands yeux bruns. De tous ceux qui portent encore la veste sans basques et le col rabattu, aucun n'a plus de cœur: et savez-vous rien de charmant comme un cœur de seize années qui s'éveille dans la fraîcheur matinale de son printemps ?

Chez Arthur, tout était jeune : rien n'avait encore parlé ; il commençait à vivre. Pendant son séjour au collége, le beau sexe ne fut représenté à ses yeux que par l'épouse de son portier, qui était borgne, et sa trop respectable aïeule, lady Roebuck, qui le faisait demander deux fois chaque semaine à la grille, au grand dommage de ses parties de cricket. Il n'avait pas encore une idée bien arrêtée de ce que voulait dire le mot *femme*.

Mary fut pour lui comme une révélation. Le rêve vague de la première jeunesse continua tout éveillé, mais avec un nom, une forme, un corps, une réalité.

Elle fut pour lui ce que son frère avait été pour elle. Ce sentiment naissant, nouveau, inconnu, avait un charme douloureux. Il en souffrait avec délices, mais il en souffrait. Des orages grondaient sourdement dans sa poitrine soulevée; il recherchait la solitude pour y retrouver sa constante et chère pensée, et fuyait tous les yeux comme s'il eût craint de voir deviner son trouble et sa cause trop aimée. Il abandonnait son poney isabelle, à crinière noire, petit monstre né dans les montagnes du pays de Galles, et qui faisait son bonheur depuis deux ans; il négligeait la ligne volante et la mouche artificielle, cette mouche d'or aux ailes d'azur qui provoque la truite quand elle fait miroiter au soleil de midi ses écailles tachetées. Milady, pour le jour de sa fête, lui fit la surprise d'un joli fusil à bascule, ardemment désiré, vrai bijou, ciselé dans le chêne d'Écosse et le fer de Birmingham. Arthur descendit dans le parc, tira deux hirondelles, les manqua, remit le fusil dans son étui d'acajou et recommença ses promenades dans les allées solitaires. Il avait étudié la topographie des jardins avec la minutieuse attention d'un ingénieur. Les arbres étaient ses observatoires; il savait de quel point on apercevait la tourelle où travaillait Chiffonnette; il changeait ses positions pour n'être pas remarqué des gens; et puis la jeune fille était tantôt à une fenêtre et tantôt à l'autre. Arthur connut bientôt ses habitudes; il avait

son poste pour chaque heure du jour, et l'on était certain de l'y trouver. L'héliotrope sentimental est moins fidèle à tourner sa face d'or vers le point du ciel où rayonne son glorieux amant. Le parc était, du reste, merveilleusement disposé pour ces petites stratégies de l'intrigue innocente, et le dessinateur l'avait semé de massifs épais et coupé de haies vives qui favorisaient les marches et contre-marches, et ménageaient des embuscades à chaque pas.

Arthur eut deux ou trois belles matinées.

Chiffonnette travaillait à sa fenêtre ouverte, et chantait en travaillant. Je ne prétendrai pas qu'elle eût la méthode de l'Alboni, ou la passion de la Malibran ; mais la voix de la femme qu'on aime n'est-elle pas la plus douce des musiques? Celle de Chiffonnette avait d'ailleurs un timbre charmant, et elle chantait certaines ballades avec une simplicité touchante et je ne sais quelle grâce qui vous prenait l'âme.

Quand Arthur l'entendait, il se laissait tomber sur un banc de gazon et s'abandonnait à d'ineffables ravissements. De grosses larmes, épanchées des sources trop pleines du cœur, coulaient alors sur ses joues.

Mais tout à coup le sable craquait sous un pied lourd, les feuilles froissées semblaient se plaindre dans les charmilles. C'était William Perkins qui recommençait sa troisième ronde. Il avait du moins

la discrétion de ne pas trop s'approcher du jeune homme ; mais Arthur l'avait vu : il rougissait, se jetait dans les massifs, buvait ses larmes, et fuyait la maison pour le reste du jour.

Tout le monde au château remarquait ses préoccupations et sa tristesse. Déjà quelques-uns en devinaient la cause.

« Il faut bien que jeunesse se passe ! » disait milord.

— La sienne n'est pas encore commencée, » reprenait milady.

« Qu'as-tu donc ? dit-elle un jour à son fils ; tu ne m'embrasses seulement plus !

— Autrefois vous disiez que je vous embrassais trop ! répondit Arthur en lui baisant la main.

— Alors, cher enfant, tu t'es bien corrigé. »

Et, prenant sa tête bouclée, elle l'appuya contre sa poitrine, et par de bonnes paroles, ces paroles de mère qui sont douces comme des caresses, elle essayait d'adoucir un peu cette humeur de farouche Hippolyte.

Arthur se laissait faire, comme le petit enfant que sa nourrice berce pour l'endormir ; mais, dès que milady voulait l'interroger, il se redressait, la regardait fixement, ne répondait rien, et prenait la fuite, boudeur et inquiet.

Que faire ? Attendre. La patience et le temps, voilà les plus sûrs remèdes à toutes les folies des

hommes, ces grands enfants, et des enfants, ces petits hommes.

Peu à peu cependant Arthur s'enhardit. Au lieu d'éviter Chiffonnette comme par le passé, il la rechercha ; il ne lui parlait pas encore beaucoup, mais il ne cessait pas de la regarder. Bientôt il se hasarda jusque dans la chambre où elle travaillait; mais furtivement d'abord, et aux heures où il savait qu'elle n'y était pas.

Un jour, elle trouva un gros bouquet de roses sur sa table. Elle sourit. Toute femme est coquette et flattée du moindre hommage, fût-ce celui d'un enfant! Elle mit les fleurs dans un verre d'eau. Mais bientôt leur parfum lui monta à la tête, et elle posa le verre sur la fenêtre.

« Elle accepte mon bouquet elle prend soin de mes fleurs, » se dit Arthur, qui épiait de loin la tourelle.

Le lendemain, Chiffonnette, en rentrant chez elle après le déjeuner, trouva une botte de jasmins et de mimosas ; elle en respira les vives senteurs avec une fiévreuse avidité, plongeant sa petite tête dans les parfums.

Ce n'était plus la saison des lilas; mais Arthur en avait pris un rameau sans fleurs pour relever son bouquet par leur feuillage élégant et leur verdure aimable.

Mary se rappela le départ de lord Henri, la matinée

des adieux et leur causerie, leur première et dernière causerie, si brusquement interrompue. Elle arracha une feuille au rameau et la mit entre ses lèvres. C'était un baiser qu'elle envoyait en Crimée.

Elle ne trouva rien le lendemain ; Perkins avait fait bonne garde. Mais deux jours après Arthur, pour se venger, fourragea dans les serres, et les plus belles orchidées de la réserve de milady durent prêter à son jeune amour l'éloquence orientale de leurs couleurs et de leurs parfums.

« Il est un peu fou, dit la jeune fille en prenant le bouquet ; je vais lui renvoyer ses fleurs... mais comment? et par qui ? »

Elle prit le bouquet.

« Dieu ! sont-elles jolies ! fit-elle en les regardant encore; et comme on est heureux d'être riche pour avoir de belles choses !... et comme elles sentent bon ! ça embaume ! Tiens ! un billet; qu'est-ce qu'il peut m'écrire ? »

Et Chiffonnette enleva avec précaution un mince papier, plié en six ou huit doubles, qui s'était glissé là, comme un petit serpent sous les fleurs.

Chiffonnette poussa le verrou, et, curieuse comme une fille d'Ève, lut bien vite sur un papier satiné, aux armes des Roebuck, les deux lignes suivantes :

« Chère miss Mary, ne mettez pas ces fleurs sur la fenêtre, comme celles d'hier, je vous en supplie !

Portez-les seulement un jour, si vous aimez un peu quelqu'un qui vous aime fort.... et pour toujours : oui, miss Mary, pour toujours ! ARTHUR R.

« Il commence bien, » dit Chiffonnette en serrant le billet.

Et un demi-sourire plissa le coin de ses lèvres fines, sourire un peu malicieux, celui de toute jeune fille recevant la déclaration brûlante d'un collégien trop précoce. Elle compara les deux frères. L'aîné fit du tort au plus jeune. L'image de Henri, séduisante en sa grâce virile, repassa devant ses yeux ; elle crut entendre sa voix sonore et douce qui lui disait à l'oreille : « Bonjour, bouton de rose ! » Arthur ne lui avait jamais rien dit, et puis on ne peut pas aimer les deux frères à la fois, et n'aimait-elle pas Henri ? Cependant, depuis qu'elle avait lu le billet d'Arthur, elle n'en était plus tout à fait certaine. Pourtant tous les héros de roman qu'elle avait connus avaient au moins vingt ans ; Arthur n'en avait que seize.... C'était trop tôt pour aimer, trop tôt pour souffrir ! — Aimer, souffrir ! n'est-ce point la même chose ? et puis comme ce serait mal à elle de porter le trouble dans cette famille, qui l'avait si noblement accueillie !

Elle prit donc un parti courageux et ouvrit brusquement la fenêtre, bien résolue à lancer la touffe d'orchidées dans le petit parterre, au pied de sa

tourelle. C'était une réponse un peu dure ; mais elle avait du moins le mérite d'être claire, et son novice soupirant ne pourrait pas s'y tromper.

Mais il arriva qu'Arthur, en ce moment, se promenait sous les balcons de la belle, dévoré d'impatience et ne pouvant plus supporter l'attente. Il voulait à tout prix savoir l'effet qu'aurait produit son billet.

Chiffonnette l'aperçut.

« Mon Dieu ! dit-elle, je ne puis pourtant pas lui jeter ses fleurs à la tête ; ce ne serait pas convenable. On peut dire non ! mais il faut le dire poliment. »

Et elle referma la fenêtre plus vivement qu'elle ne l'avait ouverte.

Rien n'avait échappé au jeune homme. Il avait vu la belle Mary son bouquet à la main.... Elle ne l'avait point mis sur la fenêtre, elle l'avait gardé, elle le portait sans doute.... comme il l'en avait priée.... C'était sa réponse.... elle l'aimait.

C'est maintenant plus que jamais qu'il avait besoin d'être seul. Tout le monde n'allait-il pas deviner son secret ? l'amour lui mettait toutes ses flammes dans les yeux, son front rayonnait. Il s'enfonça dans les taillis du parc, comme un jeune cerf dans les halliers épais, jusqu'à ce qu'il ne vit plus que le ciel et les arbres. Il arriva bientôt à la lisière d'un petit bois, sur le bord d'une rivière serpentine, qui s'endormait entre les joncs et les roseaux. Nulle

part la rêverie n'eut de plus cher asile; le gazon discret étouffait le bruit des pas et se relevait pour cacher leur empreinte. Au milieu, les fontinales et les cressons, les nénufars à la corolle d'or, lis flottants des eaux, étalaient leurs larges feuilles; les libellules aux ailes de gaze venaient boire la rosée dans leur calice; mille insectes invisibles bourdonnaient dans l'air chaud, et, au milieu du silence de midi, on entendait sourdre et germer la terre. Arthur se coucha dans les grandes herbes vertes, et regardant le ciel bleu là-haut :

« Dieu! dit-il, qu'il fait bon vivre! et qu'on est heureux d'aimer! »

Il eût donné dix belles années de sa vie pour dire à miss Mary tout ce qu'il pensait d'elle... quand elle n'était pas là, car il sentait bien que sa présence l'intimidait un peu. Il se releva bientôt, cueillit un gros bouquet de ces petites fleurs bleues que les Allemands appellent *Vergiss-Mein-Nicht* et les Anglais *Forget-me-not*, puis le jeta dans l'eau, et tirant de sa poche un couteau de Sheffield, dont la pointe coupait comme un diamant, il choisit l'écorce la plus unie de ces beaux trembles qui poussent au bord des ruisseaux, et dont la nature enveloppe le tronc d'un fourreau lisse de satin blanc, et il entailla un M majuscule qui pénétra jusqu'à l'aubier profond.

L'arbre devint son confident, et il ne fallut rien

moins que le troisième coup de la cloche du dîner et la crainte d'inquiéter sa mère pour l'arracher à ce tête-à-tête innocent.

Une heure après son départ, Perkins faisait disparaître la lettre amoureuse, et cicatrisait avec l'argile fraiche la blessure de l'arbre, qui répandait sa séve comme du sang ou des larmes.

Arthur et miss Mary ne s'étaient point encore parlé, et, si le jeune bachelier portait une fleur séchée dans un médaillon, c'est à coup sûr qu'il l'avait volée, ainsi que le ruban qui faisait une tache bleue à son cou. Il boutonnait, pour le mieux cacher, sa veste jusqu'au menton.

Arthur vécut toute une semaine avec ces menus larcins de l'amour. Mais bientôt ce ne fut plus assez et il voulut davantage. Il n'eut plus qu'une idée; mais elle prit chez lui la force de l'idée fixe : parler à sa chère idole! Le prétexte lui manquait, mais l'amour est ingénieux.

V

Chiffonnette occupait la chambre haute de la quatrième aile du château. Les étages inférieurs étaient abandonnés à l'intendant William Perkins et à sa sœur, qui remplissait les fonctions de femme de charge. Notre héroïne s'était pratiqué un petit

réduit poétique, comme tout nid de jeune fille, à côté de la vaste pièce où s'empilaient, dans des armoires de chêne et des bahuts ciselés, les trésors de la lingerie de Roebuck-Park. Deux chaises, la table à ouvrage et le lit obligé, composaient tout le mobilier de la fille du pasteur ; une ou deux têtes de Lawrence, accrochées à la muraille, montraient cependant qu'on n'avait pas systématiquement négligé de sacrifier aux Grâces. Quand on voulait d'autres tableaux, on ouvrait la fenêtre, et alors on apercevait cette belle campagne anglaise, soignée comme un jardin, entrecoupée de parcs, semée de villas, décorée de châteaux, et çà et là de jolies rivières dont les eaux, qui chatoyaient au soleil, brodaient sur le velours vert des prairies des arabesques de moire frissonnante ; tout à côté, l'or des moissons ondoyait sous le vent ; plus loin, comme un rideau flottant, la cime des forêts reposait doucement les yeux en arrêtant les lignes molles de l'horizon. La fenêtre même de Chiffonnette avait sa grâce rustique : des jasmins et des clématites, plantés sur la terrasse du second étage, escaladaient la muraille avec l'escadron léger des pariétaires, et tous ensemble suspendaient alentour leurs festons et leurs guirlandes. Quand Chiffonnette penchait au milieu de ses fleurs son frais et doux visage, jamais cadre plus charmant n'avait enfermé dans une bordure vivante une plus délicieuse figure.

Arthur donna un coup de ciseau dans la manche de sa chemise, et déchira largement la fine batiste du poignet ; puis il prit le chemin de la lingerie et enfila l'escalier en sautant quatre marches à la fois. Arrivé à la dernière, devant la petite porte de la chambre où travaillait Chiffonnette, il s'arrêta : le souffle lui manquait, et sa poitrine battait comme s'il eût fait trois fois le tour du parc en courant.

La clef était sur la porte. Il avança la main comme pour ouvrir, et n'osa même pas frapper.

« Quel enfant je suis de trembler comme je fais ! » dit-il en essayant de voir à travers la serrure.

On ne voyait rien ; il reprit son courage à deux mains et frappa un seul coup, mais si faible, qu'on eût pu croire qu'il avait peur de l'entendre.

On ne répondit pas.

Il s'enhardit et frappa plus fort. Une chaise effleura le parquet qui gémit, et l'on entendit le bruit de deux petits pieds mutins qui trottaient menu. Ils approchaient rapidement, et l'on devinait maintenant qu'ils étaient tout près de la porte. Arthur eût bien voulu s'en aller. Il fit trois pas en arrière, et alla s'appuyer contre le mur en face.

Cependant les petits pieds se rapprochaient toujours, le parquet criait contre la porte, la porte s'ouvrit, et Chiffonnette parut.

Les deux enfants rougirent tous deux à la fois.

« Miss Mary, dit Arthur d'une voix brève et entre-

coupée.... je ne voulais pas venir; mais c'est ma manche qui est déchirée! « Et il montra son poignet d'un air piteux.

« Il faut prendre un autre... vêtement, dit Chiffonnette, trop Anglaise pour se permettre de prononcer le mot chemise; le valet de chambre est venu ce matin chercher de pareilles... choses; vous en trouverez chez vous. » Et, déjà rassurée en le voyant si timide, Chiffonnette se mit à rire.

Quand Chiffonnette riait, elle avait au milieu de la joue la plus admirable petite fossette du monde. Arthur, en la regardant, oublia de répondre, et, comme la jeune fille riait plus fort :

« Miss Mary, dit-il, je voudrais garder celle-ci : ne pourriez-vous pas y faire un point? »

Elle lui prit la main pour mieux juger l'accident. Arthur frémit au contact de cette peau douce et satinée; mais il poussa la porte assez résolûment, et il entra.

Ce fut au tour de Chiffonnette d'avoir peur.

VI

Depuis deux mois qu'il était au château, Arthur avait beaucoup changé. Il entrait, à son insu, dans

cette crise qui fait les hommes. Sa voix de soprano perdait ses cordes d'or, et, comme celle d'un oiseau qui mue, elle devenait gutturale et rauque. Son œil, si limpide, qu'en le regardant on pouvait lire jusqu'au fond de son âme, comme en se penchant sur une source qui n'a pas été troublée on aperçoit la mousse et les cailloux de son lit, son œil avait maintenant comme une flamme agitée, qui parfois s'éteignait dans une larme. Ses cheveux, moelleux et doux comme un duvet de soie blonde, devenaient plus rudes au toucher; un fin coton estompait la fleur de pêche de sa joue veloutée, et projetait comme une ombre transparente sur l'arc délié de ses lèvres. Arthur devenait homme. Il s'en apercevait aux orages de son cœur.

Je ne sais à quoi Chiffonnette avait pensé le matin, mais elle avait mis ce jour-là une petite robe de toile des Indes, qui lui allait à ravir. Du reste, depuis qu'elle était au château, elle ne faisait rien comme tout le monde. Jamais elle n'était plus simple que quand elle sortait de sa chambre, ni plus coquette que lorsqu'elle y rentrait. On eût dit qu'elle s'habillait pour son miroir. Elle travaillait plus gaiement et d'un cœur plus léger quand elle avait fait un bout de toilette; elle cherchait bien moins à plaire au monde qu'à être belle pour ses chères pensées. Il y a des femmes qui mettraient leurs diamants au désert : elles iraient se regarder dans les fontaines.

Chiffonnette se contentait d'une fleur ou d'un ruban, mais que personne ne savait poser mieux qu'elle.

Arthur s'était assis de l'autre côté de la table à ouvrage.

« Que vous êtes jolie, miss Mary ! dit-il en joignant les mains.

— Monsieur Arthur est bien jeune pour dire ces choses-là, répondit miss Mary en tirant d'un petit étui d'ivoire une aiguille, qu'elle essaya par deux fois d'enfiler.

— Pas si jeune que vous croyez, miss Mary, reprit Arthur en redressant sa taille ; j'ai seize ans et demi.

— C'est respectable ! dit Chiffonnette en riant.

— Je ne retournerai plus au collége.

— Mais vous irez à l'Université.... c'est la même chose.

— Non !

— Je ne vois pas la différence.

— Au lieu d'avoir un maître d'étude, j'aurai un domestique.

— C'est plus agréable, et je conviens maintenant que milord est un personnage ; je suis ravie, puisque c'est le plaisir de Sa Seigneurie, d'avoir l'honneur de faire un point à sa manchette.... »

Tout cela fut dit très-gaiement, et le fil d'Irlande, après avoir hésité deux ou trois fois, s'engagea enfin dans le trou de l'aiguille.

Miss Mary fit au jeune homme un signe de la main, qui voulait dire : « Approchez ! »

Arthur bondit bien plus qu'il ne marcha, et vint s'asseoir tout près d'elle sur un petit banc, où d'habitude on déposait les longues robes et les jupes à volants de milady.

« Vous n'êtes pas à ma main, » dit la jeune fille en essayant de coudre.

Arthur, qui était à gauche, se mit à droite.

« C'est encore plus mal, fit-elle avec un petit mouvement d'impatience.

— Mon Dieu ! dit-il d'une voix qui priait, où faut-il donc me mettre pour être bien ?

— Tenez, ici ! »

Et, avec le bout de son petit pied cambré, elle lui montra un tabouret.

Il s'agenouilla devant elle et lui tendit la main.

« Êtes-vous contente maintenant ?

— Oui, si vous ne bougez pas.... Dieu ! a-t-il le poignet mince, et quel bras potelé ! c'est comme une femme.... Si je le piquais, c'est du lait qui en sortirait.

— Je ne sais pas, miss Mary, mais il est moins blanc que le vôtre. »

Son regard se glissait sous la manche.

Chiffonnette travailla sans parler davantage. Les deux têtes se touchaient, mêlant les boucles de leurs cheveux ; on n'eût pu dire laquelle était la plus

blonde. La robe de Chiffonnette sentait la violette et l'iris. Arthur rougissait et pâlissait tour à tour. Vingt fois sa pure haleine effleura le front de la jeune fille sans qu'il osât la toucher de ses lèvres. Enfin, il prit une de ses boucles soyeuses et la baisa.

« Que faites-vous donc, monsieur Arthur ? dit-elle en se rejetant vivement en arrière.

— Miss Mary, je vous aime.... »

Les mains de Chiffonnette tremblèrent, l'aiguille se trompa de chemin, et, au lieu de piquer la batiste, elle s'enfonça dans le satin de la peau.

Une goutelette rose s'arrondit au bout de l'aiguille. Arthur pâlit un peu et regarda la jeune fille avec un sourire qui disait : « Je souffre par vous, merci ! »

Chiffonnette lui prit la main avec une brusquerie presque sauvage, et elle étancha sous ses lèvres le sang qui coulait.

Arthur se leva, et retira sa main comme si ce baiser l'eût brûlé. Tous deux se regardèrent : leur jeunesse leur montait au cerveau. Un nuage passa devant leurs yeux ; leurs mains se cherchaient et ne se trouvaient pas.

C'est par une heure pareille que Paolo cueillit le baiser fatal sur le sourire de Francesca.

Les oiseaux chantaient dans le parc, et un grand jasmin, dont les étoiles d'argent riaient parmi le feuillage sombre, entrait par la fenêtre dans la chambre exhalant ses effluves capiteux......

Peut-être allaient-ils épeler en balbutiant les premières lettres du livre de l'amour, quand un vigoureux : *Rule, Britannia!* chanté d'une voix sonore et pleine, fit retentir la tourelle. Bientôt les marches de bois du dernier étage craquèrent sous un pas bien rhythmé.

Les femmes, si jeunes qu'elles soient, se remettent plus vite et mieux que les hommes.

« C'est William Perkins ! dit Chiffonnette en reprenant son aiguille.

— Oh ! je le chasserai, fit Arthur en fermant le poing.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il vient sans qu'on l'appelle.

— C'est une raison, » dit la jeune fille en riant.

On frappa un coup sec, et la porte s'ouvrit. Perkins parut sur le seuil. Il sembla surpris de rencontrer Arthur, qui ne dit pas un mot.

« Miss Mary, dit-il en s'adressant à Chiffonnette, ma sœur voudrait bien vous demander un petit service.

— Je descends tout à l'heure, » répondit la jeune fille en arrêtant ses derniers points.

Arthur sortit sans ajouter une parole, mais *in petto* maudissant l'intendant.

William s'assit en face de la jeune fille et la regarda dans les yeux.

Le brave Perkins était peut-être trop gros pour plaire à première vue à une miss sentimentale. A

vingt ans, il avait le teint un peu trop rose ; à trente, un peu trop rouge. Cette nuance s'harmonisait d'ailleurs avec la nuance assez vive de ses favoris taillés en côtelette ; sa main n'aurait pas ganté du 6 3/4 : mais, si elle était forte, elle était loyale, et, quand une fois elle avait serré la vôtre, elle ne se fermait plus pour vous. Du reste, passe-port avantageux : trente-cinq ans, cinq pieds six pouces, propre au service et pas de signes particuliers ! Il avait été, dans sa prime jeunesse, ce qu'on appelle un coq de village, et plus d'une fille de *gentleman-farmer*, à qui le galant avait conté fleurette, l'avait regardé d'un œil sans colère ; mais il avait prêté son cœur et ne l'avait jamais donné.

Cependant les yeux de Chiffonnette, sous l'arc blond de leurs soucils, lui avaient décoché une de ces flèches dont la pointe est trempée dans l'absinthe et dans le miel, et dont la secrète blessure fait mourir et fait vivre ; il aimait miss Mary sérieusement, profondément, et dans le but très-arrêté d'en faire sa femme, ce qui, après tout, est encore la meilleure façon d'aimer. La tête, un peu exaltée chez elle, ne l'avait pas empêché de voir le cœur honnête. De loin, et avec autant de prudence que de discrétion, il avait, depuis son entrée au château, veillé autour de la jeune fille. Une mère n'est pas plus vigilante. N'était-ce point pour lui, d'ailleurs, qu'il gardait le tresor ?

Le dragon des Hespérides n'aurait pas laissé voler les fameuses pommes, s'il avait dû les manger !

Vingt fois, en se trouvant sur le chemin de lord Henri, il avait prévenu quelque rencontre périlleuse; vingt fois, sous les ombrages du parc, il avait troublé la jeune rêverie d'Arthur. Henri était la loyauté même ; il y avait en lui du chevalier dans le gentleman ; mais il n'avait pas vingt-cinq ans, et Chiffonnette était bien jolie. Le départ des horse-guards pour la Crimée ne l'avait donc affligé que modérément.

Quant à la passion d'Arthur, il en avait ri un peu comme tout le monde, mais non sans admirer la grâce touchante de cette première fleur d'amour, fleur d'une saison, éclose sur un arbre sans racine, qui pouvait avoir son parfum, mais qui ne devait point avoir de fruit pour n'avoir pas non plus d'épines.

Il s'assit auprès de la jeune fille.

« Eh bien, miss Mary, lui dit-il d'une voix assez calme, bien qu'au fond il éprouvât une certaine émotion, vous faites donc toujours des malheureux ?

— Je ne comprends pas, dit-elle en rougissant : de qui donc voulez-vous parler ?

— De mon meilleur ami. »

Chiffonnette releva la tête.

« Je comprends encore moins, dit-elle.

— De moi-même enfin, si vous voulez le savoir,

— Ah ! ce n'est que cela! reprit Mary, en respirant plus librement.

— Eh ! grand merci ! Moi.... ce n'est que cela ! Mais ce n'est pas tout.

— Ah ! il y a encore quelque chose ... ou quelqu'un ?

— Oui, il y a Arthur.

— M. Arthur !

— M. Arthur, si vous voulez.... Je n'oublie jamais, moi, le respect que je dois à mes maîtres, jeunes ou vieux : l'âge n'y fait rien. »

Chiffonnette parut décontenancée.

« Oh ! fit-il en lui prenant la main, je ne dis pas cela pour vous, chère miss Mary ! je vous aime trop pour vouloir jamais vous faire de peine.... même en riant.... Oui, je vous aime trop.

— Vous, monsieur William, vous m'aimez ?

— De toute mon âme, chère Mary; et, depuis que je vous connais, mon vœu le plus cher est de vous appeler ma femme.

— Est-ce que je rêve ? dit Mary en passant sa main sur ses yeux humides.

— Non, dit William, vous vous réveillez ! le rêve, c'était lord Henri, c'était M. Arthur.... et le réveil, c'est moi, ajouta-t-il en lui touchant la main.

— Vous avez, fit-elle sans paraître remarquer son geste, une singulière façon de dire les choses.

— La manière n'y fait rien, répondit-il ; c'est le

fond qu'il faut voir, et il est bon chez moi comme chez vous, miss Mary. Oh ! continua-t-il, je sais bien qu'il serait très-agréable de s'appeler lady Roebuck. Mais les lords, miss Mary, cela peut aimer... cela n'épouse pas.... Je me trompe, cela épouse.... une lady Arabelle. »

Mary cacha sa tête dans ses deux mains.

« Est-ce qu'il l'aime? demanda-t-elle en rougissant.

— Il l'adore, et sans la guerre ils seraient déjà mariés... Quant à Arthur... pardon, M. Arthur.... »

Chiffonnette souleva une de ses mains et regarda du coin de l'œil entre ses doigts écartés.

« C'est un aimable enfant, poursuivit Perkins.

— Très-aimable ! répondit Chiffonnette comme un écho.

— Mais c'est un enfant, riposta l'intendant; et ce n'est pas une femme qu'il lui faut, c'est un gouverneur.... Reste moi !

— Nous y voilà, dit Chiffonnette avec un sourire où il y avait autant de gaieté que de malice.

— Je ne suis pas brillant, mais je suis solide, et une femme pourra toujours compter sur moi.... Je ne sais pas ce que vous avez, mais nous partagerons.... Ah ! si votre bonne et digne mère vivait encore, — vous serez une honnête femme comme elle, miss !.... j'irais tout de suite lui demander votre main, chère Mary....

— Je crois qu'elle vous l'eût donnée, William, dit la jeune fille en essuyant une larme qui perla entre ses cils au cher souvenir de sa mère.

— J'ai ma sœur qui vous aimera comme votre mère vous eût aimée, » continua-t-il. Et, voyant que l'émotion la gagnait : « J'ai oublié de vous apprendre que miss Perkins, dit-il tout à coup, avait pris la suite de votre abonnement à la *Circulating library*.

— Ah ! fit Mary, souriant à travers ses larmes, vous m'en direz tant ! »

VII

Quelques semaines plus tard, Arthur était inscrit sur le rôle des *pupils* d'Oxford. Ses compagnons le raillèrent un peu de certain ruban bleu qu'il portait au cou, et je crois même qu'on fit passer pendant le cours de métaphysique le médaillon qui contenait la fleur séchée, dernière relique de son amour.

Henri fut blessé à un des premiers assauts de Sébastopol, et il revint à Roebuck-Park avant la fin de la guerre. Il portait bien une noble cicatrice, et sa pâleur héroïque le rendait vraiment intéressant. Le cœur de Chiffonnette eût couru risque d'une re-

chute, si lady Arabelle n'était venue au château pour soigner son cousin, maintenant son fiancé.

Au printemps dernier, deux couples se sont unis le même jour et à la même heure dans la chapelle du château de Roebuck.

Milady fit un beau présent de noces à la fille du pasteur.

« Et moi, Perkins, dit lord Roebuck à son intendant, que vous offrirai-je en souvenir du plus beau jour de votre vie ?

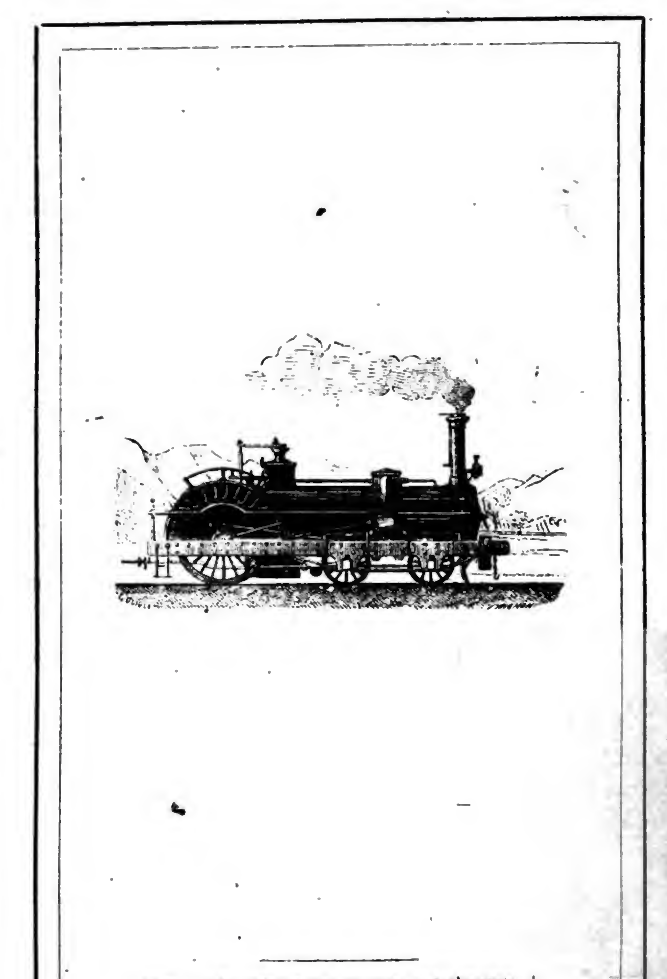
— Milord, répondit Perkins, Votre Seigneurie me comble ; si j'osais la prier de faire voyager M. Arthur sur le continent pendant une ou deux vacances !

— Oh ! William, *shocking ! shocking !* » dit Chiffonnette en abritant derrière son bouquet d'oranger les dernières roses de sa pudeur de jeune fille.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

